ÉCRIVAINS DU BAC : TOCQUEVILLE

LiRE:

www.lire.fr • février 2013

SPÉCIAL

BONHEUR

- Entretien avec Christian Bobin
- Les livres qui rendent heureux...

...avec Françoise Héritier, Robert Misrahi, Michel Onfray, Alexandre Jollien, Philippe Claudel, Yasmina Khadra, Colum McCann, David Grossman...

EXTRAITS Régis Debray, Marie NDiaye (photo), Marguerite Duras, Haruki Murakami, Liao Yiwu (le « Soljénitsyne chinois »)

M 01974 - 412 - F: 5,90 €
EXPRESS ROULARTA

HEREZIE

LA SOLIDARITÉ N'A PAS DE PRIX. SAUF CELUI-CI.

Le Prix Solidarité de l'Union Harmonie Mutuelles récompense depuis 10 ans le roman français mettant le mieux en avant les valeurs de solidarité et d'entraide. Il est cette année attribué à David Ramolet pour son livre « De la sciure dans les veines ». Tous les jours, Harmonie Mutuelle s'engage pour permettre à tous d'avoir accès à des soins de qualité. Pour Harmonie Mutuelle, la solidarité est une valeur essentielle et fondatrice.

Harmonie Mutuelle, 1re mutuelle santé de France.

Harmonie mutuelle

En harmonie avec votre santé

MUTUALITÉ FRANÇAISE

Mutuelle soumise aux dispositions du livre II du Code de la mutualité, n° Siren 538 518 473.

harmonie-mutuelle.fr

KIOSQUE.FR

N° 412 FÉVRIER 2013

LiRE:

EN COUVERTURE

LES LIVRES QUI RENDENT HEUREUX p. 30

Entretien **Christian Bobin** p. 44

L'édito

par François Busnel 5

COURRIER DES LECTEURS 6

MAGAZINE 8
Tendance : les vieux en vedette, L'île déserte, L'Observatoire de la gastronomie, Ce que la presse en pense, Le coup de cœur des libraires, Théâtre, De l'écrit à l'écran, Page audio, Atiq Rahimi : entretien à propos de son film *Syngué sabour*, Hommage à Joseph Bialot, Etonnants Voyageurs à Brazzaville, Radio-télé, Le palmarès des meilleures ventes

L'UNIVERS **D'UN ÉCRIVAIN** Jean-François Parot 26

POCHES 29

ACTUALITÉ LITTÉRAIRE

ROMANS FRANÇAIS Yasmina Reza, Jean-Luc Coatalem, Pascal Bruckner, Catherine Cusset, Emmanuèle Bernheim, Thomas Coppey, Pascale Kramer, Bertrand Leclair, Pia Petersen, Pascal Morin 52

ROMANS ÉTRANGERS Julian Barnes, Michela Murgia, Mia Couto, Shalom Auslander, Elliot Perlman, Ben Fountain, Joan Didion, Michael Kumpfmüller, Jeffrey Eugenides, Ricardo Piglia, Pola Oloixarac 72

HISTOIRE *Les Juifs viennois à la Belle Epoque* par Jacques Le Rider, *Freud sous coke* par David Cohen, *Les Derniers Jours des dictateurs* par Diane Ducret et Emmanuel Hecht, *1914. La Grande Illusion* par Jean-Yves Le Naour 84

JEUNESSE Christophe Cassiau-Haurie, R.J. Palacio, Jean-Claude Mourlevat, Jean-Michel Payet 92

BD Chester Brown, Peter Kuper, Joann Sfar et Clément Oubrerie 93

VOYAGES Edward Kritzler, Sylvain Tesson 94

ÉCRIVAINS DU BAC Alexis de Tocqueville 96

JEUX 100

la CHRONIQUE DE

TRISTAN SAVIN *L'esprit des lieux* 22

JEAN-CLAUDE PIROTTE *Journal d'un poète* 59

PHILIPPE ALEXANDRE *La politique en volume* 86

GÉRARD OBERLÉ *Livres oubliés ou méconnus* 101

EXTRAITS p. 60

MARIE NDIAYE AVANT-PREMIÈRE
Ladivine 60

RÉGIS DEBRAY
Modernes *Catacombes* 64

MARGUERITE DURAS
La Passion *suspendue* 68

HARUKI MURAKAMI AVANT-PREMIÈRE
Underground 80

LIAO YIWU AVANT-PREMIÈRE
Dans l'empire *des ténèbres* 88

ABONNEMENTS : Lire/service abonnements - 17, route des Boulangers, 78926 Yvelines Cedex 9. Tél. : 01 70 37 31 54.

« Ce numéro comporte une enveloppe L'Express, un encart Linvosges, un encart Arts et Vie, un encart Monnaies de Paris et un encart Turkey Prima déposés sur la couverture sur une diffusion abonnés France ».

Couverture : C.Pioli/Comillus.com – C.Hélie/Gallimard

Une rentrée en hiver

Patrick Eudeline, *Vénéneuse*

Pascale Kramer, *Gloria*

Alexandre Lacroix, *Voyage au centre de Paris*

Simon Liberati, *113 études de littérature romantique*

Yasmina Reza, *Heureux les heureux*

Philippe Sollers, *Portraits de femmes*

Pierre Stasse, *La nuit pacifique*

Fanny Taillandier, *Les confessions du monstre*

Flammarion

Photos auteurs : Patrick Eudeline © DR - Pascal Kramer et Pierre Stasse © David Ignaszewski/Koboy/Flammarion - Alexandre Lacroix © Arnaud Février/Flammarion - Simon Liberati © Nicolas Hidiroglou/Flammarion - Yasmina Reza © Pascal Victor/Artcomart - Philippe Sollers © Sophie Zhang - Fanny Taillandier © Léa Crespi/Flammarion

KIOSQUE.FR

L'édito

DE FRANÇOIS BUSNEL

LE BONHEUR ? LONGTEMPS, ROMANCIERS ET PHILOSOPHES L'ONT TENU À DISTANCE – QUAND ILS NE L'ONT PAS, TOUT SIMPLEMENT, MOQUÉ. Le bonheur n'est pas un sujet sérieux, prétendait Sartre, romancier et philosophe. Soit. Aujourd'hui, le mot est à la mode mais il a fini par se vider de son sens. Prononcez ce mot, « bonheur », et vous verrez surgir deux tristes figures, aux discours extrêmes : d'un côté, le cynique, mécontent de tout, qui aboie contre le bonheur, dénigre et calomnie ; de l'autre, le nigaud, marchand de bonheur en vrac, plus ou moins gourou, dont le propos est tellement réchauffé qu'il n'est plus qu'un fond de sauce, épais et lourd, indigeste, vendu à longueur d'interviews. Aurions-nous le choix entre la société des railleurs, d'une part, et celle des « nigologues », comme les appelait Voltaire, de l'autre ?

Non, bien sûr. On peut refuser de se laisser enfermer dans ce que le prêt-à-penser actuel entend nous vendre. Il y a une place pour une réflexion délivrée du cynisme, du mécontentement, de la haine de soi, de l'optimisme béat et de la mièvrerie, ces fléaux de la pensée contemporaine.

RÉCEMMENT, QUELQUES LIVRES M'ONT ENCHANTÉ, QUI TENTENT DE CERNER CETTE QUESTION DU BONHEUR. L'économiste Daniel Cohen, les philosophes Robert Misrahi et Alexandre Jollien, le poète Christian Bobin dressent la liste, chacun à leur manière (complémentaire, passionnante), de ce qui conspire contre notre bonheur : la compétition, la comparaison, l'insatisfaction, la résignation, l'espérance, la complaisance à l'égard de soi, les jérémiades, les rêves... Ajoutons les livres que publie sans relâche Michel Onfray et qui contribuent, par-dessus tout, à détruire les illusions.

Cette invitation à trouver le bonheur, la joie, l'émerveillement, ici et maintenant (et non ailleurs et plus tard), n'a rien de naïf. Il faut, pour cela, lutter jour après jour contre la mélancolie, la douleur, la souffrance, le noir. Convertir le drame en élan vital, tel est l'enjeu. A cette fin, se souvenir que la joie, parfois, éclate dans toute sa puissance à la vitre de nos yeux. Alexandre Jollien distingue ainsi la différence entre le bonheur et la joie : « Le bonheur procède de la conquête, il faut posséder, avoir, conquérir. Alors que la joie, c'est peut-être tout simplement – et ce n'est pas si simple que cela – s'ouvrir à ce qui est, donner quotidiennement. » Etre capable, donc, – « et ce n'est pas si simple que cela »– de faire bon accueil à ces apparitions qui prennent, pour chacun d'entre nous, une forme différente.

La pratique de la lecture peut nous y aider. Oh, pas de ces livres qui encombrent les rayonnages et invitent à trouver le bonheur à coup de formules toutes faites et de titres racoleurs. Non. Je parle des livres des romanciers, des poètes, des philosophes qui ne sont pas fâchés avec la vie.

AINSI, IL Y A DES LIVRES QUI RENDENT HEUREUX. Pour le comprendre, encore faut-il envisager le rapport à la lecture sous un angle différent de celui que les temps modernes nous enjoignent couramment de pratiquer : bien, mal ; bon, mauvais ; génial, nul... Ces catégories sont absurdes. Elles flattent le penchant de chacun à s'ériger en juge, en censeur, en arbitre. On ne peut comprendre qu'un livre puisse rendre heureux si on le juge en ces termes « c'est bien » ou « ce n'est pas bien ». La réponse offerte par Christian Bobin dans son dernier volume, *L'Homme-Joie*, ouvre la voie à une autre approche de la lecture. Une approche qui peut rendre heureux : « C'est bien ? Je ne sais pas répondre à ta question. Un livre est voyant ou il n'est rien. Son travail est d'allumer la lumière dans les palais de nos cerveaux déserts. » Qui dit mieux ?

KIOSQUE.FR

COURRIER DES LECTEURS

Rendons grâce aux traducteurs

Messieurs, Lectrice abonnée à votre revue, je m'émerveille toujours de la science polyglotte de vos rédacteurs et critiques, qui leur permet d'écrire sans broncher, dans le numéro de septembre 2012 :

« …auquel Jim Harrison imprime plus que jamais sa verve et sa paillardise » (*Grand Maître*, p. 66)

« Dans un style très oral, marqué par cette dualité, la narratrice… » (*Pigeon, vole*, p. 74)

« …Sebastian Barry prête sa plume somptueuse, très tenue » (*Du côté de Canaan*, p. 82)

Ce ne sont là que des exemples, relevés dernièrement, mais cette bonne habitude est fort répandue. Les critiques lisent un texte en français, et lui attribuent toutes les qualités de la langue étrangère – qu'ils n'ont en général pas lue.

Je remarque bien que vous respectez les mentions légales et citez le nom des personnes dont le travail (de traduction) a permis à ces rédacteurs de profiter au mieux des ouvrages.

Par ailleurs, si ces traductions n'étaient pas satisfaisantes, nous en serions dûment informés par quelques phrases assassines.

Seulement voilà, elles sont bonnes, donc elles disparaissent et personne n'en parle plus.

L'idéal, le rêve du traducteur serait-il donc la transparence ? Etre un professionnel invisible ?

Traductrice moi-même, et de longue date, croyez bien que je le déplore et que j'aimerais que vous fassiez le nécessaire pour améliorer la situation et compléter l'information de vos lecteurs.

Avec ma considération

Florence Herbulot

La réponse de *Lire*

Veiller à toujours mentionner l'auteur d'une traduction, c'est ce à quoi nous nous efforçons quasi systématiquement. Maintenant, estimer qu'en saluant le style d'un auteur étranger le journaliste omet ce que le « rendu » en français doit au talent du traducteur, c'est ouvrir une controverse sans fin. Qui est le plus autorisé à reconnaître à chacun le talent (ou la lacune !) qui lui est imputable : l'auteur (parfois polyglotte), le traducteur (polyglotte), le lecteur lambda (pas forcément polyglotte), l'éditeur ? L'idéal voudrait que, à l'opposé des auteurs que vous traduisez, tous les journalistes soient aussi polyglottes que les traducteurs pour se hasarder à en juger... Quelle savoureuse fable de La Fontaine pourrait inspirer cette aporie !

Philippe Delaroche

Et les poètes allemands : Rilke, Hölderlin, Heine…

J'ai beaucoup apprécié votre spécial sur les écrivains allemands. Pourquoi n'avez-vous pas inclu Rainer Maria Rilke, un des écrivains et poètes les plus importants de la langue allemande ?

Christa Girault

La réponse de *Lire*

La littérature de langue allemande est un vaste continent. Si vaste que nous ne pouvions qu'en livrer un aperçu. Encore avions-nous choisi de mettre l'accent sur les romanciers, d'écarter de notre « bibliothèque idéale » les philosophes et de ne retenir que deux grands poètes (Hölderlin, Heine) quand nous brûlions d'y ajouter Novalis, Heinrich von Kleist et bien entendu Rainer Maria Rilke, ne serait-ce que pour rappeler qu'il a laissé d'autres œuvres, plus impérissables encore, que les *Lettres à un jeune poète*. Ainsi, *Le Livre de la pauvreté et de la mort*.

Lire sur iPad ! Téléchargeable gratuitement dans l'Apple Store, l'application donne accès à toute l'actualité littéraire en temps réel, ainsi qu'aux anciens numéros de *Lire* à un tarif préférentiel.

Anciens numéros Pour commander les hors-séries et les anciens numéros de *Lire*, vous pouvez vous connecter sur le site www.coteperso.com. Cliquez ensuite sur les onglets « librairie » et « anciens numéros ».

Où adresser votre courrier ?
> par voie postale, au 29, rue de Châteaudun, à Paris.
> par courrier électronique : redaction@lire.fr
> sur la page Facebook du magazine : www.facebook.com/Lire.Magazine

LiRE:

FONDÉ EN 1975 PAR BERNARD PIVOT ET JEAN-LOUIS SERVAN-SCHREIBER

29, rue de Châteaudun, 75308 Paris Cedex 09
Téléphone : 01 75 55 10 00
Télécopieur : 01 75 55 41 16
Pour joindre directement votre correspondant, composez le 01 75 55... suivi des numéros entre parenthèses.

Rédaction

directeur de la rédaction
François Busnel

directeur adjoint de la rédaction
Philippe Delaroche
Assistante de la rédaction : Sabine Dard (44 42)

Chroniqueurs
Philippe Alexandre, Gérard Oberlé, Jean-Claude Pirotte, Tristan Savin

Ont collaboré à ce numéro
Hubert Artus, Julien Bisson, Jean-Pierre Colignon, Christine Ferniot, Alexandre Fillon, Fabrice Gaignault, Sophie Janssens, Nathalie Kristy, Baptiste Liger, Jean Montenot, Pascal Ory, Delphine Peras, Nathalie Riché, Marc Riglet, Alain Rubens, Jérôme Serri, Marion Settier, Laure Vigouroux.

Première rédactrice graphiste : Marie-Laurence Brard (44 25)
Première secrétaire de rédaction : Véronique Matrat (40 49)
Révision : Elisabeth Bonvarlet (44 37)
Responsable du service photo : Sophie Gibeau (44 41)

www.lire.fr : Eric Mettout (emettout@lire.fr)

Le camion des mots
Anne Roubertou (44 09)

Coordination générale : Jean-François Drouard (JFD System : 01 42 61 10 71)

Rédactrice : Laure Beaudonnet www.camiondesmots.com

Management

Directeur général adjoint
Eric Matton

Editeur délégué
Tristan Thomas

Publicité commerciale
Valérie Salomon, directrice commerciale

Publicité littéraire
Orélie de Conty, directrice de la publicité (44 11)

Directeur technique et production
Pascal Delépine

Fabrication : Priscilla Sannie

Photogravure : Groupe Express Roularta

Exécution : Marie-Christine Tritschler (1668)

Gestion : Yvane Perchat

Abonnements : Bertrand de Saint Germain avec Vanessa Mogavero

Lire, service abonnements :
17, route des Boulangers
78926 Yvelines Cedex 9
Tél. : 01 70 37 31 54
abonnements@lire.fr

Ventes au numéro :
Sophie Guerouazel avec Marie-France Rasori
N° vert : 08 00 42 32 22

IMPRESSION : ROULARTA PRINTING, MEIBOOMLAAN 33, 8800 ROESELARE (BELGIQUE)

Publication mensuelle éditée par GROUPE EXPRESS-ROULARTA. Siège social : 29, rue de Châteaudun, 75308 Paris Cedex 09. Principal actionnaire : Roularta Media France. Président du directoire : Rik De Nolf. Directeur de la publication : Rik De Nolf ©GROUPE EXPRESS-ROULARTA N° Commission paritaire : 0614 K 85621. Dépôt légal : mois en cours. ISSN n° 0338-50-19. Second Class Postage paid at Long Island City N.Y. Diff. Presstalis.

OJD PRESSE PAYANTE Diffusion Certifiée 2011

Audience mesurée par AUDIPRESSE

MICHAEL GENTILE, HANI FARSI & STUDIO 37 présentent

Golshifteh Farahani

Syngué sabour

- Pierre de patience -

un film d'**Atiq Rahimi**

Adapté du roman d'Atiq Rahimi, Prix Goncourt en 2008

AU CINÉMA LE 20 FÉVRIER

Studio 37

LIRE

Le Pacte

© Photo : Benoît Peverelli - Design graphique : Agnès

KIOSQUE.FR

TENDANCE

Les vieux *en vedette*

Les vieux vont bien, merci ! Du moins en littérature, où la figure du « senior » est loin de disparaître. Au contraire, elle occupe une place grandissante et souvent avec succès. En témoigne celui du *Vieux qui ne voulait pas fêter son anniversaire* (Presses de la Cité, réédité chez Pocket), best-seller inattendu d'un illustre inconnu suédois, Jonas Jonasson, avec près de 500 000 exemplaires écoulés, selon Edistat, toutes éditions confondues, depuis sa parution en mars 2011. « Le livre a plu sans doute par son côté décalé, avance-t-on chez l'éditeur, par la personnalité politiquement incorrecte de ce vieillard dont les péripéties réservent bien des surprises. » Déjà, à la rentrée d'automne 2010, *Mon vieux et moi*, bref et tendre recueil du Québécois Pierre Gagnon (Autrement, réédité chez J'ai lu), avait profité d'un formidable bouche-à-oreille. Et dans le genre grand-mère indigne, la *Chouquette* d'Emilie Frèche (Actes Sud), portrait haut en couleur d'une sexagénaire bien décidée à rester sexy, qui vient de reparaître chez J'ai lu, ne manquait pas de saveur. En cette rentrée d'hiver 2013, c'est à nouveau sur un mode enlevé et drolatique que

L'allongement de l'espérance de vie, sujet d'actualité

Amazones (Le Rouergue), deuxième roman de la jeune Raphaëlle Riol, met en scène une grand-mère de 89 ans, s'ennuyant ferme dans sa maison de retraite, dont va l'extraire Alice, Parisienne trentenaire, pour une échappée belle pas piquée des hannetons. De l'art de rejouer un *Thelma et Louise* réconciliant les générations. « Alphonsine est la voix d'un féminisme vital et originel, tandis que celui d'Alice est plus exacerbé, souligne l'auteure. Mais la vieille n'est pas un personnage isolé, je voulais aussi montrer l'importance de la transmission. » On notera également que dans son nouveau roman *Adèle et moi* (P.O.L), Julie Wolkenstein fait la part belle à une certaine tante Odette, 86 ans, témoin de la mémoire familiale. Idem chez Yasmina Reza où le septuagénaire Ernest Blot, l'un des protagonistes de *Heureux les heureux* (Flammarion) – voir p. 54 –, donne raison à la formule de son petit-fils : « Les vieux, ces gens d'une autre époque mis dans le futur. » Le polar n'est pas en reste : ce sont deux vieillards retirés du monde, deux frères déments, qui tirent les ficelles machiavéliques de *Des nœuds d'acier* (Denoël), premier roman de Sandrine Collette – encore une jeunette ! Phénomène sociologique oblige – l'allongement de l'espérance de vie – la vieillesse intéresse, interroge de plus en plus les écrivains. Dans un registre dramatique aussi, comme ce fut le cas l'automne dernier avec le très beau récit de l'Autrichien Arno Geiger, *Le Vieux Roi en son exil* (Gallimard) sur la maladie d'Alzheimer qui a frappé son père. De même qu'aujourd'hui Emmanuèle Bernheim revient avec *Tout s'est bien passé* (Gallimard) – voir p. 58 – sur la fin de vie de son père, victime d'un accident cérébral et sollicitant le concours de ses proches pour mettre fin à ses jours.

Dans un tout autre registre, mais qui dit bien l'importance du sujet, la collection de poche 10/18 lance le 7 mars une nouvelle collection d'essais, baptisée On est tous le vieux de quelqu'un. Où il sera question de Facebook comme de Lady Gaga…

Delphine Peras

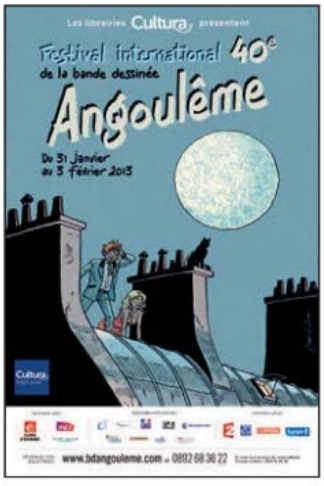
DESSIN MIX & REMIX

KIOSQUE.FR

Des bulles à Angoulême

Du 31 janvier au 3 février se tiendra la 40e édition du festival de BD.

Amateurs et professionnels seront réunis pour cette nouvelle édition du Festival international de la bande dessinée. Plus de 400 auteurs et illustrateurs sont attendus et répartis parmi une centaine de stands d'éditeurs généralistes ou spécialisés, offrant ainsi au public la plus grande « librairie » de bande dessinée de France.



Pour illustrer et immortaliser les quarante ans du festival, Benoît Peeters a réalisé une série de films en hommage aux lauréats du Grand Prix. C'est d'ailleurs le lauréat de l'édition 2012, Jean-Claude Denis, qui présidera cette année Angoulême. Une exposition lui sera consacrée pendant toute la durée du festival. Autre auteur à l'honneur, véritable figure incontournable de la bande dessinée : Uderzo. Au programme de 2013, un zoom sur l'auteur franco-belge Didier Comès, une exposition sur Mickey et Donald ainsi qu'une autre spécialité d'Angoulême : les Concerts de dessins. Sur une musique d'Areski Belkacem, entouré d'un groupe de dessinateurs de son choix, Zep invitera chaque auteur à créer en direct, sur grand écran et en musique, une bande dessinée originale.

Angoulême, ce sont aussi des conférences et des discussions autour, par exemple, d'Hugo Pratt et de son œuvre, de la bande dessinée alternative, ou encore des cinquante ans de Spiderman. L'occasion de découvrir et d'appréhender la BD sous tous ses angles.

Lors du dernier jour du Salon, les traditionnels Fauves d'Angoulême, les prix officiels du festival, récompenseront les auteurs dans plusieurs catégories dont le prix du meilleur album ou encore celui de la meilleure série. Autant de bonnes raisons d'aller buller du côté d'Angoulême…

Marion Settier

Sur une île *déserte...*

SIMONETTA GREGGIO* prendrait *Initiation à la physique quantique* de Valerio Scarani, l'œuvre de Wittgenstein, *Le potager fait de la résistance* de Jean-Michel Groult et *La recherche...* de Proust.

Je vais commencer par une anecdote : un jour, un jeune physicien demande l'explication d'un problème à un grand mathématicien. "Elémentaire, répond ce dernier. On peut le résoudre en employant la méthode des caractéristiques." A quoi l'élève répond : "Je crains de ne pas comprendre la méthode des caractéristiques." "Jeune homme, dit le professeur, en mathématique on ne comprend pas les choses, on s'y habitue, c'est tout." Toute la philosophie de la physique quantique dans une petite impertinence ! C'est précisément parce que j'aimerais mieux comprendre cette philosophie que, sur une île déserte, j'emporterais *Initiation à la physique quantique. La matière et ses phénomènes* de Valerio Scarani (Vuibert). Un ouvrage que j'ai sur ma table de nuit et que je ne trouve pas le temps – le courage ? – de lire. Ayant une perception seulement artistique, lyrique, du monde, j'aimerais en avoir une perception plus scientifique.

Je prendrais également toute l'œuvre de Wittgenstein (1889-1951). Pourquoi il me fascine ? Je n'en sais rien, mais j'aime ce qu'il raconte. Sur une île déserte, j'aurais tout le loisir de le relire et de savoir exactement de quoi il retourne.

J'emporterais évidemment *Le potager fait de la résistance* de Jean-Michel Groult (Ulmer) afin de pouvoir me faire de la soupe de rutabagas et de ne pas mourir en ingurgitant une patate toxique, comme le garçon de *Into the Wild* ! Enfin, sur cette île, *A la recherche du temps perdu* de Proust (Pléiade) me semble tout indiqué : j'ai ce livre chez moi à Paris et dans ma maison du Lubéron. Je l'ai lu à l'âge de 16 ans et j'ignore toujours si je l'apprécie ou pas. Sur une île déserte, il me faudra du lourd ! »

Propos recueillis par D.P.

* Dernier roman paru : *L'Homme qui aimait ma femme*, Stock.

F.MANITOWANI/STOCK

EN HAUSSE

FRANCE CULTURE.

L'année 2012 s'est soldée par un gain de 165 000 auditeurs pour la station publique. Dirigée par Olivier Poivre d'Arvor, France Culture est désormais la station du groupe Radio France la plus prisée en termes de téléchargement avec plus 44 %. En tête des émissions les plus recherchées : *Les Nouveaux Chemins de la connaissance* d'Adèle Van Reeth (près de 500 000 téléchargements) et *La Fabrique de l'histoire* d'Emmanuel Laurentin. Créditée d'une audience de plus d'un million d'auditeurs, la station démultiplie ses supports : après la revue *France Culture Papiers* est née France Culture Plus, la radio Web à l'adresse des étudiants.

EN BAISSE

LE MINISTRE DE L'INTÉRIEUR D'ARABIE SAOUDITE.

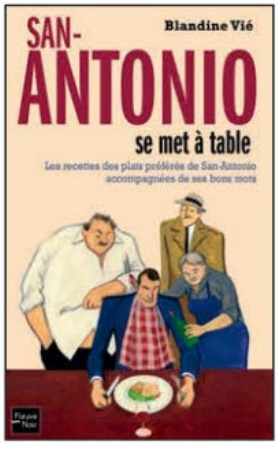
Le 24 décembre dernier, le prince Mohamed ben Nayef ben Abdel Aziz a fait arrêter l'écrivain saoudien Turki Al-Ahmad sur plainte d'une association religieuse. Motif : cet écrivain libéral, par ailleurs auteur d'un best-seller au Moyen-Orient, *Adama* (interdit dans son pays, traduit en anglais), se voit reprocher un tweet – rançon des nouvelles technologies : une surveillance des opinions 24 heures sur 24 ! – offensant envers l'islam. Loin d'avoir apostasié, Turki Al-Ahmad n'a fait que déplorer « le nouveau nazisme qui se profile dans le monde arabe et qui est l'islamisme extrême ».

KIOSQUE.FR

L'Observatoire gastronomique

Il aimait les plats canailles. A l'image des titres de ses romans : *L'Année de la moule, Fleur de nave vinaigrette, Chauds, les lapins !, Alice au pays des merguez, Galantine de volaille pour dames frivoles, Les morues se dessalent, Tarte aux poils sur commande, Y en avait dans les pâtes, Trempe ton pain dans la soupe...* Incarnation de l'écrivain franchouillard, héritier spirituel de deux ogres – Rabelais et Dumas –, le truculent Frédéric Dard, originaire de Lyon, comme Bocuse, a toujours fait ripaille.

D'ailleurs, son héros légendaire, San-Antonio, n'est autre qu'un... poulet. La mère d'icelui, la douce Félicie, lui mitonne une popote des familles à faire « pâlir de jalousie un cuistot ayant dans le guide Michelin autant d'étoiles que le maréchal Juin en a sur son képi » : quenelles de brochet, gratin dauphinois, blanquette de veau, civet de lapin (toujours avec un sucre)... Avec lui, le menu devient « grossu » et « le sévice est toujours compris ». Son champagne préféré est rebaptisé, bien sûr, Veuve Clito. Son compagnon d'aventures – et de gueuletons –, Bérurier, est un véritable Pantagruel, mâtiné d'Obélix (il s'est fait tatouer sur le bras le numéro de son fournisseur d'andouillettes).



Blandine Vié, critique gastronomique, auteur d'une centaine d'ouvrages culinaires, a recensé les références – innombrables – à la cuisine (et aux boissons) dans l'œuvre foisonnante (174 romans pour la seule série des « Sana », tout de même) du regretté Frédéric Dard. Le résultat, à l'image de ce bon vivant, ne décevra pas les amateurs de San-A.

On y retrouve les recettes des plats favoris du commissaire : poulet à l'estragon, truite aux amandes, gibelotte de lapin « bonne femme », pieds paquets à la marseillaise, cassoulet « pluriel » (foin des querelles de clocher : on fusionne Castelnaudary, Toulouse et Carcassonne) ou testicules de veau princesse. On apprend l'art de concocter une omelette (au beurre, pour le goût de noisette). Et on s'amuse à relire les aphorismes de l'auteur de l'immortel *Mange et tais-toi !* : « La mayonnaise est la plus noble conquête de l'homme après le cheval. » Ou encore : « Je donnerais la photo de mon percepteur pour un sandwich poulet. » Avec un bon p'tit plat, le bon mot n'est jamais loin. En attendant le mot de la faim : « Sauce qui peut ! » Un livre pour amateurs de bons vieux polars et... de poulardes.

Tristan Savin

★★★ ***San-Antonio se met à table*** par **Blandine Vié,** 410 p., L'Epure/Fleuve Noir, 21 €

A vos marques ! Prêts ? Lisez !

Promouvoir la lecture de manière attrayante, c'est l'objet de l'association Les Petits Champions de la lecture, présidée par Antoine Gallimard. Avec le Syndicat national de l'édition et le soutien du ministère de l'Education nationale, elle crée un concours accessible à tous les élèves de CM2, de 9 à 12 ans. La sélection se déroulera en quatre étapes. Les participants devront lire à haute voix un court texte de fiction de trois minutes maximum, qu'ils auront eux-mêmes choisi. La finale se tiendra le 29 mai à la Comédie-Française en présence de Daniel Pennac et de Guillaume Gallienne, les parrains de l'opération.

Eveiller le goût de lire et provoquer un déclic auprès des élèves en difficulté à l'heure où le niveau de lecture des enfants français est tombé en dessous de la moyenne européenne, voilà les aspirations des Petits Champions de la lecture. Une opération similaire a lieu en Allemagne, mais depuis plus de cinquante ans, et génère des retombées toujours positives. Pour cette première en France, destinée à être renouvelée chaque année, la participation et l'implication des professionnels du livre (libraires, bibliothécaires...), des partenaires (Radio France, *L'Express/Lire, Sciences & Vie*...) et des enseignants promettent à nos champions en herbe de grands bonheurs de lecture.

Marion Settier

Les inscriptions se feront jusqu'au 20 janvier sur le site www.lespetitschampionsdelalecture.fr

KIOSQUE.FR

CE QUE LA PRESSE EN PENSE

Chaque mois, *Lire* vous offre les coups de cœur et les coups de griffe des principaux critiques.

	Didier Jacob (Le Nouvel Observateur)	Bruno Corty (Le Figaro littéraire)	Arnaud Laporte (France Culture)	Isabelle Rüf (Le Temps)	Frédérique Bréhaut (Le Maine Libre)
Alessandro Baricco *Emmaüs* (Gallimard)	★	★★	★★★	/	★
Julie Otsuka *Certaines n'avaient jamais vu la mer* (Phébus)	★★	★★★	★★★	★★★	★★★★
Sebastian Barry *Du côté de Canaan* (Joëlle Losfeld)	★★★	★★	★★	/	★★★
Philip Roth *Némésis* (Gallimard)	★★★	★★★	★★★★	★★	★★★
Michael Ondaatje *La Table des autres* (L'Olivier)	★★★	★★	☆	★★★	★★★★
Jerome Charyn *Sous l'œil de Dieu* (Mercure de France)	★	★★★	★★	/	★★
Eugen Ruge *Quand la lumière décline* (Les Escales)	/	★★	/	★★★	★
Alessandro Piperno *Inséparables* (Liana Levi)	★★	★★	★★★	/	★★★
J.K. Rowling *Une place à prendre* (Grasset)	/	★	☆	/	/
→ **Coup de cœur**	**Robert Walser** *Lettres de 1897 à 1949* (Zoé)	**Percival Everett** *Montée aux enfers* (Actes Sud)	**Richard Yates** *Menteurs amoureux* (Robert Laffont)	**Gonçalo M. Tavares** *Un voyage en Inde* (Viviane Hamy)	**Hernán Rivera Letelier** *L'Art de la résurrection* (Métailié)

Ils ont aimé : ★★★★ à la folie ★★★ beaucoup ★★ un peu ★ à peine ☆ pas du tout / pas lu

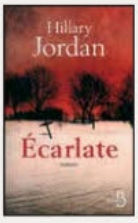
Par l'auteur d'*Accabadora*

Les 400 coups en Sardaigne.

roman Seuil

MAGAZINE

LE CHOIX DES LIBRAIRES



ECARLATE
par Hillary Jordan,
traduit de l'anglais par Michèle Albaret-Maatsch, 432 p., Belfond, 22 €

NATHALIE LEVIEUX,
Librairie A Livr'Ouvert,
PARIS (75)

« Dans un monde où les fondamentalistes religieux ont pris le pouvoir et où les libertés fondamentales sont bafouées, les condamnés ne vont plus en prison mais ont la peau teinte selon la gravité de leur crime : ils deviennent des Chromes. *Ecarlate* dénonce les dérives sectaires d'une société qui, sous couvert de religion, bafoue les droits des femmes et des minorités. On suit Hannah qui cherche à concilier ses principes avec sa nouvelle vie face à une bien-pensance hypocrite et cruelle. »

DE FLAMMES ET D'ARGILE par Mark Spragg,
traduit de l'anglais par Laurent Bury, 286 p., Gallmeister, 23,20 €

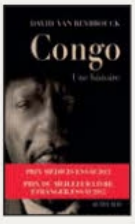
MARIANNE KMIECIK,
Librairie Les Lisières,
ROUBAIX (59)

« Authentique ! Voilà le terme qui décrit le mieux le dernier livre de Mark Spragg. Au cœur du grand Ouest américain, il met en scène des personnages aux caractères bien trempés, parfois difficiles, mais qui sont aussi capables du meilleur. Autant de personnages liés par des histoires de famille, d'amour et d'amitié, et qui se soutiennent mutuellement, malgré les drames, les colères, la maladie et les incompréhensions... Un livre d'une grande intensité, ancré dans le réel, dans ce qu'il a de pire mais aussi de meilleur ! »

CHAPARDEUSE
par Rebecca Makkai,
traduit de l'anglais par Samuel Todd, 384 p., Gallmeister, 21 €

M. JO,
Librairie du Théâtre Zannini,
BOURG-EN-BRESSE (01)

« Aux Etats-Unis, on détecte dès l'âge de 8 ou 10 ans qu'un petit garçon est "gay" et on n'hésite pas à le mettre entre les mains d'un pasteur évangélique tordu (probablement pédophile...) pour le faire rentrer dans le droit chemin ! Une bibliothécaire au grand cœur et aux idées plus modernes essaie de le tirer d'affaire quand il lui demande du secours, tout en prenant des risques pour elle-même. Fuite, road-movie peu vraisemblable mais on s'y laisse prendre et on fait des vœux pour qu'elle réussisse ! »



CONGO par Eric Vuillard,
96 p., Actes Sud, 15,30 €

GÉRALDINE V.,
Librairie Athenaeum de la vigne et du vin,
BEAUNE (21)

« L'histoire du Congo, vue par les "hommes" qui l'ont stratégiquement façonné : une lecture entre l'horreur, l'effroi et la terreur mais qui devrait être OBLIGATOIRE quant à la qualité de sa transmission. J'insiste ! Récit d'une TRÈS grande force, servi par un amour de la langue quasiment palpable. Un des livres comme on en attend si souvent en librairie : un prix littéraire s'il vous plaît... »

LA COMPAGNIE CATALANE EN ORIENT (1303-1311) par Agnès et Robert Vinas, 240 p.,
TDO Editions, 42 €

LAURENT LEBOURG,
Librairie Privat-Chapitre
PERPIGNAN (66)

« Les Almogavares... Derrière le nom donné à ces soldats de fortune catalans du Moyen Age se cache une formidable épopée historique. Ce document nous présente un étonnant état géopolitique de l'Empire byzantin au début du XIVe siècle, où semblent se retrouver pour un affrontement général tous les peuples du Bassin méditerranéen. Deux opiniâtres chasseurs d'archives ont pris le parti d'éclairer cette source à l'aide d'extraits de chroniques byzantines, constituant ainsi une remarquable histoire parallèle. »

Retrouvez tous les choix des libraires sur le site :

lechoixdeslibraires.com

LES PRIMÉS

● **ROBERTO CALASSO** Prix Chateaubriand pour *La Folie Baudelaire* (Gallimard) ● **GILLES PARIS** Prix Folire pour *Au pays des kangourous* (Don Quichotte) ● **VASSILIS ALEXAKIS** Prix Madeleine-Zepter pour *L'Enfant grec* (Stock) ● **DUPUY-BERBERIAN** Grand Prix du carnet de voyage pour *Dupuy-Berberian Artbook* (Chêne) ● **GILLES BACHELET** Pépite de l'album du Salon de Montreuil pour *Madame le Lapin blanc* (Seuil Jeunesse) ● **MARIE-HÉLÈNE LAFON** Prix du style pour *Les Pays* (Buchet-Chastel) ● **JULIE BIRMANT ET CLÉMENT OUBRERIE** Grand Prix RTL de la bande dessinée pour *Pablo*, tome 1 : *Max Jacob* (Dargaud) ● **DANIELLE THIÉRY** Prix du Quai des orfèvres pour *Des clous dans le cœur* (Fayard) ● **ASSAF GAVRON** Prix *Courrier International* du livre étranger pour *Croc Attack* (Rivages) ● **MARC RIBOUD** Prix Nadar pour *Vers l'Orient* (Xavier Barral) ● **ANNIE ERNAUX** Grand Prix de l'académie Charles Cros pour *L'Autre Fille* (Audiolib) ● **JEAN-CLAUDE PIROTTE** Grand Prix de la poésie de l'Académie française et Prix Goncourt de la poésie pour l'ensemble de son œuvre ● **JEAN-LOUP TRASSARD** Prix François- Sommer fiction pour *L'Homme des haies* (Gallimard) ● **CHRIS HERZFELD** Prix François-Sommer essai pour *Petites Histoires des grands singes* (Seuil) ● **SAMIR TOUNSI** Prix du livre politique pour *Les Solitaires de la République : quand le pouvoir vous lâche* (JC Lattès) ● **ANTOINE CHOPLIN** Prix roman France Télévisions pour *La Nuit tombée* (La Fosse aux ours) ● **MARIANNE FAUROBERT** Prix de la traduction Pierre-François Caillé pour *Seuls les innocents n'ont pas d'alibi* de Giorgio Faletti (Robert Laffont) ● **DANIEL COHEN** Prix du livre d'économie pour *Homo Economicus : prophète (égaré) des temps nouveaux* (Albin Michel) ● **EMMANUEL GUIBERT** Grand Prix de la critique de la BD pour *L'Enfance d'Alan* (L'Association) ● **LYONEL TROUILLOT** Prix Gitanjali pour *La Belle Amour humaine* (Actes Sud) ● **ANNICK COJEAN** Grand Prix de la presse internationale pour *Les Proies* (Grasset) ● **JEAN-MARC PARISIS** Prix de la page 112 pour *La Recherche de la couleur* (Stock) ● **JUAN GABRIEL VÁSQUEZ** Prix Roger-Caillois étranger pour *Le Bruit des choses qui tombent* (Seuil) ● **MICHEL PASTOUREAU** Prix Roger-Caillois français pour l'ensemble de son œuvre ● **CHRISTIAN GARCIN** Prix Roger-Caillois essai pour *Borges, de loin* (Gallimard) ● **PHILIP PLISSON** Prix du livre maritime pour *Les Marées* (Chêne) ● **ÉRIC HOSSAN, THIERRY VIEILLE** Prix des lecteurs de *Géo* pour *Dans l'ombre du jaguar* (Les Nouveaux Auteurs Editions) ● **ÉRIC VUILLARD** Prix Franz-Hessel pour *La Bataille d'Occident* et *Congo* (Actes Sud) ● **PAULINE DREYFUS** Prix Pierre Mac Orlan pour *Immortel, enfin* (Grasset)

KIOSQUE.FR

Par Philippe Alexandre

Luxe et volupté

Austérité et patriotisme ou simple effet de mode, nos metteurs en scène cultivent le dépouillement jusqu'au dénuement. On joue Molière et Marivaux en jean effiloché, devant des murs crasseux (cf. le décor de la *Place Royale* de Corneille pour la Comédie-Française au Vieux-Colombier). L'Opéra, à Paris comme en province et à l'étranger, offre de voluptueuses consolations à ces hommes de théâtre brimés par la pénurie. Le théâtre lyrique ne lésine pas à la dépense, lui, et les grandes voix d'aujourd'hui, fuyant l'obésité, se révèlent souvent des comédiens accomplis.

L'Opéra de Paris a un faible pour Laurent Pelly : cet automne, sa *Fille du régiment*, coproduite par New York, Londres et Vienne, a connu un triomphe sans précédent devant un public qui met souvent un point d'honneur à faire la fine bouche. Pelly s'est régalé de l'humour rantanplan de Donizetti. Il adore faire gambader et roucouler Natalie Dessay. En mai, l'Opéra reprendra dans son Palais Garnier la fastueuse mise en scène de Pelly pour *Giulio Cesare* de Haendel. Au même moment, à la Bastille, Dominique Pitoiset aura le redoutable honneur d'inaugurer l'année Verdi avec *Falstaff*, le dernier opéra du maître, son plus joyeux, son préféré.

La Cenerentola de Rossini, mise en scène par Jean-Pierre Ponnelle.

A.POUPENEY/OPÉRA DE PARIS

Place aux jeunes, mais aussi place aux immortels : l'Opéra se veut le conservatoire des mises en scène historiques. Chaque saison, depuis une quarantaine d'années, notre grande institution reprend la mise en scène de Giorgio Strehler pour *Les Noces de Figaro*. Le spectacle a conservé toute sa fraîcheur, sa grâce bucolique, et le ravissement, depuis la république giscardienne, est ponctuellement renouvelé. Ce mois-ci, l'Opéra répète l'opération résurrection avec la mise en scène de *La Cenerentola* de Rossini, réalisée à l'été 1968 par Jean-Pierre Ponnelle, un metteur en scène disparu depuis vingt ans et qui connut la gloire en Allemagne, en Angleterre, en Autriche avant Paris. Cette représentation de la Cendrillon rossinienne a un petit côté « kitsch » qui fait son charme. Il n'était pas nécessaire, naguère, de jouer de l'anachronisme pour faire sourire : la musique de Rossini, avec ses débauches de vocalises, y suffisait.

Pour clore cette saison d'hommage à la mise en scène, l'Opéra donnera en mai un drame tout en bel canto inspiré de Victor Hugo, *La Gioconda* de Ponchielli. Le metteur en scène sera le patriarche Pier Luigi Pizzi qui a monté les trois quarts du répertoire lyrique depuis les années 1960 et fait toujours les beaux soirs des arènes de Vérone. Autant dire qu'il mène les régiments de choristes et de figurants à la baguette.

La Cenerentola, Palais Garnier, place de l'Opéra, Paris 9e, les 27 février, 1er, 5, 8, 11, 13, 16, 19, 21 et 25 mars à 19 h 30.
Falstaff, Opéra Bastille, place de la Bastille, Paris 11e, les 27 février, 2, 5, 9, 12, 16, 19, 22 mars à 19 h 30, le 24 mars à 14 h 30.

Gallimard
présente

C. Hélie © Gallimard

Clémence Boulouque

Je n'emporte rien du monde

« Vivre est devenu pour moi ce sentiment : n'être déjà plus d'ici sans avoir encore quitté les lieux. Quand une jeune fille meurt, elle fait mourir les autres, autour. Voilà ce que m'a appris Julie. »

En racontant l'histoire de son amie de lycée et le mystère insupportable de sa disparition, Clémence Boulouque nous offre une réflexion grave et tendue sur l'adolescence, la résilience et le pouvoir de l'écriture.

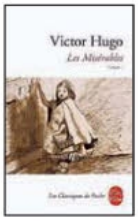
nrf

KIOSQUE.FR

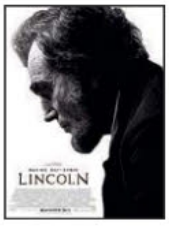
Par Baptiste Liger

Les Misérables de Tom Hooper

« Je suis tombé par terre, c'est la faute à (Tom) Hooper. » Voilà le genre de pensée que peut inspirer le cinéaste britannique (*Le Discours d'un roi*, c'était lui), après la vision des *Misérables* – adaptation, précisons-le, de la comédie musicale de Claude-Michel Schönberg et Alain Boublil, d'après Victor Hugo. Car, quoi que l'on pense de la partition de ce classique de Broadway, cette version cinéma relève du naufrage. Et de la fausse bonne idée : une partition et un livret conçus pour une salle de spectacle ne conviennent pas forcément à des gros plans et aux règles du montage. Pour faire prendre la mayonnaise, encore eût-il fallu que Tom Hooper retienne la leçon de Baz Luhrmann (*Moulin rouge*) ou Tim Burton (*Sweeney Todd*), en optant pour une stylisation outrancière. Hélas, le (relatif) réalisme et la laideur visuelle de l'ensemble rendent le spectacle à la limite du supportable. Ajoutez de nombreuses erreurs de casting (Russell Crowe jouant Javert à la John Wayne ou Amanda Seyfried, peu crédible Cosette – sans oublier le gros problème capillaire de Hugh Jackman en Jean Valjean)… De ce salmigondis, on sauvera toutefois Anne Hathaway, formidable Fantine, qui, à elle seule, réussit à sauver toutes les scènes où elle est présente. Ça ira ? **(En salles le 13 février)**



Lincoln de Steven Spielberg



Après le peu convaincant *Amistad*, Steven Spielberg s'intéresse de nouveau – et avec plus d'inspiration ! – à la question de l'esclavage avec *Lincoln*, d'après l'essai biographique de Doris Kearns Goodwin. Se focalisant sur le combat du président américain en faveur de l'abolition, le cinéaste d'*E.T.* refuse tout spectaculaire pour mieux décrire – et avec quel brio de mise en scène ! – les mécanismes, pas toujours glorieux, pour faire adopter le 13e amendement de la Constitution américaine. Daniel Day-Lewis, dans le rôle-titre, joue génialement profil bas, et on sera tout autant impressionné par Tommy Lee Jones en Thaddeus Stevens. **(En salles le 30 janvier)**

Syngué sabour – Pierre de patience d'Atiq Rahimi

Au moment où la guerre sévit à Kaboul, une jeune femme (Golshifteh Farahani, remarquable) veille sur son mari, dans le coma. Si sa bravoure au combat ne fait pas de doute, cet homme plus âgé n'a peut-être pas toujours été un époux modèle, préférant le jeu et les cailles à celle qui partageait son lit. C'est alors qu'un soldat tout juste sorti de l'adolescence propose à l'épouse, sur un malentendu, une relation sexuelle tarifée. Et si, loin d'être un bourreau, cet homme n'était autre qu'un libérateur pour la malheureuse ? Avec une grande pudeur et peu de moyens, Atiq Rahimi porte lui-même à l'écran (c'était déjà le cas avec le beau *Terre et cendres*) le roman qui lui valut le prix Goncourt en 2008. S'il faut certes prendre son mal en patience pendant la première moitié – un peu arythmique – du film, il faudrait avoir un cœur de pierre pour ne pas être ému par *Syngué sabour. Pierre de patience*. Qui nous rappelle que, derrière l'homme de lettres, il y a un véritable cinéaste (voir page 16).
(En salles le 20 février)

ET AUSSI… Au moment où elle fait paraître son nouveau roman *J'ai vécu de vous attendre,* chez Grasset, Géraldine Maillet livre un premier long-métrage prometteur, **After.** Avec un couple glamour : Julie Gayet-Raphaël Personnaz **(30/1).** Pourquoi l'adaptation du best-seller de Matthew Quick, *The Silver Linings Playbook,* porte-t-elle le titre français (mais très anglophone) **Happiness Therapy** ? Quoi qu'il en soit, Jennifer Lawrence et Robert De Niro sont excellents, dans cette jolie comédie dramatique signée David O. Russell **(30/1). Arrêtez-moi !** : ce n'est pas le cri de Jean Teulé, dont *Les Lois de la gravité* sont portées à l'écran par Jean-Paul Lilienfeld, avec Sophie Marceau et Miou-Miou **(6/2).**

UNIVERSAL PICTURES

DVD

KILLER JOE DE WILLIAM FRIEDKIN (Pyramide)

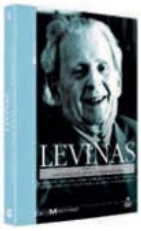
Ça y est, il est revenu ! Après une période pas forcément glorieuse, William Friedkin *(French Connection, L'Exorciste, Cruising…)* renoue avec le meilleur grâce à cette adaptation d'une pièce du dramaturge américain Tracy Letts. Il est vrai que cette histoire d'une famille de « *rednecks* » engageant un tueur à gages un peu pédophile (épatant Matthew McConaughey) pour empocher une assurance-vie avait de quoi inspirer le cinéaste, grand amoureux du mauvais esprit. Amoral, sale et méchant : *Killer Joe* ausculte l'Amérique profonde avec une âpreté féroce et un humour noir qui font un bien fou. Et plus jamais vous ne verrez une cuisse de poulet de la même manière…

SATAN, MON AMOUR DE PAUL WENDKOS (Wild Side)

Les années 1960-1970 ont été prolifiques dans le registre du cinéma dit « satanique ». Et si l'on connaît évidemment *Rosemary's Baby* ou *L'Exorciste*, bien peu sont les cinéphiles ayant vu *Satan, mon amour.* Soutier de la télévision et réalisateur de quelques séries B honnêtes *(Les Canons de Cordoba, Les Colts des sept mercenaires)*, Paul Wendkos s'essaie au fantastique avec cette relecture d'un roman de Fred M. Stewart. On aura plaisir à retrouver la magnifique Jacqueline Bisset, jouant l'épouse d'un journaliste possédé par le spectre d'un pianiste. A noter une étonnante bande originale, quasi expérimentale, de Jerry Goldsmith, inspirée par une valse de Franz Liszt.

MAGAZINE
LIVRES AUDIO

Levinas présenté par David Hansel et Isy Morgensztern avec Robert Maggiori, Pierre-André Boutang, Ariel Wizman, Bernard-Henri Lévy, Václav Havel, Jan Sokol, Georges Hansel, Editions Montparnasse, 2 DVD



Composé de nombreux témoignages, d'analyses et d'entretiens avec Levinas (1906-1995), ce portrait constitue une belle introduction à la pensée du philosophe. Les multiples contributions rendent compte de son itinéraire, depuis sa Lituanie natale jusqu'à son arrivée en France en 1923, de l'enseignement qu'il suivit à Strasbourg, de sa rencontre avec Blanchot, de sa lecture de Dostoïevski, de sa découverte de Husserl et de Heidegger. Elles rendent compte également de l'influence qui fut la sienne notamment à Prague où se préparait la chute du communisme et où il s'agissait de refonder la société sur de tout autres bases. Les moments les plus émouvants sont bien entendu ceux où l'auteur de *Totalité et Infini* revient sur les points essentiels de sa pensée, notamment sur la différence fondamentale entre Athènes et Jérusalem, sur l'opposition de la *theoria* (grecque) et de la *praxis* (juive), de la connaissance et de l'éthique, la première étant emprisonnement dans la question de l'être, la seconde, liberté, appel à s'évader précisément de l'être, à renoncer à cette complaisance dans le même, à abandonner ma place au soleil, pour répondre à l'appel de l'autre, me sentir responsable de sa vie. Responsabilité absolue qui constitue mon identité d'homme. Responsabilité infinie qui rajeunit, renouvelle, radicalise la compréhension du « Tu ne tueras point ».

Jérôme Serri

J'accuse...! par Emile Zola.
Lu par Jacques Weber, éditions Thélème, 1 CD

Pour la communauté juive, Zola était comme un « saint », explique Emmanuel Levinas dans le double DVD que lui consacrent les Editions Montparnasse. Et le philosophe de se souvenir du professeur Maurice Pradines déclarant lors d'un cours à l'université de Strasbourg : « Le *J'accuse* de Zola, c'est l'éthique se mettant en travers de la politique. » On imagine l'émerveillement que provoqua cette formule pour le jeune Levinas. En écoutant la lecture magistrale de Jacques Weber, on imagine le choc et la stupeur que souleva dans l'opinion publique cette lettre au président de la République Félix Faure, publiée dans les colonnes de *L'Aurore* le 13 janvier 1898. « Vous apparaissez rayonnant dans l'apothéose de cette fête patriotique que l'alliance russe a été pour la France, et vous vous préparez à présider au solennel triomphe de notre Exposition universelle, qui couronnera notre grand siècle de travail, de vérité et de liberté. Mais quelle tache de boue sur votre nom – j'allais dire sur votre règne – que cette abominable affaire Dreyfus ! » Il faut lire et relire cette lettre, être attentif à la violence du ton, à la puissance de la révolte, à l'invincible besoin de justice et de vérité qui l'anime, à son incroyable courage. A côté d'elle, combien d'appels à l'indignation sonnent faux et sentent le petit commerce. On n'écrit pas un *J'accuse* tous les matins, comme on ne fait pas non plus un 18 Juin tous les jours. Il faut un vrai sujet, une vraie saloperie. Une saloperie historique !

J.S.

Prix Lire dans le noir du livre audio

Découvrez les lauréats 2012 !

L'association *Lire dans le noir* récompense chaque année des enregistrements de qualité pour faire mieux connaitre les livres audio en France.

www.liredanslenoir.com

Fondation Orange · orange · evene.fr · LIRE: · MAIRIE DE PARIS · SGDL · radio france · France Culture · France Info

KIOSQUE.FR

Atiq Rahimi

« Filmer la parole comme acte »

L'auteur de *Syngué sabour* a adapté son œuvre au cinéma avec Jean-Claude Carrière*. Il nous parle de sa vision du septième art et revient sur la condition des femmes en Afghanistan.

Atiq Rahimi

Vous avez écrit* Syngué sabour. Pierre de patience *en français, votre langue d'adoption, plutôt qu'en persan. Pour éviter l'autocensure, avez-vous dit, à laquelle prédispose, malgré soi, la langue maternelle. En traduisant le texte en images, quels écueils redoutiez-vous ?

Atiq Rahimi. Au cinéma, est-ce que j'allais pouvoir dire quelque chose de plus ? C'est sur cette question que j'ai d'abord buté. Je ne pouvais me satisfaire de reproduire le propos du roman. Je n'allais pas me répéter. C'est ce premier piège qui m'a fait beaucoup hésiter. De la problématique de l'adaptation, j'avais l'expérience pour avoir tourné le roman précédent, *Terre et cendres* (2004). Il est clair que le cinéma dévoile une autre dimension du récit, une dimension cachée qui ne peut se manifester qu'à travers des images. *Terre et cendres* était dominé par l'attente, par l'expérience du temps. Et c'est ce thème-là que j'avais eu à filmer : le temps, l'attente. Dans le cas de *Syngué sabour*, quand des producteurs m'ont proposé de le porter à l'écran, j'ai commencé par décliner. Parce que, cette fois-ci, je ne voyais pas quelle dimension du récit pourraient mettre au jour les images. Et puis Jean-Claude Carrière m'a appelé. Il estimait, lui, que le roman pouvait donner lieu à un très bon film. Jusque-là, j'entendais dire autour de moi que le livre se prêtait très aisément à une adaptation au théâtre. Non, a objecté Jean-Claude Carrière, un huis clos ne donne pas forcément une bonne pièce de théâtre.

« Au cinéma, *les mots, il faut les mettre en corps* »

Syngué sabour est fondé sur l'histoire d'une femme, sur sa condition, sur ses désirs, sur ses frustrations. Au cinéma, il faut encore faire place à une autre dimension : la parole. Car les informations, je les avais déjà indiquées dans le livre. Tout le monde connaît la condition des femmes en Afghanistan, au Pakistan, en Iran, etc. Filmer la parole comme acte, c'est le langage propre au cinéma. Il fallait filmer le corps de cette femme. Le corps, en littérature, c'est spirituel ou abstrait. Alors qu'au cinéma le corps est là, le visage est là, le regard est là. Le corps, en littérature, il s'agit de le mettre en mots ; c'est affaire de suggestion. Au cinéma, les mots, il faut les mettre en corps ; c'est affaire d'incarnation. Si l'écrivain cherche les mots justes pour nommer les sentiments, il revient au cinéaste de donner corps aux sentiments que suggèrent les mots. Et c'est là, à ce stade de la représentation, qu'entre en jeu le troisième piège : le corps de l'actrice. Au début, les producteurs n'envisageaient pas que le film puisse être tourné en afghan. Comme le film devait reposer sur la parole, ils estimaient que ça ne pourrait être qu'ennuyeux et, par conséquent, qu'il ne pouvait être tourné qu'en anglais.

Comment avez-vous réussi à les faire changer d'avis ?

A.R. Parce que, une fois terminé notre travail d'adaptation, Jean-Claude Carrière et moi-même en avons conclu qu'il était impossible de tourner le film dans une autre langue que le persan. C'est là encore l'autre dimension du cinéma. L'écrivain peut écrire dans une autre langue, mais il n'y a pas d'échappatoire pour le cinéaste. Le cinéma a rapport avec le corps, le temps, l'histoire. Ce corps est dans un milieu social, le décor est sur cette terre. Quoi qu'il fasse, tout prend une dimension sociologique. Mais quelle comédienne pouvait parler cette langue, le persan tel qu'on le parle en Afghanistan, et incarner ce corps ? C'est alors que Jean-Claude Carrière a profité d'un passage de Golshifteh Farahani à Paris pour me la présenter. Sous la direction de Ridley Scott, l'actrice iranienne avait tourné avec Leonardo DiCaprio dans *Mensonges d'Etat*. Il lui est interdit, depuis, de retourner en Iran. Je l'ai rencontrée. Et j'ai hésité, parce qu'elle est très belle, voire trop belle. Or je ne voulais pas que sa beauté l'emporte sur le personnage – autre piège. Nous avons fait des tests. Je lui ai demandé de porter une cicatrice au coin de l'œil droit. Elle

L'écrivain franco-afghan a écrit *Syngué sabour* en francais. Pour l'adaptation au cinéma, il a préféré sa langue natale.

CHRISTOPHE BEAUREGARD/SIGNATURES/BENOÎT PEVERELLI

a accepté. Malgré cela, je réservais ma décision. Quand elle a achevé de me convaincre : « Atiq, m'a-t-elle dit, si tu ne me prends pas, j'irai seule jouer ton livre dans les rues de Paris ! » Sa détermination, son audace et son courage ont eu raison de mon hésitation.

De Jean-Claude Carrière, le coauteur de l'adaptation, vous dites volontiers qu'il est un génie. En quelle occasion, par exemple, s'est-il montré particulièrement éblouissant ?

A.R. Nous avions déjà travaillé ensemble à des scénarios. Lorsque je l'ai prié de m'épauler pour l'adaptation de *Syngué sabour*, Jean-Claude Carrière a commencé par me dire : « Qu'est-ce que tu attends de moi, cette fois-ci ? – Me trahir. » Et il m'a répondu : « Tu seras servi, crois-moi ! » Sans cesser d'être fidèle à l'esprit du livre, il a su en révéler l'autre dimension. Jean-Claude Carrière est le champion des adaptations impossibles. Pour Peter Brook, qui l'a mis en scène aux Bouffes du Nord, il a été capable d'adapter *Le Mahâbhârata*, un monument du patrimoine de l'humanité. Au cinéma, il a connu la même réussite avec *Le Tambour*, réalisé par Volker Schlöndorff, d'après le roman de Günter Grass, ou avec *L'Insoutenable Légèreté de l'être*, tourné par Philip Kaufman, d'après l'œuvre de Milan Kundera. Sans parler de *Cyrano de Bergerac*. Réalisé par Jean-Paul Rappeneau, ce film dialogué en alexandrins est encore l'un des films français les plus vus dans le monde entier ! Jean-Claude Carrière a ce génie : savoir identifier ou créer des situations et des dialogues cinématographiques à partir d'un livre.

Dans les dernières minutes du film, impossible de ne pas songer à Nadia Anjuman, à qui est dédié* Singué sabour. *La condition des femmes afghanes a-t-elle progressé depuis 2005, l'année où la poétesse a succombé, à 25 ans, sous les coups de son mari ?

A.R. Les choses n'ont pas beaucoup progressé, malheureusement, en ce qui concerne la condition des femmes. Certes, depuis la chute des talibans, les écoles sont ouvertes aux filles. Il y a désormais des femmes dans le paysage politique afghan, au Parlement, à la radio ou à la télévision. Elles peuvent parler, réclamer, crier. C'est déjà énorme. Il y a des résultats positifs. Très relativement. Car dans l'ensemble, la condition des femmes n'a pas tant progressé. Parce que leur condition, de même que celle des enfants, dépend très étroitement de la condition des droits de l'homme, d'une dimension coutumière et culturelle qui, dans ces régions, pèse de siècle en siècle sur les uns et les autres. Il faut changer tout : la mentalité, l'éducation. Et, à la place d'une culture qui nie l'individualité, introduire une politique fondée sur les droits de l'homme. Il n'y a pas de respect de l'individu. Il appartient à sa famille, à sa tribu, à sa société.

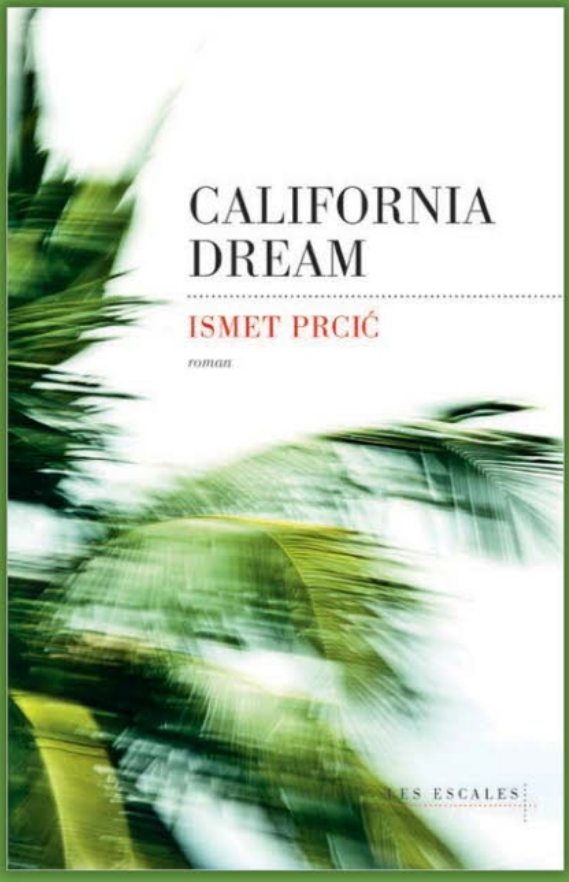
Est-ce à dire que, en Afghanistan ou au Pakistan, la condition de l'individu, de la femme en particulier, ne s'améliorera pas avant mille ans ?

A.R. Oui, hélas ! Car il ne servira jamais à rien de chercher des solutions politiques pour la région tant que l'individu demeurera privé de ses droits élémentaires. Dans le cas de Nadia Anjuman, c'est sa mère qui a poussé son gendre à la châtier. Nadia faisait partie d'un cercle de poètes et de poétesses à Herat. Sa mère s'en scandalisait. Elle a dit à son gendre : « Tu as pris l'honneur de notre fille. Or tu la laisses traîner dehors et rencontrer d'autres hommes. Tu es son mari. Sauf à être indigne, tu ne peux tolérer le déshonneur de notre famille. » Le mari de Nadia était pourtant un homme instruit et cultivé. Il était enseignant. Mais il est si difficile d'échapper aux coutumes qu'il s'est laissé convaincre. Après la mort de Nadia, il a regretté si fort d'y avoir cédé qu'il a tenté de se suicider en s'injectant de l'essence dans les veines. **Propos recueillis par Philippe Delaroche**

* En salles le 20 février prochain

« IMPRESSIONNANT »
The New York Times

Prix du meilleur premier roman du *Los Angeles Times*



Des abris antiaériens de Tuzla jusque sous le ciel trop bleu de la Californie, l'odyssée d'un comédien bosniaque qui rêvait d'Amérique...

LES ESCALES
ÉDITIONS

Lisez les premières pages sur votre smartphone.

KIOSQUE.FR

Hommage à Joseph Bialot

Il a consacré la dernière partie de sa vie à l'écriture avec une rare énergie. Portrait d'un survivant.

Cet ancien déporté a reçu le Grand Prix de littérature policière.

On avait fini par le croire immortel. Joseph Bialot, né en 1923 à Varsovie mais parisien de Belleville dès l'âge de 7 ans, avait été déporté à Auschwitz mais préférait parler d'autre chose. Des petites rues du Sentier par exemple, de l'atelier de bonneterie familial qu'il avait repris après la guerre, de l'entreprise de prêt-à-porter dont il fut le directeur commercial. Il émaillait ses conversations de blagues juives, de bons mots, toujours le premier à rire d'un malheur qu'il connaissait trop bien et d'évoquer son cœur fragile qui a bien fini par lâcher, en novembre dernier, à 89 ans. Joseph Bialot était un lecteur de polars, un autodidacte vorace qui décida brusquement, à 55 ans, de tout laisser tomber pour écrire. Et ce commerce du tricot qu'il abandonne sans regret lui inspire son premier roman noir, *Le Salon du prêt-à-saigner* (Grand Prix de littérature policière) publié en Série Noire. Un polar qui ricane, rigole, dégouline et gouaille bien comme il faut. Joseph a trouvé sa route, il n'en déviera plus. Sinon pour écrire, en 2002, sur la Shoah. Un souvenir qu'il a longtemps écarté et qui revient trop vivement pour qu'il le repousse encore une fois. *C'est en hiver que les jours rallongent* (Seuil) est une œuvre personnelle et sobre, un texte de survivant, un témoignage sur tous les rêves brisés. Désormais, le matricule 193.143 alterne les récits autobiographiques, les œuvres historiques et les romans policiers avec une énergie qui ne se dément pas. Jusqu'à ce dernier dimanche où Joseph Bialot décide de se reposer entre deux projets de livres. Un moment d'inattention que nous sommes nombreux à regretter. (25 novembre 2012) **Christine Ferniot**

Alain-Gilles Minella, éditeur et historien, 53 ans. Après avoir créé avec François Bourin le site littéraire Olympio.com, Alain-Gilles Minella s'associera de nouveau avec son ami pour cofonder les éditions Bourin. Il les quittera en 2011 pour développer un secteur histoire aux éditions du Rocher. Historien de formation, il est l'auteur de plusieurs ouvrages comme *Jeanne d'Arc pour les nuls* (en 2012 chez First) ou encore un album, *Sur les pas de Jeanne d'Arc* (en 1999 chez Tallandier), ainsi qu'une série de biographies sur les couples de pouvoir dans l'Histoire. Il a reçu en 2008 le Grand Prix du livre d'histoire avec *Pour l'amour de l'enfant roi : Anne d'Autriche –Jules Mazarin* paru chez Perrin. Alain-Gilles Minella avait également collaboré avec Régine Pernoud comme scénariste pour la télévision pour des documentaires sur Jeanne d'Arc et Aliénor d'Aquitaine. (20 novembre)

Jan Trefulka, écrivain et critique tchèque, 83 ans. Ami intime de Milan Kundera (auquel il a d'ailleurs inspiré *La Plaisanterie* à la suite de son renvoi de l'Université), il signe en 1976 la *Charte 77* en faveur des droits de l'homme. Cela lui devra l'interdiction de publier. Après la chute du régime, Jan Trefulka revient sur le devant de la scène littéraire et s'engage dans le combat pour l'autonomie de la Moravie, sa région natale. En France sont parus chez Gallimard *Hommage aux fous* (1986) et *Séduit et abandonné* (1990), et *Le Grand Chantier,* à L'Esprit des péninsules en 1999. (22 novembre)

Gaspard Olgiati, éditeur, 70 ans. C'est à l'âge de 50 ans, en 1991, que Gaspard Olgiati fonde sa maison d'édition indépendante, Babel Editeur. Son credo : partager des « publications littéraires, poétiques et spirituelles ». Parmi la soixantaine de titres parus chez Babel Editeur, *L'Evangile selon Thomas*, manuscrit découvert en Egypte en 1945 et traduit par Gaspard Olgiati lui-même. Il publie aussi Jean Paulhan, Saint-John Perse, etc. Chevalier de l'ordre national du Mérite, il remporte en 1999 le prix Robert Morel, qui est la seule distinction à récompenser un éditeur. (24 novembre)

Erik Izraelewicz, journaliste et essayiste, 58 ans. Diplômé de HEC, du Centre de formation des journalistes et docteur en économie internationale, il débute dans le journalisme économique dans *L'Usine nouvelle*, avant d'intégrer *L'Expansion* puis *La Tribune de l'économie*. En février 2011, il devient le nouveau directeur des rédactions du journal *Le Monde*. Il laisse plusieurs essais comme *Quand la Chine change le monde* (Grasset, 2005, réédité au Livre de poche) ou encore *Le Capitalisme zinzin* (Grasset), prix du livre de l'économie en 1999. (27 novembre)

Mario Ramos *(photo),* auteur et illustrateur belge, 54 ans. Formé à l'Ecole de La Cambre (l'Ecole nationale supérieure de l'architecture et des arts visuels de Bruxelles), il débute dans le dessin de presse et la publicité, mais affirme son talent à travers une trentaine d'albums jeunesse. La série *C'est moi le plus beau* expose avec humour les vantardises d'un tendre loup. Grâce à *Un monde de cochons*, on sait à quoi s'en tenir sur l'intolérance à l'école, et son chef-d'œuvre, *Le Petit Soldat qui cherchait la guerre,* rappelle qu'avec la belle simplicité de son trait Mario Ramos était soucieux de créer des albums donnant à sourire autant qu'à réfléchir. Celui qui répétait « l'enfant est le plus beau public » excellait à ouvrir grands les yeux de ses jeunes lecteurs. (16 décembre)

U.ANDERSEN-GAMMA/ANDRÉA NÈVE

KIOSQUE.FR

Arts et lettres en Afrique

Le festival Etonnants Voyageurs se délocalise à Brazzaville du 14 au 18 février 2013.

Dix ans après avoir proposé au public d'Etonnants Voyageurs Saint-Malo un aperçu des voix qui renouvellent la flamme des lettres africaines, le président du fameux festival Michel Le Bris et l'écrivain d'origine congolaise Alain Mabanckou, qui vient de publier *Lumières de Pointe-Noire* (Seuil), y donnent une suite aussi spectaculaire que, faut-il l'espérer, durable. En effet, il ne s'agit plus, comme cela était le cas du rendez-vous annuel à Bamako, de se limiter à l'Afrique de l'Ouest mais de créer, dans une capitale de l'Afrique centrale, la première édition d'une version d'Etonnants Voyageurs conçue à l'échelle de tout le continent africain.

Alain Mabanckou

Du 14 au 18 février, Brazzaville accueillera une centaine d'écrivains, d'origine africaine ou pas, habitant sur le continent ou pas, tous représentatifs de la diversité de ses idiomes, langues régionales ou internationales (arabe, portugais, anglais, français). Dans l'esprit de Michel Le Bris, qui adore remettre les pendules à l'heure à chaque tournant historique, il devrait flotter parmi ces assemblées un certain parfum, celui des premiers états généraux des lettres et des arts d'Afrique. « Nous veillons à favoriser le développement de liens plus étroits entre écrivains, musiciens et cinéastes, souligne notamment Alain Mabanckou, codirecteur de l'événement. Les uns et les autres sont animés par une certaine idée de « l'Afrique qui vient », hors des discours ressassés et auto-entretenus sur le sempiternel malheur de l'Afrique. A eux tous de s'y confronter. Les films au programme, par exemple *Tey*, la troisième œuvre du Franco-Sénégalais Alain Gomis, déjà primée dans de précédents festivals, susciteront un débat à l'issue de chaque projection. Ce n'est pas parce que la situation du Mali ou en Centrafrique est préoccupante qu'il faut taire la soif de résurrection de l'Afrique. Les fondamentalistes au Mali s'attaquent aux biens culturels. Là où ils cassent et où ils sapent, nous construisons. Les douleurs de l'enfantement ne peuvent masquer la beauté de l'enfant près de naître. Il faut le faire savoir. Nous serons aidés par une couverture médiatique très étendue (*The Guardian, LA Times, The Economist, El Watan,* etc.). Jamais autant de journalistes du monde entier n'auront fait écho à un événement comme Etonnants Voyageurs à Brazzaville. »

Philippe Delaroche

DR/GATTONI-LEEMAGE

SIBÉRIE M'ÉTAIT CONTÉE

Synonyme d'exil, cette étendue glaciale et désertique a servi de décor à Jules Verne pour *Michel Strogoff*, et est l'une des destinations d'un ermite très contemporain, Sylvain Tesson.

Jules Verne, notre professeur de géographie préféré, l'a décrite avec concision : « La Russie asiatique, ou Sibérie, couvre une aire superficielle de cinq cent soixante mille lieues et compte environ deux millions d'habitants. Elle s'étend depuis les monts Ourals qui la séparent de la Russie d'Europe jusqu'au littoral de l'Océan Pacifique. Au sud, c'est le Turkestan et l'empire chinois qui la délimitent suivant une frontière assez indéterminée ; au nord, c'est l'océan Glacial depuis la mer de Kara jusqu'au détroit de Behring. » A l'époque, le Transsibérien, plus tard chanté par Cendrars, n'existe pas encore. Ekaterinbourg, Omsk, Krasnoïarsk, Irkoutsk… les villes de Russie orientale sont reliées par un fil télégraphique, long de 8 500 kilomètres…

Au moment d'y envoyer son héros Michel Strogoff en mission secrète, Verne précise : « Cette immense étendue de steppes […] est à la fois une terre de déportation pour les criminels, une terre d'exil pour ceux qu'un ukase a frappés d'expulsion. » C'était l'époque des czars, et les Soviétiques, loin de rompre avec une tradition barbare, vont la perfectionner pour transformer la Sibérie en un vaste archipel du goulag.

Mais la Sibérie « ne se réduit pas à une étendue de marais gelés piquetés de goulags en ruine ». Elle a mieux à offrir, notamment « les clefs pour frayer son chemin dans le joyeux désespoir de l'existence », nous apprend le Michel Strogoff du XXIe siècle, Sylvain Tesson. Il n'a pas seulement vécu six mois dans une isba du lac Baïkal, pour rédiger le désormais fameux *Dans les forêts de Sibérie*. Il sillonne « cette terre démesurée » depuis vingt ans, en compagnie de ses fidèles (et talentueux) compagnons : le peintre Bertrand de Miollis et le photographe Thomas Goisque. L'aventurier a « partagé du foie d'élan avec des coupeurs de bois de Yacoutie », « bu des mousseux de Géorgie dans la chaussure d'une Ukrainienne qui se mariait à un électricien moldave », il a croisé des ours bruns, s'est fait traiter de « capitaliste » et un jour une babouchka lui a lavé les cheveux en l'appelant « mon fils ». Tesson, c'est un peu Tintin en Sibérie – mais avec du Haddock dans le sang.

Avec ses deux compères, il vient de publier *Sibérie ma chérie*, (très) beau livre richement illustré présenté comme un carnet Moleskine (avec le petit élastique). L'ouvrage est un formidable chant d'amour à ces contrées méconnues, ainsi qualifiées, naguère, par un chef de guerre : une « énigme ». La poésie du texte vient renforcer les images lumineuses : « On ne grelotte pas par - 40 °, on souffre… Le froid est une lame qui fouaille la chair, s'attaque à un pied, un orteil, un lobe. Il se déplace et ferme ses mâchoires quand il trouve un morceau de choix. » Un autre complice de Sylvain Tesson, lui-même géographe, le jeune auteur Cédric Gras, a vécu un an en Sibérie. « Des mois sous le grand ciel de Sibérie : *nieba*. Parfois quelques *obloka* (nuages) et des *touchi* (nuées). L'hiver, un froid phénoménal. Tous les sens passent en Sibérie comme un papier à la presse. On en repart marqué du sceau des immensités impassibles et lénifiantes. » *(Vladivostok, neiges et moussons)* Il ajoute, un peu plus loin : « Je n'en décris pas plus, les Russes se moqueraient de moi : louer la nature, ils appellent cela "parler comme un Tchouktche", ces autochtones du Grand Nord qui chantent des ballades du genre : "ma taïga est immense et la neige est blanche […]" »

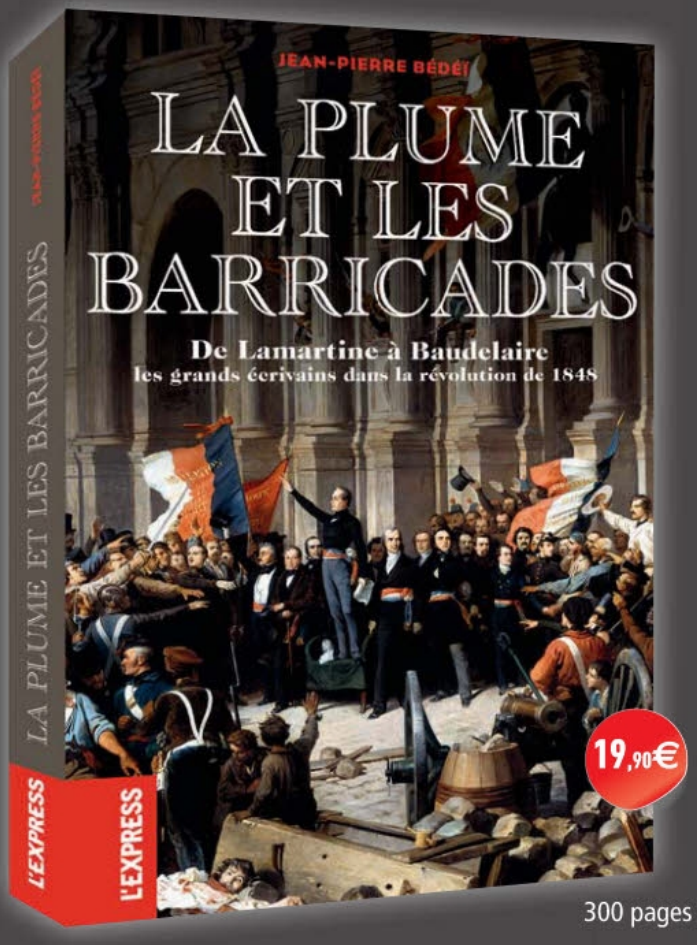
Un autre grand voyageur, Marc de Gouvenain, a parcouru, « sur quatre sabots », la forêt lointaine où chante… le coucou de Sibérie. Il a gagné la région d'Orlik, au cœur des montagnes. Et sympathisé avec les Bouriates.

« Sur la carte […], les monts Saïan qui m'attendent ne sont qu'une tache marron foncé qui n'est pas due à une goutte de café et dans laquelle, hormis l'altitude de trois mille quarante-quatre mètres, aucun renseignement ne figure. […] Que ma carte de Sibérie soit large comme la moitié d'un drap ou réduite à une page d'agenda, elle est à peu près blanche. » *(Un printemps en Sibérie)* Pour lui aussi, la Sibérie ne se résume pas à des clichés mais avant tout à des rencontres, cocasses, chaleureuses. Et la diversité de ses paysages, noyés dans l'immensité, transcende la géographie.

Jules Verne
Michel Strogoff
(Le Livre de poche)
Sylvain Tesson, Thomas Goisque et **Bertrand de Miollis**
Sibérie ma chérie
(Gallimard)
Cédric Gras
Vladivostok, neiges et moussons (Phébus)
Marc de Gouvenain
Un printemps en Sibérie (Babel)

STÉPHANE HUMBERT-BASSET

À la croisée de l'Histoire et de la littérature



300 pages

La révolution de 1848 a été vécue par la majorité des écrivains du XIXe siècle : Flaubert, Hugo, Lamartine, Balzac, Mérimée, Vallès…

- Comment ont-ils vécu cette année révolutionnaire ?
- Quels jugements ont-ils porté dessus ?
- En quoi ces événements ont-ils pesé sur leur vie et sur leur œuvre ?

Une relecture passionnante et vivante de cette année charnière de l'Histoire.

« C'est auréolés de leur gloire littéraire ou de leur talent de tribuns que Flaubert, Hugo, Lamartine, Balzac, Mérimée, Vallès se lancèrent à corps perdu dans le combat politique. (…) Passionnant recueil qui décrit le rôle d'une vingtaine d'écrivains durant ces journées révolutionnaires... » Libération

« Jean-Pierre Bédéï raconte à la manière d'un roman qu'on dévore comme s'il s'agissait de l'Histoire d'aujourd'hui. » La Dépêche du Midi

DISPONIBLE EN LIBRAIRIE OU DIRECTEMENT EN LIGNE SUR www.coteperso.com

BON DE COMMANDE

SHL/PLILI412B

À renvoyer accompagné de votre règlement à l'adresse suivante : Boutique Côté Perso 17, route des Boulangers, 7892 6 Yvelines Cedex 9

Oui, je souhaite commander un ou plusieurs livres au prix unitaire de :

	Référence	Prix unitaire	Quantité	Prix total
La plume et les barricades	EE15512Z1	19,90€	.....	..... €
Total de votre commande				..... €
Participation aux frais d'envoi France métropolitaine*				3,50 €
Total à payer				..... €

Ci-joint mon règlement de .....€ par :

❑ chèque à l'ordre de Groupe Express-Roularta

❑ carte bancaire N° ⌊⌊⌊⌊⌋⌊⌊⌊⌊⌋⌊⌊⌊⌊⌋⌊⌊⌊⌊⌋

Expire fin ⌊⌊⌋ ⌊⌊⌋ Clé* ⌊⌊⌊⌋

Date et signature obligatoires :

Nom .....Prénom .....

Adresse .....

.....

Code postal ⌊⌊⌊⌊⌋ Ville .....

e-mail .....

Offre valable jusqu'au 31.12.2012, dans la limite des stocks disponibles. Conformément à la loi Informatique et Libertés du 6 janvier 1978, vous disposez d'un droit d'accès et de rectification aux données que vous avez transmises, en adressant un courrier à L'Express-Roularta Éditions. Elles pourront être cédées à des organismes extérieurs sauf si vous cochez la case ci-contre ❑

* Clé : les trois derniers chiffres figurant au dos de votre carte bancaire
Pour les Dom-Tom et l'étranger, merci de passer commande sur www.lexpress.fr/librairie.
Les frais de port seront calculés automatiquement.

éditions EXPRESS ROULARTA GROUPE EXPRESS-ROULARTA, SOCIÉTÉ ANONYME AU CAPITAL DE 47 150 040 € - 29, RUE DE CHÂTEAUDUN - 75009 PARIS - RCS 552 018 681 PARIS

AG14661

Le Camion des mots
www.camiondesmots.com
8e édition

PROCHAINES ETAPES : 15-16 JANVIER : TALANT (21), 17-18 JANVIER : VILLENEUVE-SUR-YONNE (89), 22 JANVIER : DREUX (28), 24-25 JANVIER : PONT-AUDEMER (27), 29 JANVIER : OISSEL (76), 1ER FÉVRIER : MAINVILLIERS (28), 4-5 FÉVRIER : MORLAIX COMMUNAUTÉ (29), 7 FÉVRIER : CC LÉZARDRIEUX (22), 11-12 FÉVIER : NAINTRÉ (86), 14 FÉVRIER : JONZAC (17), 15 FÉVRIER : ANGOULÊME (16), 18 FÉVRIER : LANGON (33), 21 FÉVRIER : CC DU CANTON D'ARZACQ (64)

CAMION DES MOTS

Uderzo au cœur du Festival d'Angoulême

CARNET DE ROUTE

Le Camion des mots sera dans la capitale de la bande dessinée en février. Retour sur la grande rétrospective de son festival.

Comme chaque année, le Camion des mots se penche sur le Festival international de la bande dessinée organisé à Angoulême du 31 janvier au 3 février. Pour sa quarantième édition, la capitale du neuvième art met à l'honneur l'œuvre d'Albert Uderzo à travers sa grande rétrospective *Uderzo in extenso*. L'occasion de dépasser les célèbres aventures d'Astérix, objet d'une quatrième adaptation sur grand écran en 2012 avec *Astérix et Obélix : Au service de Sa Majesté*, et de découvrir l'œuvre vertigineuse de ce portraitiste de la culture hexagonale contemporaine. La grande exposition retrace les débuts prometteurs de l'illustrateur dont les premiers dessins furent publiés quand il avait seulement 14 ans par la Société parisienne d'édition. Sa carrière, ponctuée de nombreuses séries inspirées, comme *Les Aventures de Tanguy et Laverdure* ou *Jehan Pistolet*, est passée au crible pour souligner la densité de son art. La rétrospective consacre évidemment une partie importante aux années de collaboration avec son acolyte René Goscinny, à l'origine de l'univers d'Astérix, et dévoile le talent d'un artiste à l'aise dans tous les styles. Couronné par le prix du Millénaire du Festival d'Angoulême en 1999, Albert Uderzo est non seulement célébré par cette nouvelle édition, mais il est aussi à l'honneur dans la ville, pavoisée pour l'occasion de décors inspirés du village gaulois. Ils sont fous ces Angoumoisins ! ●

UDERZO - EDITIONS ALBERT RENÉ

LAURE BEAUDONNET

Le mot inventé de... *Nattanan Strohl, élève en classe 6e au collège Saint-Etienne à Strasbourg (67).*

« Araignerie » : lieu où aiment habiter les araignées d'eau.

Toi aussi, invente un mot rigolo, biscornu ou imprononçable, à condition qu'il ne figure pas dans le dictionnaire. Pour participer, envoie ton mot inventé, sa définition ainsi que ta classe, tes nom, prénom et adresse à Laure Beaudonnet : lbeaudonnet@lexpress.fr

3 questions à...

MARIE-ROSE BRIOT,
adjointe au maire à Gérardmer

Votre ville a invité le Camion des mots pour la première fois. Comment s'est déroulé l'événement ?

Les enfants étaient très enthousiasmés par l'animation et les enseignants aussi. On aurait aimé qu'elle dure plus longtemps ! Le Camion des mots est une manière pour les professeurs de contrôler les acquis de leurs élèves. Et de leur côté, les jeunes n'ont pas l'impression d'apprendre. En tant qu'ancienne enseignante, je mesure l'importance de la langue française et du contact régulier avec les livres et les bandes dessinées. Il est plus facile d'aborder les textes à l'aide d'images pour ceux qui n'aiment pas lire.

Gérardmer est célèbre pour son Festival international du film fantastique. Aimez-vous la littérature fantastique ?

J'apprécie beaucoup ce genre littéraire. J'adore *Les Fourmis* de Bernard Werber, par exemple. Son style, sa manière d'exprimer les choses me séduisent. Malheureusement, je n'ai pas le temps de lire autant que je voudrais. Mais, Bernard Werber vient souvent au Salon littéraire du Festival international du film fantastique que nous appelons Le Grimoire. Nous recevons chaque année des grandes personnalités de la littérature, comme Henri Lœvenbruck.

Que vous inspire le fantastique ?

Que ce soit en littérature ou dans le septième art, il m'évoque l'horreur, la fantaisie, la féerie. J'aime le fantastique car il crée des passerelles intéressantes entre les arts. Il fait voyager. ●

AG14832

LIRE: L'EXPRESS · France 3 · MAIF ASSUREUR MILITANT

Avec le soutien de : Ministère de l'Education nationale • Ministère de la Culture et de la Communication • Lire et faire lire • Renault Trucks

KIOSQUE.FR

RADIO

● **VOX LIBRI – LES LIVRES ONT UNE VOIX** (Radio Notre-Dame & librairie La Procure, lundi, 11 h) par **Philippe Delaroche. 21 janvier :** Jean-Claude Berchet pour *Chateaubriand* (Gallimard) **28 janvier :** Diane de Margerie pour *Passion de l'énigme* (Mercure de France) **4 février :** Michel Laval pour *Tué à l'ennemi : la dernière guerre* de Charles Péguy (Calmann-Lévy)

● **LE CARNET D'OR** (France Culture, samedi, 17 h) par **Augustin Trapenard. 2 février :** *Comment trouver l'amour à cinquante ans quand on est parisienne* de Pascal Morin (Le Rouergue), *L'Atelier des miracles* de Valérie Tong Cuong (JC Lattès), *Heureux les heureux* de Yasmina Reza (Flammarion) **9 février :** *Indigo* de Catherine Cusset (Gallimard), *Nouilles froides à Pyongyang* de Jean-Luc Coatalem (Grasset), *Zanzibar* de Thibault de Montaigu (Fayard)

TÉLÉ

● **UN LIVRE UN JOUR** (France 3, tous les jours, 17 h 20) par **Olivier Barrot. 21 janvier :** *Mélo* de Frédéric Ciriez (Verticales) **22 janvier :** *Le Bleu de la nuit* de Joan Didion (Grasset) **23 janvier :** *Comment trouver l'amour à cinquante ans quand on est parisienne* de Pascal Morin (Le Rouergue) **24 janvier :** *Tout s'est bien passé* d'Emmanuèle Bernheim (Gallimard) **25 janvier :** *Dix Rêves de pierre* de Blandine Le Callet (Stock)

La Grande Librairie

Retrouvez François Busnel sur France 5, tous les jeudis, 20 h 35, rediffusion dimanche, 23 heures.

france 5
france5.fr

L'AGENDA

→ ■ **DU 7 AU 10 FÉVRIER**

Première édition du festival littéraire Tandem à Nevers. Ce Salon qui prône la découverte littéraire et artistique proposera au public des lectures musicales, des rencontres en duo avec un écrivain et un artiste (ainsi Olivier Adam et le chanteur Florent Marchet, ou encore Marie Darrieussecq et la soprano Dania Elzein), qui s'appliqueront à valoriser le texte à travers différentes formes artistiques. Cette première édition sera parrainée par Arnaud Cathrine. Au Centre culturel Jean-Jaurès, 58000 Nevers.
Rens. : www.mediatheque.ville-nevers.fr

■ **LE 7 FÉVRIER**

Rencontre et lecture avec Anna Katharina Hahn à Paris. L'auteure allemande présentera son nouveau roman, *Am Schwarzen Berg*, autour d'une lecture et d'une discussion avec Joachim Umlauf. Au Goethe Institut, 17, avenue d'Iéna, 75116 Paris.
Rens. : www.goethe.de

■ **DU 8 FÉVRIER AU 5 MAI**

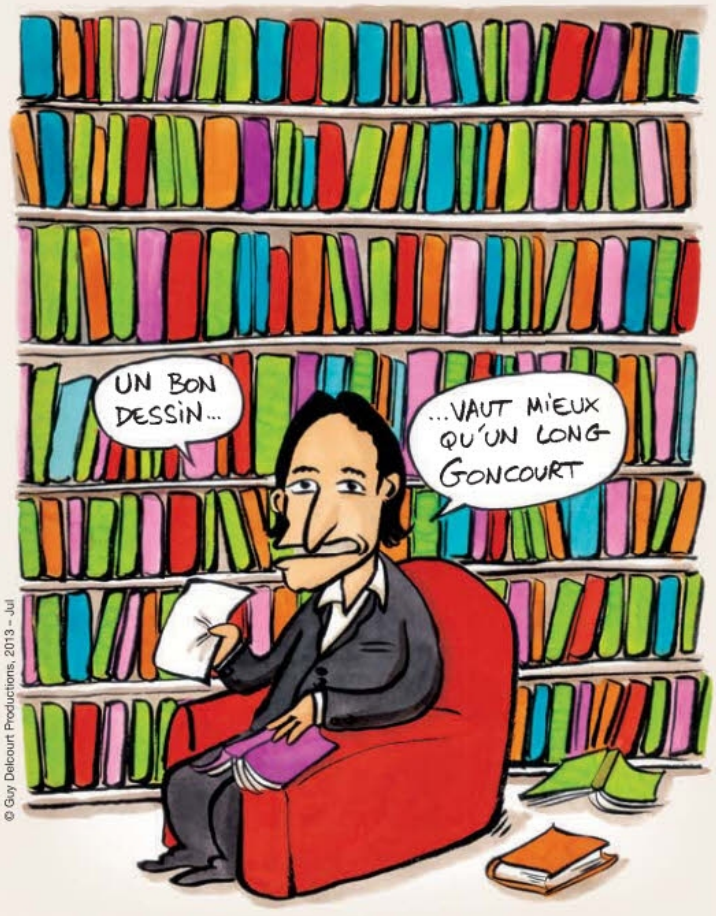
Exposition « Verlaine emprisonné à Paris ». A la suite d'une querelle avec Rimbaud qui tourne mal, Paul Verlaine est condamné à deux ans de prison. Pendant son incarcération à Bruxelles, il écrira *Cellulairement*. Le Musée des lettres et manuscrits consacrera une exposition à l'histoire de cette œuvre classée Trésor national en 2005. Avec, à la clef, la tenue d'ateliers d'écriture poétique. Au Musée des lettres et manuscrits, 222, boulevard Saint-Germain, 75007 Paris.
Rens. : www.museedeslettres.fr

FRANCE 5

LES MEILLEURS DESSINS DE L'ÉMISSION LITTÉRAIRE

La Grande Librairie

Jul



© Guy Delcourt Productions, 2013 – Jul

QUAND L'AUTEUR DE *SILEX AND THE CITY* CROQUE AVEC BRIO LES PLUS GRANDS ÉCRIVAINS !

Préface de François Busnel

DELCOURT

1914-1918
Quand les écrivains soldats racontent la guerre

1914-1918, sur le front ou à l'arrière, exaltés ou antimilitaristes, les écrivains, de Guillaume Apollinaire à Stefan Zweig, se sont révélés et ont inauguré une nouvelle littérature, celle du témoignage.

France Marie Frémeaux nous convie avec talent à un voyage dans une littérature vivante qui résonne encore comme un coup de canon.

DISPONIBLE EN LIBRAIRIE OU DIRECTEMENT EN LIGNE SUR
www.coteperso.com

AG13805

BON DE COMMANDE SHL/PLILI412A

À renvoyer accompagné de votre règlement à l'adresse suivante :
Boutique Côté Perso 17, route des Boulangers, 78926 Paris Cedex 9

Oui, je souhaite commander un ou plusieurs livres au prix unitaire de :

	Référence	Prix unitaire	Quantité	Prix total
Ecrivains dans la grande guerre	EE15812Z1	20€	.....	.....€
Total de votre commande				.....€
Participation aux frais d'envoi France métropolitaine*				3,50€
Total à payer				.....€

Nom ..... Prénom .....

Adresse .....

Code postal ⌊_⌊_⌊_⌊_⌊_⌋ Ville .....

e-mail .....

Ci-joint mon règlement de .....€ par :

❑ chèque à l'ordre de Groupe Express-Roularta

❑ carte bancaire N° ⌊_⌊_⌊_⌊_⌋⌊_⌊_⌊_⌊_⌋⌊_⌊_⌊_⌊_⌋⌊_⌊_⌊_⌊_⌋

Expire fin ⌊_⌊_⌋⌊_⌊_⌋ Clé* ⌊_⌊_⌊_⌋

Date et signature obligatoires :

* Clé : les trois derniers chiffres figurant au dos de votre carte bancaire. Pour les Dom-Tom et l'étranger, merci de passer commande sur www.lexpress.fr/librairie. Les frais de port seront calculés automatiquement.

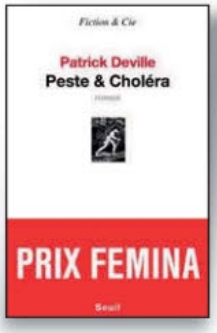
Offre valable jusqu'au 31.03.2013, dans la limite des stocks disponibles. Conformément à la loi Informatique et Libertés du 6 janvier 1978, vous disposez d'un droit d'accès et de rectification aux données que vous avez transmises, en adressant un courrier à L'Express-Roularta Éditions. Elles pourront être cédées à des organismes extérieurs sauf si vous cochez la case ci-contre ❑

L'EXPRESS ROULARTA GROUPE EXPRESS-ROULARTA, SOCIÉTÉ ANONYME AU CAPITAL DE 47 150 040 € - 29, RUE DE CHÂTEAUDUN - 75009 PARIS RCS 552 018 681 PARIS

PALMARÈS

1 / Joël DICKER

Le soutien chaleureux et enthousiaste des libraires et des médias *(Lire, Le Figaro littéraire, Elle, Le Point...)* pour le deuxième roman de Joël Dicker a été très amplement ratifié par les lecteurs, les jeunes en particulier. Lauréat du Grand Prix de l'Académie française, du Goncourt des lycéens et auteur du Meilleur Roman français de l'année pour la rédaction de *Lire*, Joël Dicker a pris la tête des ventes avec déjà plus de 230 000 exemplaires écoulés.

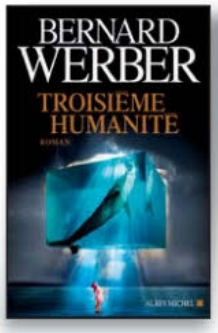


4 / Patrick DEVILLE

Peste & Choléra était loin d'être un succès attendu, avec une mise en place initiale modeste pour cet auteur, jamais programmé sur une rentrée littéraire avant 2011, avec *Kampuchéa*. Pourtant, avant sa sortie, Le Seuil avait perçu une curiosité inhabituelle de la part des libraires et des médias. Avec l'obtention du prix Femina, les ventes ont triplé (140 000 exemplaires à l'heure actuelle) et promettent une belle longévité à l'œuvre de Patrick Deville.

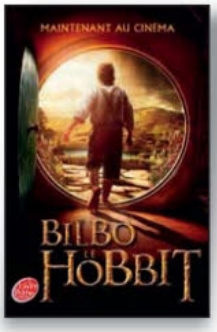
13 / Scholastique MUKASONGA

Sa sortie discrète en mars ne laissait rien présager du dénouement qui lui a souri à l'automne dernier. Lorsque Scholastique Mukasonga reçoit, à la surprise générale, le prix Renaudot, les ventes décollent, la presse s'enflamme (*L'Express, Le Point, Le Parisien...*), attisant ainsi la curiosité des lecteurs.
Ce premier roman a été tiré depuis à plus de 70 000 exemplaires et a relancé également les ventes des précédents essais de l'auteur.



20 / Bernard WERBER

Bernard Werber fait partie de ces auteurs attendus par le public, qu'il a su fidéliser. Son œuvre est d'ailleurs traduite en plus d'une trentaine de langues. Pour la sortie de *Troisième Humanité*, le succès est de nouveau au rendez-vous et la présence de l'auteur dans les médias est importante : passage sur le plateau de *La Grande Librairie*, entretien sur France Inter, articles dans *L'Express, Le Parisien...*
Près de 72 000 exemplaires ont déjà été vendus.



9 / J.R.R. TOLKIEN

Grâce aux adaptations cinématographiques, nombre de textes sont réédités et ainsi redécouverts par les lecteurs. *Bilbo le Hobbit* de J.R.R. Tolkien, disponible en poche, n'échappe pas à la règle et bénéficie de la sortie dans les salles du premier volet de la trilogie réalisée par Peter Jackson.

LES MEILLEURES VENTES

Réalisé par Tite-Live du 19 novembre au 16 décembre 2012 à partir de 150 points de vente, librairies et grandes surfaces spécialisées. F : Fiction NF : non fiction

Rangs		Auteurs	Titres	Editeurs	
F	1	Joël Dicker	La Vérité sur l'affaire Harry Quebert	De Fallois / L'Age d'Homme	2/3
F	2	Jérôme Ferrari	Le Sermon sur la chute de Rome	Actes Sud	3/4
F	3	E.L. James	Cinquante nuances de Grey	JC Lattès	1/2
F	4	Patrick Deville	Peste & Choléra	Seuil	9/4
NF	5	Raymond Domenech	Tout seul. Souvenirs	Flammarion	Entrée
NF	6	Marcel Rufo	Grands-parents. A vous de jouer	Anne Carrière	Entrée
F	7	Julie Otsuka	Certaines n'avaient jamais vu la mer	Phébus	15/3
F	8	Ken Follett	Le Siècle (t.II). L'Hiver du monde	Robert Laffont	5/2
F	9	Jean Echenoz	14	Minuit	4/3
NF	10	Boris Cyrulnik	Sauve-toi, la vie t'appelle	Odile Jacob	6/3
F	11	Eric-Emmanuel Schmitt	Les Deux Messieurs de Bruxelles	Albin Michel	Entrée
F	12	J.-K. Rowling	Une place à prendre	Grasset	7/3
F	13	Scholastique Mukasonga	Notre-Dame du Nil	Gallimard	Entrée
NF	14	Grand Corps Malade	Patients	Don Quichotte	13/2
F	15	Grégoire Delacourt	La Liste de mes envies	JC Lattès	14/8
NF	16	Benoît XVI	L'Enfance de Jésus	Flammarion	Entrée
F	17	Christian Signol	Les Enfants des Justes	Albin Michel	33/2
F	18	Christian Bobin	L'Homme-joie	L'Iconoclaste	12/2
F	19	Toni Morrison	Home	Christian Bourgois	10/4
F	20	Bernard Werber	Troisième Humanité	Albin Michel	16/2
NF	21	Frédéric Lenoir	La Guérison du monde	Fayard	Entrée
NF	22	Jean-Luc Delarue	Carnets secrets	L'Archipel	Entrée
NF	23	Plantu	La Pépère-mobile	Seuil	Entrée
F	24	Patrick Modiano	L'Herbe des nuits	Gallimard	8/3
F	25	Carlos Ruiz Zafón	Le Prisonnier du ciel	Robert Laffont	Entrée
F	26	Françoise Hardy	L'Amour fou	Albin Michel	Entrée
NF	27	Josef Schovanec	Je suis à l'Est ! Savant et autiste, un témoignage unique	Plon	Entrée
F	28	Philip Roth	Némésis	Gallimard	11/2
F	29	Cédric Villani	Théorème vivant	Grasset	31/4
NF	30	Alexandre Jollien	Petit traité de l'abandon. Pensées pour accueillir la vie telle qu'elle se propose	Seuil	17/3
F	31	Harlan Coben	A découvert	Fleuve Noir	-/2
F	32	Frédéric Lenoir	L'Ame du monde	NiL	-/5
F	33	Laurent Gaudé	Pour seul cortège	Actes Sud	25/4
NF	34	Philippe Delerm	Je vais passer pour un vieux con et autres petites phrases qui en disent long	Seuil	23/3
F	35	Philippe Djian	« Oh... »	Gallimard	-/3
F	36	Erik Larson	Dans le jardin de la bête	Le Cherche Midi	Entrée
F	37	Amin Maalouf	Les Désorientés	Grasset	30/3
NF	38	Jean-Louis Fournier	Ça m'agace !	Anne Carrière	Entrée
NF	39	Camille Pascal	Scènes de la vie quotidienne à l'Elysée	Plon	19/2
F	40	Olivier Adam	Les Lisières	Flammarion	20/4

LES MEILLEURES VENTES DE POCHES

Rangs		Auteurs	Titres	Editeurs	
F	1	Kathryn Stockett	La Couleur des sentiments	Babel	Entrée
F	2	Jonas Jonasson	Le vieux qui ne voulait pas fêter son anniversaire	Pocket	1/7
F	3	Arnaldur Indridason	Betty	Points	Entrée
F	4	Danielle Thiéry	Des clous dans le cœur	Fayard	Entrée
F	5	François Mauriac	Thérèse Desqueyroux	Le Livre de poche	Entrée
F	6	Katarina Mazetti	Le Caveau de famille	Babel	2/2
F	7	Haruki Murakami	1Q84 (Livre I). Avril-Juin	10/18	3/3
F	8	Hélène Grémillon	Le Confident	Folio	10/4
F	9	J.R.R. Tolkien	Bilbo le Hobbit	Le Livre de poche	Entrée
F	10	Harlan Coben	Remède mortel	Pocket	4/3

Prix Goncourt, Femina, Médicis, Décembre....
et plus d'un million de livres disponibles sur Kindle

amazonkindle
amazon.fr

Gallimard
présente

roman

Paule Constant

C'est fort la France !

Une romancière reçoit une lettre lui reprochant de s'être moquée, dans son dernier livre, des charmes de la vie coloniale, et surtout d'avoir masqué les vrais drames qui s'étaient déroulés trente ans plus tôt à Batouri, petit village du Cameroun.
Sa correspondante n'est autre que madame Dubois, la veuve de l'Administrateur qui régnait sur ce petit poste français, lorsqu'elle-même avait six ans.
En comparant leurs souvenirs, la narratrice fait renaître dans une évocation féroce, véritable apocalypse comique, ce monde disparu, où madame Dubois maintenait les rites surannés d'une métropole idéalisée.

nrf

Jean-François Parot

Chacun cherche son château

Féru d'histoire, le géniteur des aventures de Nicolas Le Floch vit dans un château de Loire-Atlantique. Où cet ancien diplomate entrepose toutes ses acquisitions, venues des quatre coins de la planète.

Il faut se méfier des panneaux indicateurs. Ainsi, lorsqu'on s'apprêtait à rendre visite à Jean-François Parot, on a d'abord cru qu'il nous donnait rendez-vous dans un restaurant de Missillac (Loire-Atlantique), recommandé par les guides gastronomiques. Mais contrairement à ce que l'on pouvait apercevoir sur la route, le domaine de la Bretesche ne saurait se résumer à cet établissement culinaire, si réputé soit-il (Le Montaigu) – doublé d'un hôtel de luxe, d'un golf et d'un cottage. Le lieu en question est surtout dominé par un magnifique château, bâti au XIVe siècle, restauré au XIXe par la famille des Montaigu et classé en 1926 au titre des Monuments historiques. C'est donc dans ce site, majestueux, que cet écrivain a posé ses valises, depuis qu'il a abandonné ses activités de diplomate. « Enfin, ne vous méprenez pas : il s'agit d'une copropriété, divisée en une douzaine d'appartements ! » tient-il à préciser. « Et j'ai fait l'acquisition de cette partie du château en 1984, avant de m'y établir définitivement en 2010. » A vrai dire, il n'y a guère à s'étonner de l'amour de Jean-

Le pont-levis menant au château, situé près de Missillac.

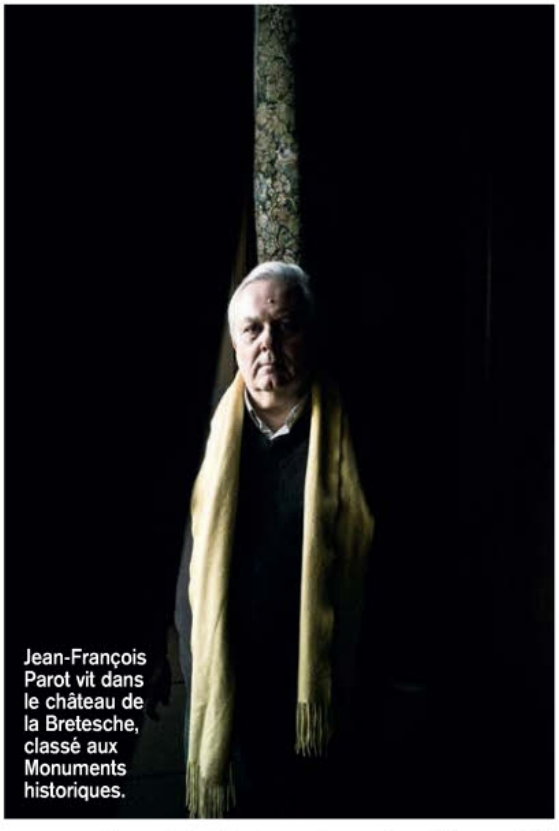
KIOSQUE.FR

François Parot pour un tel lieu : n'est-il pas le géniteur du fameux personnage de Nicolas Le Floch ?

Alors qu'il était conseiller d'ambassade en poste à Sofia, ce passionné d'histoire – et romancier néophyte – eut soudain l'idée de ce détective du XVIIIe siècle, natif de Guérande et devenu commissaire au Châtelet. « Les deux premiers volumes sont parus, à ma grande surprise, en même temps – c'était en 2000. L'éditeur voulait que l'on montre qu'il s'agissait d'une série. Au début, j'avais dit que je ferais une série de sept livres et, depuis, j'ai revu mon chiffre à la hausse. J'espère désormais atteindre les vingt-quatre. » Sorte de Sherlock Holmes des Lumières, Nicolas Le Floch compte aujourd'hui pas moins de onze épisodes, parmi lesquels *L'Enigme des Blancs-Manteaux*, *Le Fantôme de la rue Royale*, *Le Cadavre anglais* ou *L'Enquête russe*. Sans oublier le dernier volume en date : *L'Année du volcan*. En 1783, à la demande de la reine, notre fin limier doit enquêter sur la mort suspecte du vicomte de Trabard, piétiné par un cheval nommé Bucéphale… Accident ou meurtre ? Pourquoi a-t-on retrouvé les restes d'un pétard dans l'écurie ? Que vient faire le comte de Cagliostro dans cette histoire ? Et y aurait-il un lien avec l'éruption du volcan Laki, en Islande ?

Si l'on en juge par l'entrée de son appartement, on doute que Jean-François Parot ait exercé à Reykjavík. Avant de devenir l'un des auteurs français les plus populaires, il a en effet été aussi bien affecté à Kinshasa qu'à Doha, Djibouti, Athènes ou Sofia. « J'ai notamment rapporté beaucoup de babioles de Saigon, où je suis resté pendant cinq ans », confie-t-il. La grande vitrine du couloir distille ainsi un petit parfum d'Asie, avec toute une série de porcelaines, de différentes tailles. Mais on découvre, au milieu des nombreux vases, deux défenses d'éléphant, ainsi qu'un bel œuf d'autruche, rapporté de Djibouti. Sans oublier un curieux casque colonial, « cadeau de départ de mes officiers quand j'ai quitté le Quai d'Orsay ». Visibles dans la même vitrine, de magnifiques pipes à opium ou des sabres – qu'il n'a sans doute jamais utilisés. Il est également difficile d'échapper aux nombreux bouddhas, de tailles très variées, présents un peu partout dans l'appartement. On en trouve même des spécimens dans la belle chambre d'amis, où l'auteur entrepose essentiellement tous ses volumes de la Pléiade.

Avant de visiter sa chambre – à lui, cette fois –, on a cru apercevoir, de loin, collée au mur, une lance. « Mais, c'est une hallebarde, voyons ! » rectifie-t-il immédiatement. « Il s'agit d'une copie de celle de l'amiral Thierry d'Argenlieu, fabriquée à Saigon. Là-bas, j'adorais aller au marché aux voleurs, où j'ai justement trouvé cette curiosité. » Jean-François Parot saisit une croix métallique, qu'il a fait encadrer sur fond rouge. « Je suis tombé sur ce crucifix, trouvé par terre. Je l'ai fait nettoyer et, surprise, j'ai découvert qu'il s'agissait d'une croix pectorale offerte à un célèbre archevêque. Comment a-t-elle atterri en Indochine ? »



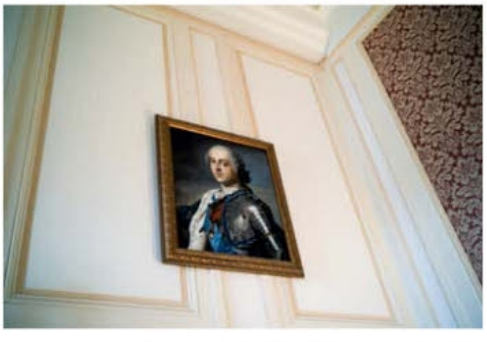
Jean-François Parot vit dans le château de la Bretesche, classé aux Monuments historiques.

On se dirige lentement vers la cuisine, pièce chérie de l'écrivain, fin gourmet devant l'éternel – en témoignent les nombreux détails culinaires figurant dans les aventures de Nicolas Le Floch. Ce gastronome attitré attire alors notre attention sur un menu de la Légion étrangère, daté de 1926 : « Il faut savoir que, contrairement à une idée reçue, on y mange bien ! Bon, je ne vais pas vous montrer en détail ma cuisine, elle n'a aucun intérêt. Ma chambre vous intéressera probablement davantage, puisque c'est là que j'écris. Et à la plume, s'il vous plaît, pas à l'ordinateur. »

C'est ici qu'il garde tous ses livres évoquant, de près ou de loin, le XVIIIe siècle. Au pied du lit, une carabine et quelques sabres trouvent naturellement place, même s'il n'est pas certain que ces armes soient très efficaces pour l'autodéfense… « Ces sabres japonais ont une histoire : les Anglais et les Français ont forcé les soldats nippons à les remettre à des femmes françaises, ce qui constituait pour eux la pire des humiliations… » La pièce semble toutefois dominée par deux laques asiatiques en bois – dont une fresque en relief où s'entrecroisent pêle-mêle des cerfs, des oiseaux et de nombreuses fleurs. Juste en face, au-dessus des fauteuils rouges, des chaises beiges et d'un petit secrétaire à cylindre de style Empire, nous considèrent les portraits accrochés au mur de Louis XV et Louis XVI – « des copies, réalisées très récemment, histoire que les rois me regardent quand je suis en train de décrire leur époque ! » Puis, soudain, Jean-François Parot s'interrompt. « Nous bavardons, et je m'aperçois que je ne vous ai rien offert. Voulez-vous prendre un café ou une coupe de champagne, dans le salon ? »

Une petite dose de caféine ne ferait pas de mal, au moment où la pluie s'abat sur ce petit bout de Loire-Atlantique. En attendant la tasse de café, une visite sur la terrasse, majestueuse, s'impose, malgré les intempéries. Et il faut bien reconnaître que la vue panoramique sur le domaine laisse coi le visiteur. On s'installe sur le canapé et l'on regarde deux toiles, de style contemporain, qui détonnent dans la pièce. « C'est ma petite touche moderne, ironise l'écrivain. Je les ai achetées lorsque j'étais encore à Sofia. Toutes deux sont très marquées par la religion. Regardez, sur l'une des deux, de près, on voit un roi et, de loin, vous pouvez deviner un âne. Tous les jours, je découvre des choses nouvelles dans ces tableaux que, pourtant, j'ai en ma possession depuis près de quinze ans. » Si on ne peut pas parler d'œuvres à proprement parler, d'autres cadres attirent immédiatement l'œil, dans la bibliothèque du salon : une photo dédicacée de Jacques Chirac, représentant l'ancien Président serrant la main de l'auteur, et une lettre du général de Gaulle.

Juste au-dessus trônent les éditions, dans différentes langues, des romans de Jean-François Parot, qui séduisent beaucoup les lecteurs étrangers. Notamment au Japon. « Mon traducteur nippon m'a dit que, pour ses compatriotes, Nicolas Le Floch est une sorte de samouraï, car il a le sens de l'honneur et de la fidélité. Mais mes livres plaisent aussi aux Russes, car le XVIIIe siècle les ●●●



Ci-dessus, la bibliothèque où les ouvrages sur le XVIIIe siècle côtoient des bouddhas et des vases orientaux ; dans la chambre de l'écrivain, une collection de sabres et de fusils. Ci-contre, un portrait de Louis XV et la chatte Mouchette. Ci-dessous, la pièce où Jean-François Parot utilise son ordinateur, « juste pour les corrections ».

●●● passionne et fait écho à leur histoire. Il y a aussi les Anglais mais, ça, c'est normal. C'est une sorte d'effet miroir. N'aime-t-on pas, nous, tout savoir sur ce qui se passe à ce moment de l'Histoire de l'autre côté de la Manche ? » S'il n'est pas un grand aficionado de la littérature contemporaine (« enfin, j'ai apprécié la série des *Peabody* de Patrick Boman, quand même !), Jean-François Parot est, en revanche, un amoureux des romans d'aventures anglo-saxons – en particulier ceux de Patrick O'Brian et d'Alexander Kent.

C'est alors qu'il se dirige vers son ordinateur. Ne nous a-t-il pas dit qu'il écrivait à la plume ? « Si, et je vais d'ailleurs vous le prouver. Je ne fais que les corrections sur mon ordinateur, lorsqu'on me renvoie le texte. » Il prend alors un gros dossier, l'un de ses manuscrits, qu'il entrepose ici. « J'écris tout d'une traite et j'ai la chance de ne faire pratiquement aucune rature. » Notre spécialiste du XVIIIe siècle s'empare ensuite d'un carnet noir. « Je réussis à y réunir toute ma documentation, pour les besoins d'un roman. Il y a même un index à la fin. Cela peut certes sembler quelque peu archaïque, à l'heure d'Internet, mais c'est une méthode qui me convient très bien. J'ai la chance d'avoir un site Internet très détaillé, mais je ne sais pas comment m'en occuper ! » Un visiteur vient soudain s'incruster dans la discussion. Ou, plus exactement, une visiteuse. « Ça, c'est Mouchette. Mais, dans l'intimité, on l'appelle Mimine. » Cette minette au pelage blanc et brun, un peu mouillée, vient se lover entre les jambes de son maître. « Je l'ai ramassée sur le trottoir, à Tunis. Et elle m'a suivi partout. » C'est bien connu : dans tout « château », il y a forcément un « chat ».

Baptiste Liger
Photos : Frédéric Stucin pour *Lire*

★★ ***L'Année du volcan*** par **Jean-François Parot,** 478 p., JC Lattès, 18,50 €

SEULS LES CONTES SONT VRAIS

Entre 1952 et 1959, le romancier italien Italo Calvino publie trois romans qu'il réunit sous le titre générique et un brin caustique par sa brièveté doctorale de *Nos ancêtres*. C'est le deuxième, *Le Baron perché*, qui connaît surtout la célébrité et permet à son auteur de sortir d'une relative confidentialité. Jusqu'au *Vicomte pourfendu*, publié cinq années auparavant, Calvino avait en effet délimité les frontières de son territoire imaginaire au seul roman contemporain. Proche de l'Oulipo (il traduira *Les Fleurs bleues* de Raymond Queneau), l'écrivain entrevoit toutes les possibilités qu'il peut tirer de la lecture de contes anciens pour en bâtir de nouveaux, aux extravagances fantastiques de bande dessinée. Plus proches de Swift que des frères Grimm, les romans de Calvino trouvent leur raison d'être dans un bouillonnement du pittoresque où la surface des événements traitée d'une façon surréaliste et parfois très comique sert de leurre pour faire gober sa « volonté de dire » des choses très sérieuses. Rien n'est trop beau, trop dingue, trop singulier dans cette imagination bondissant d'une scène à l'autre, qui se donne pour mission d'étourdir le lecteur et de l'entraîner à toute allure, comme s'il était impatient d'arriver au point final, sur les chemins des Lumières, ou ceux de l'obscurité. Et, plus généralement, de la réflexion puisque selon Calvino, contrairement aux romans modernes, seuls « les contes sont vrais » et lui permettent de faire passer ses messages sans avoir à user du lourd ou du pontifiant.

Le Vicomte pourfendu, c'est Médard de Terralba fendu en deux par un boulet de canon et dont la partie droite, la mauvaise, va retourner au pays et faire régner la terreur avant que la gauche, de retour elle aussi, fasse tout l'inverse... *Le Baron perché* n'est autre que Côme Laverse du Rondeau, qu'une engueulade avec ses parents à cause d'un plat d'escargots va précipiter dans un arbre pour le reste de sa vie. Quant au *Chevalier inexistant* (prière de reprendre son souffle avant de prononcer son nom) : Agilulfe Edme Bertrandinet des Guildivernes et autres de Carpentras et Syra, ne le cherchez pas, Calvino le dépeint comme absent de corps dans son armure animée par ce qui lui tient d'âme... Rêve de complétude de l'homme fragmenté, idéal rousseauiste de l'humaniste heureux au-dessus des hommes parmi les feuillages, vide abyssal de vies ne tenant que par l'armure des apparences... Ce sont, très résumés, quelques thèmes sur lesquels revient sans cesse Calvino, alors convaincu que la seule option pour l'écrivain engagé est de sortir des autoroutes du réalisme pour plonger dans les futaies enchantées du conte.

Là où Calvino est aujourd'hui encore très moderne, c'est dans son désir d'exploration des combinaisons romanesques possibles. La littérature est un jeu, à condition que les règles soient établies par un maître exigeant. Lorsque l'écrivain décrit à la toute fin du *Vicomte pourfendu* « ce monde qui est le nôtre, plein de responsabilités et de feux follets », il a résumé sa vision de l'existence, entre libre arbitre et dans un même mouvement, négation de ce même libre arbitre. Naître et le néant ? Reste, en attendant, cette plume, vivace, pleine d'une allégresse contagieuse et qui semble nous faire un clin d'œil en nous menant là où elle veut bien nous mener. Alors ? Sur lequel se jeter en priorité ? *Le Vicomte ? Le Baron ?* Ou *Le Chevalier ?* Les trois, bien sûr... Et au triple galop.

★★★ ***Le Vicomte pourfendu*** par **Italo Calvino,** traduit de l'italien par Juliette Bertrand, revu par Mario Fusco, 144 p., Folio, 5,30 €
★★★ ***Le Baron perché,*** traduit de l'italien par Juliette Bertrand, revu par Mario Fusco, 400 p., Folio, 7,50 €
★★★ ***Le Chevalier inexistant,*** traduit de l'italien par Maurice Javion, revu par Mario Fusco, 212 p., Folio, 6,50 €

SUR LA TABLE DES NOUVEAUTÉS

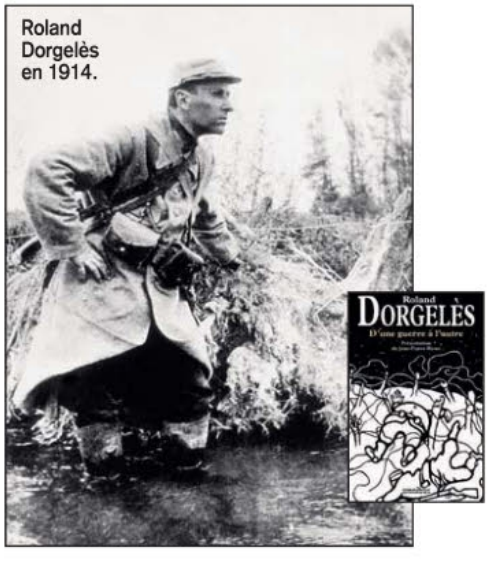
Roland DORGELÈS

Soldat puis journaliste lors des deux guerres mondiales, il est un témoin du XXe siècle. A découvrir.

En mars 2013, nous fêterons les quarante ans de la mort d'un acteur des deux guerres mondiales : dans la Première en tant que poilu, dans la Seconde comme correspondant jusqu'en 1941 de l'hebdomadaire de droite *Gringoire*. Journaliste à l'écriture familière, Roland Dorgelès a été l'un des auteurs les plus populaires parmi ceux qui ont vécu et relaté les monstruosités de la guerre. Omnibus réunit en un seul volume six récits de guerre dont quatre n'étaient plus disponibles. Ce recueil s'ouvre sur l'œuvre la plus mémorable, *Les Croix de bois* (publié la première fois en 1919), éloge de la fraternité entre compagnons de guerre, qui lui vaudra à la fois la renommée et le prix Femina. L'horreur des champs de bataille est restituée en même temps que les moments plus légers de franche camaraderie, dans un témoignage romancé, où les souvenirs de l'auteur sont avivés par l'œil du soldat-journaliste. Parmi les autres récits, *La Drôle de guerre* relate cette période vide de combat qui précéda l'offensive allemande en mai 1940. Dorgelès évoque le désœuvrement des soldats qui plonge l'armée française dans une torpeur moite et amère. Autant de témoignages pour raconter la guerre, se souvenir et (re)découvrir Roland Dorgelès.

Marion Settier

★★★ ***D'une guerre à l'autre*** par **Roland Dorgelès,** 922 p., Omnibus, 28 €. En librairie le 24 janvier 2013.



Roland Dorgelès en 1914.

TALLANDIER/RUE DES ARCHIVES

KIOSQUE.FR

DESSIN MIX & REMIX

KIOSQUE.FR

LES LIVRES QUI RENDENT HEUREUX

Ainsi que le soulignent Robert Misrahi (voir page 37) **et Christian Bobin** (voir page 46), le bonheur est une vertu pratique à développer. Pas un livre qui ne le suggère en prenant à témoin le lecteur de son épiphanie ou de son éclipse. N'est-il pas temps de dresser une bibliothèque du bonheur ? Pour relever le défi, *Lire* a croisé les choix de sa rédaction avec les recommandations d'une anthropologue, Françoise Héritier, l'auteur du *Sel de la vie*, et de trois philosophes, Robert Misrahi, Michel Onfray et Alexandre Jollien. Nous y ajoutons les préférences des lauréats successifs du Meilleur Livre de l'année, de Yasmina Khadra (2008) à Donald Ray Pollock (2012). Dérider, dépayser, captiver, restaurer ou renforcer la confiance, c'est l'effet des livres qui rendent heureux. **Philippe Delaroche**

Drôle de campagne

On avait découvert son humour et sa faconde en 2010 avec *Le Front russe*, chronique poilante des errances de l'administration française. Jean-Claude Lalumière est de retour avec *La Campagne de France*, roman picaresque aussi flamboyant et désastreux que l'aventure napoléonienne ! Ses deux héros, Alexandre et Otto, ne manquent pourtant pas d'allant. Convaincus des bienfaits du tourisme culturel, les deux loustics ont créé Cultibus, une agence de voyages spécialisée dans la découverte des richesses du patrimoine hexagonal. Mais les clients ne sont pas nombreux à se presser dans leur car au colza. Quant à ceux qui viennent… Derniers inscrits en date, une douzaine de Basques sexagénaires et activement retraités ont opté pour leur nouveau circuit, placé sous le signe de l'amitié franco-germanique. Soit un charmant mélange des genres, allant de François Mauriac à Dany Boon, d'Oradour-sur-Glane au Musée de la pomme tapée. Et qui bientôt voit fuser les questions essentielles, portant sur l'heure des repas, la consommation du carburant, ou la situation des toilettes ! Egrenant les tribulations du petit groupe, l'auteur s'amuse de la mode du tourisme effréné, mais surtout égratigne les illusions d'un pays qui se rêve encore phare culturel. « Regarde-la, elle est ici, devant toi, la France : un autocar de vieux coincé au bord de la route », sermonne ce doux dingue de Lalumière. Avec qui on embarque volontiers au long de cette (dé)route. Pour en rire. **Julien Bisson**

La Campagne de France par **Jean-Claude Lalumière,** 288 p., Le Dilettante, 17,50 €

P.G. Wodehouse

Inventé par le divin Wodehouse, Jeeves est ce génial et flegmatique majordome dont les mésaventures, sommet de l'humour british, ont enchanté des générations de lecteurs. Elles continuent à nous régaler en nous plongeant dans le quotidien d'une aristocratie désœuvrée où défilent parasites et joyeux fêtards, tous regroupés autour de l'excentrique Bertie, un nobliau dont les gaffes font le désespoir de Jeeves. Ce couple désopilant est un régal pour l'esprit, une merveilleuse thérapie contre le spleen, preuve que le rire est bien le propre de l'homme. **A.C.**

Jeeves, au secours ! par **P.G. Wodehouse** (10/18)

KIOSQUE.FR

LOUER OU HURLER: LES ARTISTES DIVISÉS

Quel est le rapport de l'art avec le bonheur ?

Des figures romanes promettant l'Apocalypse, le monde apaisé de Raphaël jusqu'aux catastrophes du XXe siècle, et l'art de Picasso et de Giacometti : une plongée dans l'indicible.

Notre rapport aux œuvres, à nous modernes, n'est heureux que si l'artiste ne nous ment pas. A la mort de Matisse parut dans *Les Lettres nouvelles* un article de Roland Barthes intitulé « Matisse et le bonheur de vivre » qui, précisément, dénonçait le mensonge qui rôdait autour de son œuvre. « Je regrette pour Matisse, écrivait-il, que l'allure décorative de sa peinture, son ethos plus ensoleillé que solaire, aient pu alimenter le mythe lénifiant du "bonheur de vivre". » L'idée d'un « bonheur de vivre », historiquement, ne se rencontrait peut-être que dans la peinture hollandaise du XVIIe siècle, précisait-il : « Quoi de plus "optimiste" que le sombre hiver de Ruysdael, où une maison, un pont, un homme cheminant, viennent rappeler la chaleur d'une humanité qui *est là*, quelque temps qu'il fasse. »

Ce malaise devant le mensonge d'un art s'épuisant dans le décoratif, Malraux l'éprouva également. C'était lors de sa visite de la chapelle de Vence : « Par un matin d'été, écrivait-il dans *La Tête d'obsidienne*, on m'a ouvert la chapelle fermée. L'art roman me hantait trop pour me laisser à l'aise devant ce goût suprême. » Il y avait dans cette chapelle trop de complaisance à l'égard de l'arabesque et de l'harmonie. Matisse y acceptait en quelque sorte le monde. Or, l'art roman – c'est pour cela qu'il hantait Malraux – est un « art de l'accusation », comme tous les grands arts religieux. Cette accusation peut aboutir à la rédemption au tympan de nos cathédrales ou au désespoir dans les grands fétiches africains. Ce qui se joue derrière notre fascination pour les formes en rupture avec celles du monde, c'est l'invincible sentiment de ne pouvoir échapper à l'aggravation du « démoniaque ». C'est le nom que Malraux donne à l'inacceptable, dont le domaine s'étend de l'incurable misère de notre condition au supplice de l'enfant innocent, en passant par les deux guerres mondiales, la catastrophe d'Auschwitz et Hiroshima, sans oublier le monde obscur et trouble des pulsions mis au jour par la psychanalyse. C'est la raison pour laquelle « le monde réconcilié de l'homme avec Dieu » dont la peinture, depuis Raphaël jusqu'à Ingres, fut l'expression nous apparaît désormais comme définitivement mensonger. Comme est mensonger, depuis Freud, « l'accord de l'homme avec lui-même ».

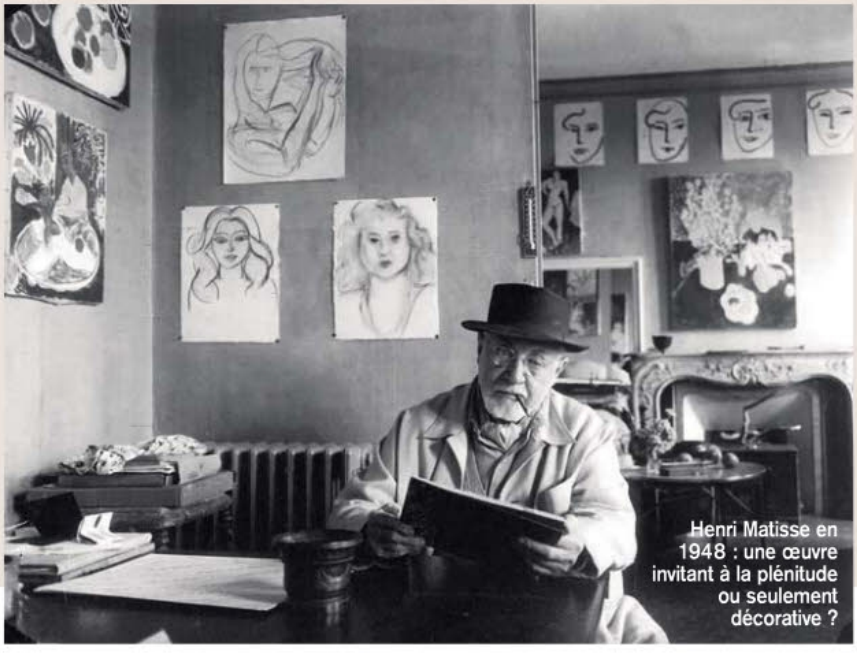
« L'accusation de la condition humaine, en art, mène à la destruction des formes qui l'acceptent », clame de plus en plus nettement la peinture depuis Manet. C'est le sens de l'art de Picasso : « Les nègres, expliquait-il fiévreusement à André Malraux, ils étaient des intercesseurs. Contre tout ; contre des esprits inconnus, menaçants. Je regardais toujours les fétiches. J'ai compris : moi aussi, je suis contre tout. Moi aussi, je pense que tout, c'est inconnu, c'est ennemi ! »

Un saisissement, être pris au piège et heureux de l'être

Désespoir partagé par Giacometti : « Je ne comprends plus rien à la vie, à la mort, à rien. » Aussi ses sculptures apparurent-elles à Philippe Jaccottet comme autant d'« idoles réchappées d'une catastrophe plus radicale que celle de Pompéi, sur un même fond de cendres refroidies ». Comment parler de la situation spirituelle de l'homme moderne ? « Catastrophe radicale », selon Jaccottet. « Vide spirituel », comme l'a écrit Malraux à propos de Picasso : « Cet art est celui des limites humaines, serres plantées en l'homme comme celles des rapaces des steppes dans le corps des fauves. Celui de notre civilisation, dont il exprime en ricanant le vide spirituel, comme le style roman exprimait la plénitude de l'âme. […] Toute l'œuvre de Picasso serait un hurlement, poursuit Malraux, si ses tableaux n'échappaient au hurlement par leur création même. »

Cette idée de la création comme dernier rempart contre le néant, on la retrouve chez Philippe Jaccottet. Se souvenant de l'émotion qu'il ressentit lors de la première exposition de Giacometti, il nota : « Un saisissement, immédiat, la sensation d'être pris au piège par l'ensemble des œuvres montrées avant même d'en avoir approché aucun élément, pris au piège et bouleversé et heureux de l'être. »

Jérôme Serri



Henri Matisse en 1948 : une œuvre invitant à la plénitude ou seulement décorative ?

M.SIMA-RUE DES ARCHIVES

KIOSQUE.FR

Fitzgerald

Gatsby, inoubliable Gatsby ! Le chemin du bonheur, en littérature, conduit à ce météore si élégant qui, au mitan des Années folles, nous invite dans sa somptueuse villa de Long Island pour passer des nuits d'ivresse où la grâce est incarnée par l'insaisissable Daisy. C'est d'un « éclat de pur argent » que scintille le roman de Fitzgerald, une valse dont les tourbillons sont synonymes de tendresse et de nostalgie. Comme si l'on entrouvrait les portes d'un paradis d'autant plus délectable qu'il sera éphémère, parfait symbole du rêve américain. **A.C.**

Gatsby le magnifique par **Francis Scott Fitzgerald** (Folio)

Jack London

Buck est un chien solide menant une vie paisible en Californie jusqu'au jour où il sera volé par des chercheurs d'or qui l'obligeront à tirer leurs traîneaux, avant qu'il ne soit rendu à la vie sauvage dans l'immensité canadienne. Avec *L'Appel de la forêt*, son chef-d'œuvre, Jack London nous offre une flamboyante épopée animale en réinventant une époque ô combien exotique. Et si son roman reste l'un des grands enchantements de la littérature, c'est parce qu'il est un merveilleux opéra cosmique, un hymne à la nature dont la magie n'a jamais été égalée. **A.C.**

L'Appel de la forêt par **Jack London** (Le Livre de poche)

Hrabal

L'œuvre du Tchèque Bohumil Hrabal est un fabuleux hymne à la joie. Grand buveur, bête noire des communistes, ce matamore de la chope a signé des comédies où se mêlent joyeusetés rabelaisiennes, embardées oniriques et gags chaplinesques, « un incroyable mariage de l'humour plébéien et de l'imagination baroque », a dit Kundera. A lire en priorité, *La Chevelure sacrifiée*, qui ressuscite tous les sortilèges de la Bohême des années 1920 : un récit aussi féerique que *Cendrillon et sa pantoufle de verre*, de quoi nous scotcher au merveilleux pendant trois heures de pur bonheur. **A.C.**

La Chevelure sacrifiée par **Bohumil Hrabal** (Gallimard/L'Imaginaire)

Les yeux plus grands que le ventre

Il s'en passe de belles à Rio de Janeiro, en 1938. Pendant la dictature, la ville enregistre une série d'étranges disparitions. Toutes les victimes sont de jeunes et dodues femmes bien connues de la société carioca. Conteur alerte porté sur le loufoque, Jô Soares révèle d'entrée de jeu le nom du coupable. Charon, riche et indépendant directeur des pompes funèbres Styx, a d'abord occis sa mère qu'il détestait et qui ne cessait de se goinfrer de pâtisseries. Avant de se lancer dans une « chasse aux grosses » ! Il attire ses proies avec d'appétissantes sucreries, utilise un mouchoir imbibé de chloroforme afin de les embarquer dans son fourgon mortuaire, puis les conduit dans son entrepôt où elles subissent de terribles supplices...

Le lecteur, lui, est aux anges. D'autant que l'auteur d'*Elémentaire, ma chère Sarah !* (Le Livre de poche) fait entrer dans l'arène deux personnages désopilants. Le premier est le commissaire principal Mello Noronha, un petit homme toujours sautillant d'un mètre soixante qui déteste « la gastronomie en général et les sucreries en particulier ». Le second est l'épatant Tobias Esteves avec sa chevelure gominée et sa moustache en pointes. Soit un ancien inspecteur de la police portugaise plus que replet devenu le patron d'une entreprise fleurissante, Régal de Lusitanie. On l'a compris, *Les Yeux plus grands que le ventre* est un dessert qui se savoure sourire aux lèvres.

Alexandre Fillon

Les Yeux plus grands que le ventre (As Esganadas)
par **Jô Soares,** traduit du portugais (Brésil) par François Rosso, 252 p., Editions des Deux Terres, 20 €

Le choix de Françoise Héritier

« Parmi mes sources de bonheur littéraire, il y a plusieurs styles. Le premier ouvrage c'était en 1943 ou 1944, j'avais une dizaine d'années. Le livre racontait comment, alors qu'un cyclone s'abat sur les Antilles, une nounou noire sauve des enfants. Une image m'avait frappée : la nounou porte jupon en dentelle sur jupon en dentelle par-dessus sa jupe. Elle n'est pas ridicule. Sa naïveté, autant que son courage, m'avait émue. En deuxième lieu, j'ai le goût de l'action et j'aime les romans qui montrent qu'aucun obstacle n'est insurmontable. Voyez *Le Capitaine Fracasse* de Théophile Gautier : la confiance et l'obstination doublées de la joie ont raison de tout. Le troisième style fait place à la paix intérieure. Ainsi, les *Rêveries du promeneur solitaire* de Jean-Jacques Rousseau. Enfin, j'affectionne les ouvrages scientifiques quand l'auteur débroussaille un problème et l'éclaircit en me prenant à témoin de sa passion. C'est le cas des livres d'Emmanuel Terray (dernière parution : *Penser à droite*). »

Propos recueillis par Ph.D.

* *Le Sel de la vie* (Odile Jacob)

MARAVAL

KIOSQUE.FR

Le choix de Michel Onfray

« *De la nature des choses*, de Lucrèce. Cet immense poème philosophique ramasse tout le savoir épicurien dans sa formule romaine : pratique, donc praticable. Epicure avait la philosophie de sa propre personne, il était malade, son hédonisme est d'abord un art de ne pas souffrir. Il nous apprend ce que sont les choses essentielles : aimer, vivre, souffrir, vieillir, mourir ; il nous raconte le mystère des combinaisons d'atomes dans le vide ou celui des mondes dans le cosmos ; il explique que le désir n'est pas manque, mais excès qui menace débordement et que le plaisir est affaire mécanique ; il nous invite à rire des dieux, insoucieux des hommes, et à se moquer de la mort ; il fait l'éloge du couple ataraxique, autrement dit de l'agencement amoureux qui permet de vivre en paix ; il détruit toutes les illusions : la religion, les superstitions... Il n'y a pas plus contemporain que cet homme sans visage dont l'œuvre a nourri plus de vingt siècles de résistance au christianisme. »

Propos recueillis par Ph.D.

* Vient de publier : *Les Freudiens hérétiques - Contre-histoire de la philosophie* t. 8 ; *Les Consciences réfractaires - Contre-histoire de la philosophie* t. 9 (Grasset)

Jean de la Croix

Rien de mieux que le commerce avec le divin pour être aux anges et connaître l'extase. Dans ce domaine, le meilleur guide est non seulement un saint, mais un écrivain de premier plan : Jean de la Croix (1542-1591) dont le *Cantique spirituel*, composé dans une totale solitude derrière les grilles d'un cachot, est un splendide poème du désir et de la contemplation, un cheminement de l'âme vers Dieu où la parole est la plus parfaite incarnation de la grâce. Comme si les mots se libéraient de toutes leurs impuretés pour tutoyer l'au-delà. **A.C.**

Nuit obscure. Cantique spirituel par **Jean de la Croix** (Gallimard/Poésie)

Daniel Pennac

Les six livres qui composent cette mémorable saga, publiés entre 1985 et 1999, sont autant de douceurs à déguster avec gourmandise, au gré des pérégrinations du bouc émissaire Benjamin Malaussène et de sa terrible tribu. Soit une farandole d'aventures truculentes et meurtrières, accrochées à la colline de Belleville, et qui ont révélé au grand public l'humour et l'originalité de Daniel Pennac. Aujourd'hui encore, c'est sans mal qu'on succombe à la tendresse de ses drôles de récits, qui font rimer horreur avec bonheur. **J.B.**

La Saga Malaussène par **Daniel Pennac** (Folio)

John Kennedy Toole

Publié en 1980, soit onze ans après le suicide de son auteur, ce petit bijou d'humour noir nous promène dans une Nouvelle-Orléans poisseuse, sur les traces de l'inénarrable Ignatius J. Reilly, antihéros obèse aussi prétentieux que grotesque. A ses côtés, une galerie de personnages pas moins pathétiques, de la mère ivrogne au clochard cynique et au policier calamiteux… De cette comédie trop humaine, l'auteur a su tirer un conte grinçant et jubilatoire sur la bêtise ordinaire, qui vient nous réconcilier avec nos imperfections, et venger toutes nos cruautés. **J.B.**

La Conjuration des imbéciles par **John Kennedy Toole** (10/18)

Les Atticistes

Cinéaste et écrivain, Eugène Green vient de signer le roman le plus alerte de ces derniers mois. Déployant un humour ravageur et utilisant une plume affûtée, le voici qui croise trois destins.

Suivons d'abord Amédée Lucien Astrafolli, né à Marseille en 1930. A l'Ecole normale supérieure, un professeur lui conseille de « cultiver une marginalité ». Avant qu'il ne découvre avoir pour mission de défendre l'atticisme français, l'une des deux traditions de la rhétorique antique ! Cet homme peu dépensier qui offre à ses invités un petit verre de porto coupé à l'eau aura fort à faire avec Marie-Albane de Courtambat, née en 1950. La fille d'un baron élevée dans un château à la campagne. Elle sera une brillante étudiante en lettres classiques doublée d'une militante participant en 1968 avec ferveur à l'agitation révolutionnaire. Puis, après avoir épousé Fiacre de la Gonnerie et être devenue sémiologue, Marie-Albane inventera la méta-littérature et ne perdra jamais une occasion de s'opposer à Amédée par presse interposée !

Enfin, ajoutons la présence de Julien Tertres. Un garçon, né en 1990 à la maternité Joseph Staline de Sarconnières en Seine-Saint-Denis, qui va se tourner quant à lui vers le cinéma… Mené tambour battant, *Les Atticistes* est une satire hilarante des luttes idéologiques et de l'engagement pendant un demi-siècle. Manifestement très doué pour la comédie, Eugène Green y fait preuve d'un bout à l'autre d'un réjouissant mélange d'esprit et de style. **A.F.**

Les Atticistes par **Eugène Green,** 206 p, Gallimard, 17,90 €

DR

KIOSQUE.FR

Marivaudevilles de nuit

Martin Veyron, c'est depuis des décennies l'alliance parfaite de l'œil et de la plume. Avec justesse et humour, l'auteur de *L'amour propre ne le reste jamais très longtemps* portraiture inlassablement ses congénères. Des hommes et des femmes toujours aux prises avec le mariage, l'adultère, le désir, toutes les questions et tous les tracas qui s'ensuivent. *Marivaudevilles de jour* (Dargaud, 2011), son précédent album, proposait un délicieux ballet où le maître entrelaçait les histoires avec brio. Reprenant la même formule avec succès, *Marivaudevilles de nuit* se révèle encore plus réjouissant.

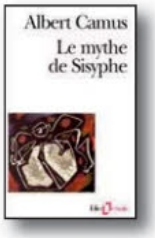
Le décor est à nouveau le Paris d'aujourd'hui. Les protagonistes, des hommes et des femmes de tous les âges que le dessinateur et scénariste fait se croiser d'une manière ou l'autre, le temps d'un plan-séquence virtuose. Il y a celle qui cherche « une aventure, pas une grande histoire », celui qui prône l'intérêt de « pécho exogamique », celle qui préfère plutôt « passer pour une fille facile que pour une conne » ou encore celui qui trouve amusant de « faire le mari avant d'avoir fait l'amant » ! Comme jamais, Martin Veyron excelle dans les situations qui dérapent, les dialogues pétillants. Dans l'art de s'amuser du rapport que ses personnages entretiennent avec les affaires sentimentales ou même nettement plus triviales. Le lecteur, lui, se régale. Après le jour et la nuit, il espère juste qu'un *Marivaudevilles de l'aube* est déjà en préparation ! **A.F.**

Marivaudevilles de nuit par **Martin Veyron**, 48 p., Dargaud, 13,99 €

Antoine de Saint-Exupéry

Grand Prix de l'Académie française en 1939, ce recueil de Mémoires du temps de l'Aéropostale pourrait n'être lu que comme un défilé d'aventures voltigeuses, à commencer par l'accident de l'auteur dans le Sahara libyen. Mais le souvenir de ces exploits marque surtout pour Saint-Ex l'occasion de livrer ses sentiments sur l'espoir, la solitude, l'héroïsme, l'amitié, ou la quête de sens. Autant de questions explorées avec profondeur et humilité dans ce vade-mecum qui nous enseigne la meilleure façon d'habiter notre « planète errante ». **J.B.**

Terre des hommes par **Antoine de Saint-Exupéry** (Folio)



Albert Camus

A quoi sert l'existence, dès lors qu'on a pris conscience de son absurdité ? Voilà la question qui traverse cet essai fulgurant, indispensable. Car plutôt que de s'en remettre au suicide (physique bien sûr, mais aussi intellectuel ou religieux), Albert Camus y exalte la révolte de l'homme face à sa condition, l'exercice de la liberté, l'assouvissement des passions. En nous permettant d'« imaginer Sisyphe heureux », il nous donne ainsi les clés pour guérir de nos frustrations et entreprendre, à notre tour, la lutte vers les sommets. **J.B.**

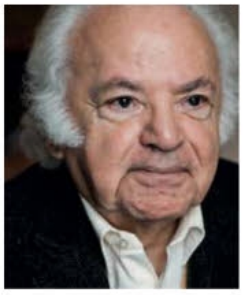
Le Mythe de Sisyphe par **Albert Camus** (Folio)

Helene Hanff

Devenue une pièce puis un film, cette œuvre épistolaire fut un livre délicat et inattendu. En 1949, la New-Yorkaise Helen Hanff écrit à un libraire londonien, Frank Doel. Elle cherche des livres introuvables, n'a pas beaucoup d'argent mais une curiosité infinie. Débute une vraie correspondance qui va durer plus de vingt ans. Et tandis que les livres traversent l'Atlantique, on découvre le ton mordant d'Helen, le sérieux faussement pompeux de Frank et la place essentielle des livres dans leur vie. Telle une poupée russe, *84, Charing Cross Road* donne à son tour envie de lire, comme un virus ou une thérapie. **C.F.**

84, Charing Cross Road par **Helene Hanff** (Le Livre de poche)

AISARD



Le choix de Robert Misrahi

« C'est en toute simplicité, sans souci d'érudition, que je recommande : La Boétie, *Discours de la servitude volontaire* ; Marx, *Manuscrits économico-philosophiques de 1844* ; Jean Giono, *Les Vraies Richesses* ; Victor Segalen, *Les Immémoriaux* ; Thoreau, *Walden ou la vie dans les bois* ; Martin Buber, *Je et Tu* ; Ernst Bloch, *Le Principe espérance* ; Albert Camus, *Noces* ; Jean-Paul Sartre, *L'Etre et le Néant* ; Yves Bonnefoy, *L'Arrière-Pays* ; Michel Onfray, *L'Art de jouir. Pour un matérialisme hédoniste*. J'ajoute *Eléments d'un songe* : dans une belle prose dynamique et lumineuse, Philippe Jaccottet souligne l'importance et la signification profonde des expériences intérieures du commencement, du poétique, de la résurrection, de la plénitude ou encore de la lumière. »

Propos recueillis par Ph.D.

* *La Nacre et le Rocher* (Les Belles Lettres - Encre Marine). Livre élu par *Lire* Meilleure Autobiographie de l'année.

KIOSQUE.FR

Le choix de Alexandre Jollien

« Certaines nuits agitées, il m'arrive de serrer contre mon cœur un volume de Maître Eckhart. J'en déguste un passage chaque matin. Un bon livre, c'est celui que l'on referme à chaque fois en expérimentant au fond de notre être que nous sommes devenus meilleurs. Il nous guide comme par la main vers la paix, la joie, le calme. Mais quels ouvrages disposer dans sa pharmacopée ? Sans doute ceux qui nous poussent à changer notre vision du monde. C'est le cas avec le *Sûtra du Diamant*, qui me convie à la non-fixation. Je ne compte plus le nombre d'exemplaires que j'ai pu offrir. Je le connais presque par cœur. Et son refrain m'enchante : "Le Bouddha n'est pas le Bouddha, c'est pourquoi je l'appelle le Bouddha." Toujours le mystère de la vie apparaît. »

Propos recueillis par Ph.D.

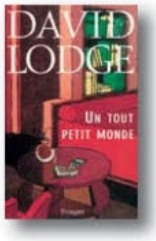
* Dernier ouvrage paru : *Petit Traité de l'abandon*, livre broché+ 1 CD MP3 (Seuil)

John Fante

Arturo Bandini, fils d'immigrants italiens du Colorado, traverse toute l'œuvre de John Fante (1909-1983), comme un frère, un double de l'écrivain américain. Charles Bukowski voyait en lui « l'humour et la douleur mélangés avec une superbe simplicité ». Pour raconter son père maçon et coureur, sa mère bigote, son enfance de sale gosse qui rêve de devenir écrivain, Fante possède une écriture d'une énergie incroyable, oscillant entre l'émotion et le rire. Aucun pathos mais du sentiment, pas de misérabilisme mais une bonne dose de révolte pour mieux bousculer le monde, l'écriture académique et les démons du passé. **C.F.**

Bandini par **John Fante** (10/18)

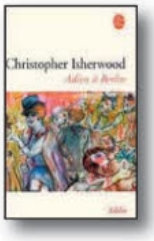
David Lodge



Et si on exigeait que David Lodge soit au programme des universités ! Ce romancier anglais connaît le milieu enseignant comme sa poche de costume en tweed. Il traque les colloques avec une jouissance non dissimulée pour décrire les « réceptions au sherry » et contempler les globes imposants de la spécialiste de T.S. Eliot. Etre drôle en racontant la vie des savants en séminaire, c'est le pari fou de cet écrivain féroce qui cultive le mauvais esprit. Umberto Eco parle de livre culte à propos de ce *campus novel*. On ne va sûrement pas le détromper. **C.F.**

Un tout petit monde par **David Lodge** (Rivages Poche)

Christopher Isherwood



Berlin, début des années 1930. Pour le romancier britannique Christopher Isherwood (1904-1986), le temps est encore à la fête dans la capitale allemande, quoique plus pour longtemps – il la quittera en 1933. Loin de son Angleterre puritaine, l'écrivain brosse une succession de tableaux intimes, une chronique d'un monde qui disparaît. Pour oublier les menaces, on rêve d'amours illicites, on danse dans les cabarets, on cherche un gigolo pour finir la nuit. Isherwood dit qu'il est une caméra braquée sur le monde mais ce serait oublier sa fausse candeur et sa tendresse pour les marginaux et son écriture aiguisée. **C.F.**

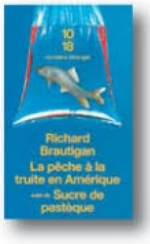
Adieu à Berlin par **Christopher Isherwood** (Le Livre de poche)

Tom Sharpe

Non mais, quel farceur, ce type ! Il a beau afficher ses 85 ans, il reste un sale gosse, un féroce qui vitriole l'Angleterre tel un père Ubu de Sa Majesté. Dans *La Grande Poursuite*, c'est le monde éditorial et surtout commercial qu'il tient au bout de son épée. Faire de l'argent avec n'importe quel manuscrit, transformer une soirée mondaine en émeute avec nymphomane… Tom Sharpe n'a peur de rien, il aime l'extravagance et la pousse à bout, en anthropologue peau de vache, comme il le montre par ailleurs avec sa série *Wilt*. Un teigneux en littérature, on ne peut pas s'en priver. **C.F.**

La Grande Poursuite par **Tom Sharpe** (Folio)

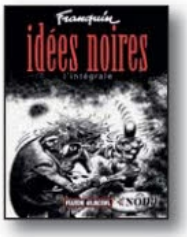
Richard Brautigan



Parodique et loufoque, Richard Brautigan (1935-1984) est un peu le Boris Vian de Tacoma, un surréaliste sous drogue dure. On le croit débonnaire, il vous secoue les méninges avec des histoires de sombrero ou de Japonaise endormie. Il a sa manière bien à lui de raconter sa vie mais également son pays. *La Pêche à la truite en Amérique*, son premier roman, vous plonge dans une mosaïque de poésie, un torrent de fantaisie. Brautigan est un magicien du chaos d'une impertinence hilarante. **C.F.**

La Pêche à la truite en Amérique par **Richard Brautigan** (10/18)

VINCENT NEVEUX



Franquin

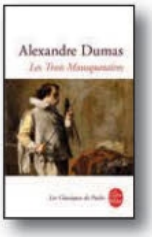
Père de Gaston Lagaffe et du Marsupilami, il brillait par un mauvais esprit singulièrement jubilatoire : la preuve avec ce recueil de brèves nouvelles en BD, aux chutes implacables. On n'oubliera pas ce jockey abattu sur le champ de courses par un cheval, ce chien qui pleure car sa baballe est dans le cercueil de son maître, sans oublier ce malheureux dévoré par des oiseaux à qui il donnait à manger… Dans un noir et blanc collant remarquablement au sujet, les *Idées noires* de Franquin font rire du malheur des autres. On devrait avoir honte. N'empêche : ça fait un bien fou… **B.L.**

Idées noires. L'intégrale par **Franquin** (Fluide glacial)

Jules Verne

Les lecteurs en ont rêvé, Jules Verne l'a fait. L'auteur de *Vingt Mille Lieues sous les mers* a permis à des générations de traverser la planète (de Londres à New York en passant par Suez, Calcutta ou Hongkong) rien qu'avec un livre. Et quel livre ! : l'un des chefs-d'œuvre absolus de la littérature d'aventures, paru originellement en 1873. Exotisme et rebondissements sont les deux mamelles de ce *Tour du monde en quatre-vingts jours*, qui procure un plaisir indescriptible. D'ailleurs, qui n'a jamais rêvé de voyager avec Phileas Fogg et son comparse Passepartout ? **B.L.**

Le Tour du monde en quatre-vingts jours par **Jules Verne** (Le Livre de poche)



Alexandre Dumas

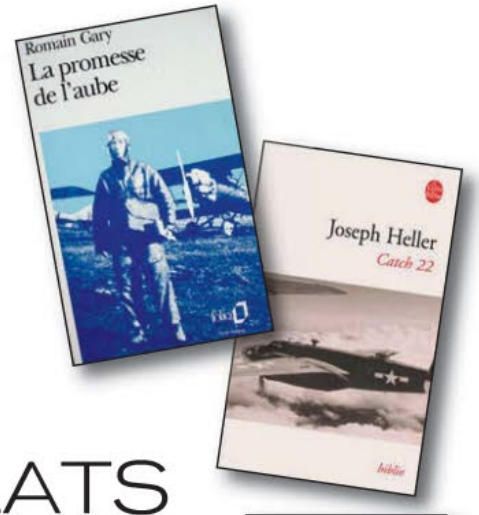
Signé d'Alexandre Dumas, coécrit par Auguste Maquet, ce roman devenu depuis 1844 l'un des livres préférés des Français fait caracoler un quatuor insolite – l'intrépide et naïf d'Artagnan, le noble Athos au cœur brisé, le peu fortuné Porthos, le ténébreux Aramis qui, entre seins et saints, ne sait quel parti prendre – face au cardinal de Richelieu et à ses agents, dont la redoutable Milady. S'il a conservé sa vertu tonifiante, c'est parce que, entre familiarité républicaine et courtoisie princière, Dumas et Maquet l'ont écrit, disait Albert Thibaudet, sous l'empire du « génie de la vie ». **Ph.D.**

Les Trois Mousquetaires par **Alexandre Dumas** (Le Livre de poche)

Louis Calaferte

Censuré, sulfureux, érotique, lors de sa parution en 1963, et réédité seulement vingt ans plus tard, ce roman autobiographique de l'immense Louis Calaferte (1928-1994) est un livre qui rend heureux… de lire ! C'est précisément ce qu'il advient de son narrateur, ouvrier, qui se réfugie dans les toilettes de son usine pour s'adonner à ce « vice impuni », selon la formule de Valery Larbaud et assouvir sa « rage de lecture ». *Septentrion* est un livre fondamental, qui transporte par sa fougue, sa flamme, sa crudité, son inventivité. « Il n'y a pas de mesure à la mesure des mots. » Bien vu. **D.P.**

Septentrion par **Louis Calaferte** (Folio)



LE CHOIX DES LAURÉATS
DES MEILLEURS LIVRES DE L'ANNÉE

D.BALICKI

Philippe Claudel

Meilleur Livre de l'année en 2003 pour *Les Ames grises* (Le Livre de poche)

« Un livre qui me rend constamment heureux est ***Les Saisons de Giacomo*** **de Mario Rigoni Stern.** J'aime de façon globale l'œuvre de cet écrivain italien, mais j'ai une prédilection pour ce livre tout à la fois tendre, tragique, simple, et qui témoigne de l'existence d'hommes et de femmes confrontés aux rigueurs de la nature et à celles des guerres et de leurs conséquences. Ce n'est pas un livre qui fait rire, ni même sourire, mais il me plonge immédiatement dans un état de bien-être engourdi qui est chez moi le signe de la rencontre avec une grande lecture. »

KIOSQUE.FR

Yasmina Khadra

Meilleur Livre de l'année en 2008 pour *Ce que le jour doit à la nuit* (Pocket)

« J'ai découvert ***Le Petit Prince* de Saint-Exupéry** alors que j'étais adolescent captif du collège militaire cherchant désespérément une bouffée de liberté à travers les romans que je dévorais. Depuis cette rencontre, Saint-Exupéry est devenu mon ange gardien. *Le Petit Prince* m'avait ouvert à l'innocence que je croyais bannie des casernes. Il était mon tapis volant à moi, celui-là même qui était en mesure de faire de mes brodequins de bidasse des semelles de vent. Je me surprenais à sourire, à rêver, à me prendre tantôt pour le renard tantôt pour une étoile sémillante dans mon ciel plombé. »

Colum McCann

Meilleur Livre de l'année en 2009 pour *Et que le vaste monde poursuive sa course folle* (10/18)

« Au risque de paraître prétentieux, mais honnête à la fois, le livre qui illumine chaque fois mon visage reste le ***Ulysse* de James Joyce.** Car c'est une œuvre qui étend vos capacités d'engagement et de participation. Qui dilate vos poumons. Qui reste ouverte à toute interprétation. Et la beauté de l'ouvrage va au cœur du bonheur. Car le bonheur ne peut exister que s'il se présente comme une option possible. C'est la suggestion de ce qui reste encore à venir. Et *Ulysse* est le genre de livre qui comprend que rien n'est jamais achevé, et que la perspective du bonheur reste ce qui nous maintient fermement en vie. »

Donald Ray Pollock

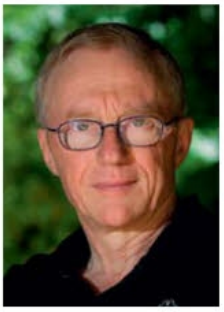
Meilleur Livre de l'année en 2012 pour *Le Diable, tout le temps* (Albin Michel)

« Je crois que c'est ***The Haunted Bookshop* (non traduit) de Christopher Morley.** Je l'ai trouvé dans la bibliothèque de l'école quand j'avais douze ans, et je dois l'avoir lu une demi-douzaine de fois. Ce que j'y aimais, c'était la librairie elle-même. Vivant dans les bois dans le sud de l'Ohio, je n'en avais encore jamais vu, mais elle apparaissait au gamin nerveux et agité que j'étais comme l'endroit le plus sûr et le plus intelligent au monde, avec ses volutes de fumée de pipe tourbillonnant dans l'air, ses alcôves discrètes pour s'asseoir, bercé par des citations de Thomas Carlyle et de Samuel Butler. »

David Grossman

Meilleur Livre de l'année en 2011 pour *Une femme fuyant l'annonce* (Points)

Les livres qui me rendent heureux renferment une consolation généreuse et humaine. Tous ne se signalent pas par un style audacieux, ni une profondeur exceptionnelle. Et pourtant, ils rendent heureux de manière aussi naturelle qu'une soupe chaude par un jour d'hiver. Je suis rempli de gratitude à leur égard. Ils me donnent



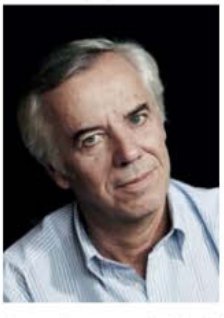
la joie de savoir que la réalité qu'ils décrivent existe quelque part dans le monde, fût-elle imaginaire ; à vrai dire, je rends grâce à ces livres de me donner le sentiment d'appartenir à quelque chose de plus grand et plus large que moi, à la "famille des Hommes". Je citerai, par exemple, ***Le Vent dans les saules* de Kenneth Grahame** (ah, le crapaud fanfaron et touchant ! Le patient et sage blaireau !), *La Promesse de l'aube* de Romain Gary (qu'à certaines périodes de ma vie je lisais au moins une fois par an, tel un remède préventif saisonnier) ; et aussi *Le Poisson qui chante*, livre extraordinaire de l'écrivain islandais Halldor Laxness, *Pnin*, le roman virtuose de Nabokov, *Catch 22* de Joseph Heller, que j'ai lu quand j'étais jeune soldat, dans une base militaire installée au sommet d'une montagne chauve, et dont le sens, complètement fou, m'a néanmoins donné des forces et a dissipé ma solitude, quand j'étais en pleine guerre et soumis à cette logique dénaturée qui caractérise toutes les armées, quelles qu'elles soient. Dans une certaine mesure il m'a sauvé – pas la vie, peut-être, mais l'âme – en ces années difficiles. Mon cœur bondit encore vers chacun de ces livres comme un jeune chiot.

Hans Magnus Enzensberger

Meilleur Livre de l'année en 2010 pour *Hammerstein ou l'intransigeance* (Folio)

Le bonheur que l'on trouve dans les livres est multiforme, souvent ambigu et parfois même inquiétant... Il m'est arrivé de lire une nouvelle traduction d'***Oblomov*** qui a donné un éclat sensationnel à ce grand éloge de la paresse. Pour quelqu'un comme moi qui se laisse facilement séduire par le travail, cette malédiction biblique, **Ivan Gontcharov** présente dans son chef-d'œuvre une utopie chimérique. J'ai passé deux semaines dans ce paradis hors de portée – et je ne regrette rien.

Philippe Grimbert



Meilleur Roman français de l'année en 2004 pour *Un secret* (Le Livre de poche)

« Je commençais mes études de psycho lorsque l'un de mes camarades de fac m'a conseillé ***Portnoy et son complexe* de Philip Roth.** La description des premiers émois sexuels du narrateur m'a fait rire comme jamais, bien sûr parce qu'elle était d'une incomparable drôlerie mais probablement aussi parce qu'elle déculpabilisait, dans ces années encore timides, la pratique masturbatoire et le franchissement des tabous, abordés par l'auteur dans une prose totalement « décomplexée ». Non seulement ce roman m'a rendu joyeux, heureux d'y trouver un écho débridé à mes préoccupations intimes, mais le psy en devenir que j'étais alors fut également sensible au fait que le discours du narrateur était adressé à un analyste, lequel, non dupe, lui proposait, à la fin de trois cents pages de ses incroyables confidences, de commencer enfin sérieusement le travail ! »

ESPALIENBOURKE/R.GAILLARDE-GAMMA RAPHO/POLARIS/J.BAUER/R.FRANKENBERG

KIOSQUE.FR

POURQUOI LA PSY N'EN A CURE

Bonheur

« Il formule ainsi le résultat de son analyse avec Lacan : "Je pus enfin éprouver le bonheur d'être vulnérable." »

Du moi

« En pleine détresse, elle déclare à Lacan qu'elle n'a plus de moi. – Eh bien, qu'est-ce qu'il vous faut ? »

(Les Impromptus de Lacan, 543 bons mots recueillis par Jean Allouch, Mille et Une Nuits*)*

La plénitude des belles âmes n'est pas le problème de la psychanalyse. Il n'existe pas dans la littérature analytique de grands textes classiques sur le sujet – pas plus, d'ailleurs, que sur la vieillesse. Quant à Jacques Lacan, la simple évocation du mot l'aurait fait s'esclaffer. Non que la psychanalyse valorise le dolorisme, l'exaltation de la souffrance, encore moins le sacrifice de soi pour la Cause (le choix est ouvert). Mais c'est hors sujet, voilà tout ! Le psychanalyste n'est pas un bon Samaritain et le divan ne mène pas au nirvana. C'est vrai, Freud a dit que le travail était le bonheur suprême de son existence. Sa correspondance évoque bien le bonheur simple des vacances, sa modeste passion automnale, la cueillette des champignons. Mais Freud a souffert : jeunesse difficile, privations dues à la Première Guerre mondiale, cancer de la mâchoire, puis exil londonien en 1938.

A première vue, le lexique psychanalytique ne porte pas à l'optimisme : symptômes envahissants, pulsion de mort, masochisme, « conflit intrapsychique », manque et castration, angoisse comme affect fondamental, même la jouissance ne relève pas de la partie de plaisir. Freud a une vision tragique de l'homme qui paye, au prix fort, son entrée dans la Culture. Là même où le bonheur évoque la plénitude, voire la béatitude, Freud inscrit la déchirure au cœur du désir humain. La découverte de l'inconscient n'est-elle pas la marque de ce que le moi n'est plus maître en sa demeure, que la vie psychique divisée prend rang de « folle du logis », troublant la transparence du moi ? Autrement dit, la psychanalyse n'a rien à voir avec l'Un bienheureux, sans faille ni lézarde, mais avec l'entre-deux de la division, la tension, avec ce que Lacan illustrera par cette formule : « Le sujet est divisé. » Division, fission, dédoublement, fente, schize. Ce trait, tel le furet, court dans les trois grands registres que la psychanalyse déchiffre à la lettre : la névrose, la psychose et la perversion. C'est sans compter, enfin, avec l'énigme sérieuse du masochiste qui jouit d'être un déchet. Pour le bonheur, il faut donc repasser.

Même la jouissance ne relève pas de la partie de plaisir

Quant au symptôme psychique, le psychanalyste tend vers son élucidation mais l'analysant doit faire avec. Il fut un temps où la psychanalyse se donna pour tâche de rendre le moi conscient plus fort : « Tout de même, on peut se demander si l'idéal d'une fin de cure psychanalytique, c'est qu'un monsieur gagne un peu plus d'argent qu'avant, et que, dans l'ordre de sa vie sexuelle, il s'adjoigne à l'aide modérée qu'il demande à sa compagne conjugale celle de sa secrétaire », déclare Lacan dans *Mon enseignement*. La psychanalyse, dans sa longue histoire, a connu cette dérive utilitariste, le renforcement de l'adaptation, l'alignement de la sexualité, et la volonté de réduire *a quia* le symptôme troublant. Il fallait un moi fort pour résister aux saillies de l'Inconscient. Le tropisme yankee du bonheur y est pour beaucoup. Mais le symptôme est affaire de vérité du sujet, non de bonheur. N'importe qui doit savoir qu'il y a chez Freud trois choses, dit Lacan. La première, c'est que ça rêve. Et puis ça rate : le lapsus, l'acte manqué, voire même « le texte manqué de notre existence ». C'est en effet le plus remarquable que, malgré toutes les constructions des psychologues, leurs modèles et méthodes, les boniments des coachs, ça rate. Ça rêve, ça rate, ça rit. Tout, dans cette triade, est effets de langue, nœuds de signification, jeux d'esprit et de calembours. « Ça parle » sans cesse dans le dos du sujet.

Mais sous l'empire du discours de la neuroscience, on rêve, oui, mais comme un singe ou une souris de laboratoire, on rit en réponse à un stimulus et on rate, stigmate atroce à rééduquer d'urgence par la thérapie comportementale. Bref, on convoque l'existence à la maîtrise, à l'assurance sans faille et à l'adaptation renforcée. Au lieu de « laisser à désirer », on emboîte des chevilles dans des trous. C'est la suffocation par le trop-plein, si bien observable aujourd'hui. Est-ce ainsi que les hommes vivent ?

Alain Rubens

DESSIN MIX ET REMIX

KIOSQUE.FR

AU BONHEUR DES PHILOSOPHES

Récemment exposé à Paris, le tableau d'Edward Hopper, intitulé *Excursion into philosophy,* représente un homme habillé, assis au bord d'un lit entre une jeune femme, à demi-nue, et un livre ouvert en son milieu, il a l'air pensif et vide. La scène se passe dans une pièce d'où émane, malgré le jaune crémeux d'un rayon de soleil, une atmosphère qu'on ne saurait qualifier de gaie ou d'heureuse. La « promenade philosophique » de Hopper pourrait avoir pour légende la célèbre formule de Schopenhauer : « La vie [...] oscille, comme un pendule, de droite à gauche, de la souffrance à l'ennui. » Bref, rien d'une invitation au bonheur de vivre. Pourtant tous les philosophes ne sont pas sur cette longueur d'onde et tous ne mettent pas l'accent sur le tragique ou la vacuité de la condition humaine. Pour nombre d'entre eux, la philosophie est indissociable d'un art de vivre qui est d'abord un art de bien vivre. Qu'ils l'envisagent comme moyen ou comme fin, elle est une clé du bonheur. Florilège.

Aristote (384 -322 av. J.-C.)

Ethique à Nicomaque

(livre I et livre X)

Son style austère ne fait pas d'Aristote le plus facile d'accès des philosophes. *L'Ethique à Nicomaque* n'est pourtant pas un traité dont le but serait exclusivement de connaître la nature du bonheur. A quoi bon écrire sur la manière dont les hommes devraient vivre pour mener une vie heureuse, si cela n'était d'aucun effet ? *L'Ethique à Nicomaque* est aussi un manuel du bonheur qui présuppose que la réflexion philosophique peut changer quelque chose à la conduite des hommes. Aristote part du constat général que tous les hommes recherchent le bonheur – le bonheur est la visée ou la fin ultime à quoi tendent les actions humaines. Mais dans la mesure où tous ne mettent pas la même chose sous ce nom, il faut enquêter sur la nature du bonheur auquel les humains sont aptes.

Aristote

Chemin faisant, on apprend que le bonheur humain ne peut se trouver que dans une vie accomplie, c'est-à-dire une vie menée conformément aux dispositions fondamentales propres à l'être humain, autrement dit en développant ces formes d'excellence que sont les vertus que l'homme a en propre. Or ce qui fait d'un homme un homme n'est pas ce qu'il a en commun avec les animaux, mais bien le fait de parler et de pouvoir exercer sa raison. La vie bonne aura à voir avec l'exercice de la raison. Dans le domaine de l'action, elle sera liée à l'exercice de la prudence, sagesse pratique, et, dans le domaine de la connaissance, elle sera liée à la sagesse théorétique, qui s'accomplit dans une vie consacrée à la connaissance. Un enfant ne saurait donc être dit « heureux » ; il ne saurait vivre selon des vertus qu'il ne possède pas encore, ni un jeune homme qui est encore en train de les acquérir. Le bonheur aristotélicien est un attribut de la maturité ; comme le bon vin, il ne saurait être goûté trop tôt. On ne peut dire au fond qu'un homme est heureux qu'une fois sa vie accomplie, menée à son terme. Comme le mot « bonheur » l'indique en grec – *eudaimonia* signifie littéralement « avoir un bon *daimôn* », autrement dit « être élu du dieu » – vivre vertueusement ne suffit pas : il faut aussi de la chance, et un homme vertueux, s'il mérite le bonheur, doit en plus avoir un peu de fortune (une bonne santé, une bonne constitution physique, des amis, une certaine richesse matérielle, l'estime de ses amis, etc.). L'excès de misère ou de malchance détruit le bonheur. Par sa conduite vertueuse, l'homme met de son côté toutes les chances d'avoir de la chance. Le bonheur auquel Aristote invite son lecteur est donc enfin lié à une activité réglée. Qu'elle soit de connaissance ou d'action, elle ne saurait relever du farniente : celui qui dort n'est pas heureux ou alors son bonheur ne vaut guère plus que celui d'une plante. Indissociable d'une activité, énergie en actes où chacun déploie pleinement ses potentialités propres, le bonheur est aussi lié à un certain plaisir. Celui-ci vient parachever, comme « à la jeunesse sa fleur », l'action heureuse, l'eupraxie.

MUSEO NATIONALE ROMANO, ROME

KIOSQUE.FR

Epicure (342-270 av. J.-C.)
Lettre à Ménécée

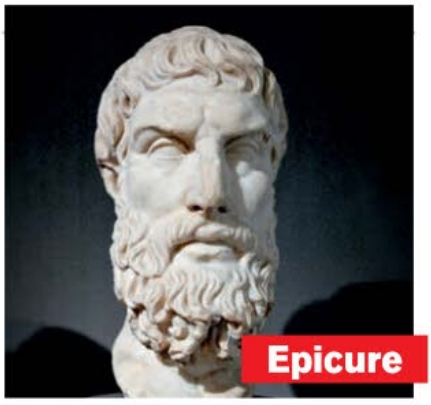
Avec Epicure, le bonheur est dans le pré, plutôt dans le Jardin où le disciple médite et met en pratique les préceptes du maître. Pas question, comme avec Platon, d'un long écolage, farci de mathématiques et de dialectique. Que le nul en géométrie soit le bienvenu ! Chez les sectateurs d'Epicure, le bonheur est accessible immédiatement et à tous, jeunes comme vieux, pourvu qu'ils se décident à philosopher, autrement dit à vivre selon la doctrine. A l'auberge du bonheur épicurien figure une enseigne : le plaisir, soit « le principe et la fin de la vie heureuse » (128). Pour Epicure et son école, l'eudémonisme – terme moderne forgé sur le grec pour désigner les morales mettant le bonheur au centre de la vie humaine – est donc bien un hédonisme, une morale du plaisir. Engageant, non ? Mais n'allons pas trop vite ! Le bonheur des épicuriens n'a rien de très fun. Que les amateurs de bonne chère et des plaisirs charnels ne se réjouissent pas trop vite. Ils ne seront pas heureux selon le maître du Jardin ! Le plaisir selon Epicure se veut sobre, mesuré, calculé avec prudence. Il ne doit être recherché que dans la mesure où il satisfait des désirs naturels produisant le repos de l'âme et l'absence de douleur dans le corps, en termes techniques, l'ataraxie et l'aponie. Bref, les plaisirs catastématiques, ceux qui procurent à l'âme le repos, sont à rechercher, les plaisirs cinétiques, ceux qui agitent l'âme et portent en eux le principe de l'illimitation et de leur renaissance infinie, à fuir. Le gourmand, l'ivrogne, le débauché sexuel, l'avide de richesses, d'honneurs et de pouvoir ne seront jamais heureux. Consolant ? Pas sûr.

Sénèque
(4 av. J.-C - 65 apr. J.-C.)
La Vie heureuse

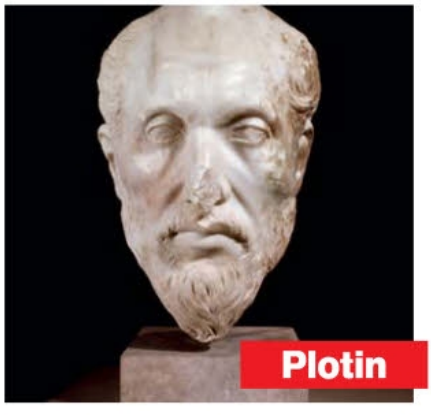
Le sage stoïcien, celui qui se fait fort d'endurer le réel tel que le destin l'impose à tous, qui vit conformément à la nature, dont la morale semble prendre à son compte l'adage *sustine et abstine*, « supporte et abstiens-toi », ne paraît pas le mieux placé pour indiquer aux autres les chemins de la félicité et de la béatitude. Même s'il ne fut peut-être pas un stoïcien de stricte obédience, Sénèque, percepteur puis conseiller de Néron avant d'être contraint au suicide par son ancien élève, a néanmoins écrit un petit dialogue intitulé *La Vie heureuse*, le *De Vita beata*. Il s'y adresse d'abord à un philosophe qui défend des thèses épicuriennes, puis aristotéliciennes, et enfin à une sorte de monsieur Tout-le-Monde « qui aboie contre la philosophie ». Il y soutient que le bonheur ne doit pas être apparent, mais réel, stable, constant : « la vie heureuse est la vie en harmonie avec sa propre nature », ce qui implique entre autres devoirs d'avoir un esprit sain dans un corps sain. Ainsi rassérénée, l'âme tranquille du sage pourra mépriser les accidents de la Fortune, et trouvera sa joie dans l'intimité de sa propre force morale. Il pratiquera l'*honestas*, excellence des hommes d'honneur. Il est une sorte d'athlète de la vertu pour qui le bonheur, ou « souverain bien », est « une âme qui méprise les événements extérieurs et se réjouit par la vertu » – « le vrai plaisir *(voluptas)* [consistant] dans le mépris même des plaisirs » (IV, 2).

Plotin (205-270)
Sur le bonheur

Plotin se voulait l'interprète de la pensée de Platon. En fait, il en infléchit profondément la doctrine. Aussi les historiens modernes de la philosophie, à la suite de Thomas Taylor qui créa le mot au XVII[e] siècle et des travaux de Heinrich Friedrich Karl Vom Stein sur l'histoire du platonisme au XIX[e] siècle, ont pris l'habitude de le considérer comme le fondateur du néoplatonisme. C'est dans un traité rédigé tardivement, mais classé par Porphyre en quatrième position de la première des *Neuvaines* – c'est le sens en grec du titre les *Ennéades* –, que Plotin explique comment l'on peut être heureux. Il faut pour cela vivre la vie la plus élevée et la plus parfaite, et celle-ci ne saurait être, pour l'homme doué d'intelligence, que celle que procure la vie parfaite de l'Intellect, seconde réalité suprême dans la hiérarchie plotinienne des êtres, après l'Un ineffable, toutes les autres formes de bonheur n'en étant que des succédanés. Posséder la vie de l'Intellect, cela ne signifie pas vivre selon la raison discursive, qui se disperse dans la multiplicité des réalités d'ici-bas en essayant de relier entre elles les parties de ce monde, mais tendre à s'unir intuitivement aux principes incorporels dont le monde est l'émanation. Ainsi le sage plotinien coïncide avec ce qui est vraiment, son esprit y gagne la tranquillité, se montre indifférent aux vicissitudes de la Fortune et aux maux corporels. Tel un musicien qui se débarrasse de la lyre pour chanter, le sage ne se souciera pas du corps, mais visera le bonheur d'une âme qui se désincarne et qui trouve, en elle-même et dans le présent de l'activité de l'Intellect, sa félicité.


Epicure

Sénèque


Plotin

Augustin (354-430)
La Cité de Dieu

Il fut philosophe convaincu avant d'être chrétien convaincu et, pour le natif d'Hippone, « il n'y a nulle cause de philosopher pour les hommes, hormis dans le but d'être heureux *(beatus)* » *Cité de Dieu* (XIX, 1, 3). Il s'agit d'atteindre la béatitude qui est un état d'accomplissement : « est heureux celui qui a ce qu'il veut », et ce qu'il veut est juste. Or tous les biens humains sont périssables et ne peuvent procurer durablement la félicité du bonheur, la possession de la vertu ne peut être qu'un moyen pour atteindre le bonheur. Dans un des dialogues de jeunesse, il définit ainsi la vie heureuse : « La vie heureuse, c'est la connaissance, dans la perfection de la piété, de celui par qui on est

DR/LUISA RICCIARINI-LEEMAGE/MP-LEEMAGE

KIOSQUE.FR

introduit dans la vérité, de la vérité dont on jouit, de ce grâce à quoi on est un à la mesure suprême. » (IV, 35) Bref, le bonheur certain, complet, éternel est à chercher du côté du Christ image de Dieu ; en Lui seul l'âme trouvera la félicité, la paix suprême, et la vertu la plus nécessaire est d'avoir foi en Lui et elle est une grâce ou un don divin.

Spinoza (1632-1677)
L'Ethique (1677)

Son déterminisme n'est pas un fatalisme : Spinoza ne prêche pas une triste résignation face à l'ordre nécessaire des choses. Le lecteur de l'*Ethique,* s'il se laisse guider « comme par la main » par le polisseur de lentilles d'Amsterdam, finira par comprendre que, même si la pente est forte, la route, ardue et escarpée, le bonheur est possible. Il lui faudra, après s'être rompu aux rigoureuses déductions *more geometrico* de l'*Ethique,* convenir que « la béatitude consiste dans l'amour envers Dieu […], lequel amour, assurément, naît du troisième genre de connaissance » (V, proposition 42, démonstration). La lecture de cet exigeant traité de géométrie des passions humaines l'invitera à « ne pas tourner en dérision les actions humaines, ni à les déplorer, ni les maudire, mais à les comprendre ». Ainsi il découvrira que « l'essence même de l'homme, le Désir » – *cupiditas* en latin –, est l'expression spécifique de son effort pour exister, le versant humain du fameux *conatus,* suivant lequel tout existant tend « à persévérer dans son être ». Le Désir humain vise en fait à l'augmentation de la puissance d'agir et d'exister. Lorsque cette puissance augmente, l'homme éprouve de la joie, lorsqu'elle diminue, il éprouve de la tristesse. Lorsque ses passions le paralysent dans sa puissance d'agir, lorsque l'affectivité passive domine sa vie et l'aveugle, alors il ne peut plus être la cause adéquate de ses actions, il est asservi. Mais l'*Ethique* montre comment se libérer de cette passivité : en réformant sa manière de penser et en connaissant les causes adéquates de nos passions. Lors, nous cessons d'être tourmentés et tirés en tous sens, nous ne nous en remettons plus à une liberté illusoire qui consiste en l'ignorance des causes qui nous déterminent. Le lecteur de l'*Ethique* pourra marcher droit vers la béatitude, prenant pour modèle le sage, libéré de la peur de la mort : « L'homme libre ne pense à rien moins qu'à la mort et sa sagesse est une méditation non de la mort, mais de la vie. » (IV, proposition 67, démonstration)

Augustin

Spinoza

Leibniz

Leibniz (1646-1716)
Nouveaux Essais sur l'entendement humain (1703)

Voltaire aurait réglé son compte à l'optimisme leibnizien en le ridiculisant sous les traits de Pangloss, le professeur de métaphysico-théologo-cosmolonigologie, précepteur de Candide. S'il paraît difficile de voir en Leibniz, génie universel, un « nigologue », la question demeure : comment peut-on soutenir raisonnablement que l'homme vivrait dans le meilleur des mondes possibles ? Dans ses *Essais de théodicée,* Leibniz se convoque à la barre pour plaider la « cause de Dieu ». *Théodicée* – le mot, créé par Leibniz sur le grec, signifie « justification de Dieu » –, et Leibniz entend réfuter les arguments de ceux qui accusent Dieu d'être responsable de l'existence du mal dans le monde qu'Il a créé. Si le mal existe – et Leibniz le reconnaît –, il trouve son explication et sa justification dans l'ensemble, dans l'harmonie du tableau de l'univers : « Les défauts apparents du monde entier, ces taches d'un soleil dont le nôtre n'est qu'un rayon, relèvent sa beauté bien loin de la diminuer. » Dieu peut faire usage de certains maux comme autant de moyens pour de plus grands biens. Dans les *Nouveaux Essais sur l'entendement humain,* Leibniz explique que certaines douleurs ou inquiétudes, parfois imperceptibles, sont les conditions mêmes du plaisir et du bonheur : « Je trouve que l'inquiétude est essentielle à la félicité des créatures, laquelle ne consiste jamais dans une parfaite possession qui les rendrait insensibles, mais dans un progrès continuel et non interrompu à des plus grands biens. » (II, 21, § 36) L'amour y joue un grand rôle, mais moins l'amour de concupiscence, « amour mercenaire », soit l'amour que l'on ressent pour ce qui nous donne du plaisir, que l'amour de bienveillance, « amour désintéressé », qui tient son plaisir de celui qu'il procure à autrui (II, 20). Mais le véritable bonheur, la véritable félicité ne peut venir que de l'amour divin. Ici-bas, il remplit toutes nos espérances. Le vrai bonheur exigeant d'ailleurs moins de connaissance que de bonne volonté, « de sorte que le plus grand idiot y peut parvenir aussi aisément que le plus docte et le plus habile » (II, 21, § 67).

Bentham (1748-1832)
Introduction aux principes de morale et de législation (1780)

L'utilitarisme a mauvaise presse. Considéré comme la philosophie spontanée des temps présents, il serait l'expression de la pensée bourgeoise par excellence, et « son oracle philistin », Jeremy Bentham, aurait élevé au rang « d'homme type le petit-bourgeois moderne, l'épicier, et spécialement l'épicier anglais » (Marx, *Le Capital,* I, c. XXIV, § 5). Il est vrai que Bentham envisage la quête du bonheur sous l'angle du calcul égoïste de l'individu qui cherche à « maximiser » son bonheur, exprimé par la prédominance du

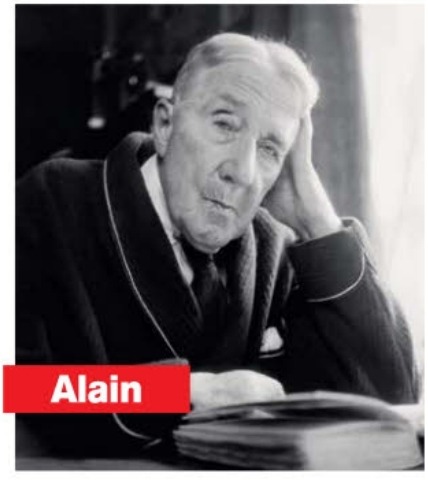
ELECTA-LEEMAGE/COLL. PRIVÉE/DR

KIOSQUE.FR

plaisir sur la peine. Car, quand bien même les hommes s'en défendent, la recherche du plaisir et l'évitement de la douleur sont leurs vrais maîtres. L'utilité consiste ni plus ni moins qu'à mieux atteindre le plaisir et à mieux fuir la douleur grâce au calcul hédoniste ou *felicific calculus*. Celui-ci ne se fait toutefois pas au petit bonheur la chance : la mesure des plaisirs repose sur des règles précises en fonction de critères, formulés dans les *Principes* (IV), ouvrage qui devait servir d'introduction à un plan de code pénal. Ainsi la durée – un plaisir long et durable est plus « utile » qu'un plaisir bref et éphémère ; l'intensité ; la certitude ; la proximité ou l'éloignement (*remoteness*) ; la fécondité ; la pureté, entendue au sens où le plaisir est d'autant plus pur qu'il n'entraîne pas quelques peines ; l'extension, au sens du nombre de personnes auxquelles ces critères s'appliquent. Soit, le critère du bien et du mal moral est « le principe du plus grand bonheur comptant de manière égale ». Enfin, Bentham met entre parenthèses la question des motivations psychologiques des individus, l'utilitarisme ne juge que ce qui est observable. Souvent caricaturé, le *welfarisme* benthamien est en fait plus révolutionnaire que conservateur. Jurisconsulte réformateur et libéral, Bentham fut ainsi un promoteur des droits de l'individu, de la liberté d'expression, de la liberté économique, de l'égalité entre les sexes, du droit au divorce, de la dépénalisation de l'homosexualité – il rédigea le premier essai savant en langue anglaise sur la pédérastie –, de l'abolition de la peine de mort. En conclusion, l'utilitarisme affirme que la recherche du bonheur est légitime, et l'objectif du système « est d'élever l'édifice du bonheur à l'aide de la raison et de la loi » (I, 1, 8).

Bentham

Freud


Alain

NATIONAL PORTRAIT GALLERY, LONDRES/COSTA-LEEMAGE/RUE DES ARCHIVES

Freud (1856-1939)
Le Malaise dans la culture (1929)

Freud n'est pas un philosophe, encore moins un professeur de bonheur. C'est un médecin, fondateur selon lui d'une nouvelle science, la psychanalyse, dont la présupposition fondamentale est l'existence d'un psychisme inconscient. Dans *Le Malaise dans la culture*, Freud pose la question du bonheur sans prétendre faire œuvre d'originalité. Les hommes « veulent devenir heureux et le rester. Cette aspiration a deux faces, un but positif et un but négatif ; elle veut d'une part que soient absents la douleur et le déplaisir, d'autre part que soient vécus de forts sentiments de plaisir. » Freud y reconnaît l'action du « principe de plaisir » qui régit le fonctionnement de l'appareil psychique. Le problème est que l'univers entier semble se liguer pour rendre cet objectif inatteignable : « On serait tenté de dire qu'il n'est point entré dans le plan de la "Création" que l'homme soit heureux. » Aussi le principe de réalité doit-il remodeler le principe de plaisir tant nos possibilités de satisfaction pulsionnelle sont limitées. Comment faire alors pour être quand même heureux ? La position extrême de la sagesse orientale ou de la pratique du yoga consiste à tenter d'annihiler les pulsions, ou de les tenir en bride pour acquérir le bonheur du repos. Mais la libido, l'énergie pulsionnelle inconsciente qui tyrannise chacun d'entre nous, peut aussi être déplacée. C'est le mécanisme de la sublimation, nous pouvons ainsi prendre plaisir dans le travail intellectuel, artistique, bref dans les activités de l'esprit. Il est possible enfin de recourir à des dérivatifs, à l'illusion religieuse ou à des narcotiques : « L'action des stupéfiants dans le combat pour le bonheur et le maintien à distance de la misère est à ce point appréciée comme un bienfait que les individus comme les peuples leur ont accordé une solide position dans leur économie libidinale. » L'amour détourné de sa fonction génitale, et Freud cite l'exemple de François d'Assise, peut être déplacé sur tous les êtres humains et non plus sur un seul. Mais il n'en reste pas moins que si la civilisation est un progrès nécessaire, qui impose de lourds sacrifices aux pulsions agressives et à la sexualité, elle a un coût : un état de déplaisir et de mal-être chronique et diffus. Freud conclut sur son impossibilité à apporter davantage de réconfort à l'homme civilisé.

Alain (1868-1951)
Propos sur le bonheur (1925)

Emile Chartier, l'élève de Jules Lagneau, a inventé un mode d'expression philosophique, le « propos », à l'occasion de petits articles ou de chroniques de circonstance, le plus souvent parus dans les journaux. Pour Alain, le bonheur est affaire de rectitude du jugement et de volonté. Bien penser, c'est bien agir. Et c'est dans l'action libre qu'on peut être heureux. On peut, si on le veut, s'affranchir du poids morbide de l'existence. N'oublions pas que, dans les années 1920, malgré le déferlement festif des prétendues « années folles », la guerre et ses croix de bois pesaient encore lourdement sur les consciences. Alain, qui l'avait faite à 46 ans comme artilleur et qui l'avait jugée, en savait quelque chose. D'où ses invites : « Il faut vouloir être heureux et y mettre du sien. Si l'on reste dans la position du spectateur impartial, laissant seulement entrée au bonheur et portes ouvertes, c'est la tristesse qui entrera » (XC) et « il n'est pas difficile d'être mécontent ; il suffit de s'asseoir » (XCII). Mais l'essentiel avait été dit le 29 mai 1909, dans les *Propos d'un Normand* : « La vie est bonne par-dessus tout ; elle est bonne par elle-même ; le raisonnement n'y fait rien. On n'est pas heureux par voyage, richesse, succès, plaisir. On est heureux parce qu'on est heureux. Le bonheur, c'est la saveur même de la vie. Comme la fraise a goût de fraise, ainsi la vie a goût de bonheur. »

Jean Montenot

KIOSQUE.FR

CHRISTIAN BOBIN,
CHEZ LUI À SAINT-FIRMIN (71) LE 14 DÉCEMBRE 2012

KIOSQUE.FR

L'ENTRETIEN

DE FRANÇOIS BUSNEL

Christian BOBIN

« La beauté, c'est cette dague qui s'enfonce dans la poitrine ou l'âme du lecteur »

★★★ *L'Homme-Joie* par **Christian Bobin,** 180 p., 17 €
Copyright L'Iconoclaste.

LE LIVRE Certains livres deviennent immédiatement des amis. Ce sont des livres rares, souvent cachés dans les rayonnages d'une librairie ou d'une bibliothèque. On les découvre par hasard, ou par ouï-dire, ou encore parce qu'un ami qui vous veut du bien vous les a offerts. Ce ne sont pas de lourds traités sur le bonheur, non, pas directement, mais ce sont des livres qui rendent heureux. Ils parlent de la joie, de la gaieté, de l'émerveillement, de la sidération. De tout ce qui fait que la vie est belle malgré la peine, malgré la douleur, malgré la bêtise ambiante, malgré la mort – aussi. Christian Bobin nous offre de tels livres. Le dernier en date s'intitule *L'Homme-Joie* et est incroyablement lumineux. Peut-être faut-il le situer comme le point le plus lumineux, d'ailleurs, dans une bibliographie superbe mais torturée, où la mélancolie, l'absence et la mort tiennent une place déterminante. Une bibliographie forte de grands succès comme *L'Inespérée* ou *La Plus que vive* mais aussi – pour la partie croyante et un peu mystique de l'œuvre – *Le Très-Bas*. Christian Bobin a choisi la solitude. Il vit loin de Paris, de l'agitation, des mondanités, des injonctions du monde moderne, dans un petit village près du Creusot, en Bourgogne. Il publie des livres comme on jette des bouteilles à la mer et leur donne des titres parfaits : *L'Eloignement du monde, Eloge du rien, Eclat du solitaire, L'Enchantement simple* ou encore *Une petite robe de fête*. Il pèse chaque mot. Prend son temps pour répondre. Sourit. Et fait preuve d'un humour délicieux, lui qui écrit dans *L'Homme-Joie* : « J'ai lu plus de livres qu'un alcoolique boit de bouteilles. » ●●●

KIOSQUE.FR

●●● ***La Bourgogne, où vous habitez, semble fonctionner de plus en plus comme un refuge pour vous... Le lieu du bonheur parfait ?***

Christian Bobin. C'est mon berceau et c'est la base d'envol de tous mes songes.

Faites-vous partie de ces écrivains qui se sentent attachés géographiquement à un territoire, qui ont besoin d'être sédentaires pour écrire ? De quel ordre est votre attachement ?

› Je ne crois pas me tenir dans la cage d'un territoire. Je pourrais dire que, dans un sens, j'écris tout le temps. J'ai comme une hémorragie d'écriture tout le temps. Je ne prends pas de notes. Ou alors de façon très exceptionnelle : je vais noter une phrase qui me vient, une chose vue de façon très simple, très réduite, puis, si elle doit vivre plus tard dans un livre, elle vivra, prendra de l'ampleur. Mais je regarde tout, tout le temps, toujours. Je vis, c'est vrai, dans une campagne tout à côté du Creusot. Mais mon vrai pays, c'est la page blanche.

Comment écrivez-vous ?

› Je vais faire un léger détour pour vous répondre. Je pense que l'écriture est un travail de guérison. Elle a à voir avec quelque chose qui relève de la guérison. Pas uniquement ma propre guérison mais une guérison de la vie. De la vie souffrante. De la vie mise à mal par les conditions modernes. Etrangement, pour guérir il faut d'abord rendre malade. Rendre malade d'émotions, rendre malade de beauté, vous voyez ? Mon travail, si j'en ai un, est de transmettre une émotion qui m'est venue. De faire en sorte que cette émotion soit contagieuse. Je suis donc toujours dans une sorte d'« attention flottante », comme disent les psychanalystes, c'est-à-dire une attention légère et soutenue aux choses, aux gens. Et puis quand quelque chose d'exceptionnel arrive, je le recueille.

Quel est ce « quelque chose d'exceptionnel » ?

› L'exceptionnel ? C'est l'ordinaire. C'est un visage. C'est une marguerite dans un pré. C'est une parole inouïe entendue quelque part.

Dans votre précédent livre vous écrivez : « Chaque jour a son poison et pour qui sait voir, son antidote. » Quel est l'antidote au poison des jours ordinaires et comment apprendre à le voir ? Car là est le vrai problème : comment reconnaître le miracle lorsqu'il arrive.

› Quand le miracle arrive, vous le savez. Si vous me demandez quels sont les vrais trésors aujourd'hui, à l'heure qu'il est, à cette époque de ma vie, je répondrais : la patience et l'humeur bonne. Oui : une bonne humeur. J'ai entendu, il n'y a pas longtemps, un plâtrier siffler, mais – comment dire... ? – il avait mille rossignols dans sa poitrine, il était dans une pièce vide, il enlevait un vieux papier peint, il était seul depuis des heures à cette tâche et il sifflait. Et cette image m'a réjoui et j'ai eu comme l'intuition que cette humeur-là rinçait la vie, la lavait, comme si cette gaieté de l'artisan réveillait jusqu'à la dernière et la plus lointaine étoile dans le ciel. Ça, vous voyez, ce sont des riens, des moins que rien, des micro-événements, des choses minuscules, mais ce sont ces événements qui fracturent la vie, qui la rouvrent, qui l'aident à respirer à nouveau. Lorsque de tels événements adviennent, croyez-moi, vous le savez. Vous le savez parce qu'une sorte de gaieté vous vient. C'est sans valeur marchande, la gaieté, sans raison, sans explication ! Mais c'est comme si, tout d'un coup, la vie elle-même passait à votre fenêtre avec une couronne de lumière un peu de travers sur la tête.

> « L'essentiel, c'est la vie la plus nue, la plus rude, celle qui nous reste quand tout le reste nous a été enlevé »

Dans* L'Homme-Joie, *vous écrivez dès les premières pages que « l'art de vivre consiste à garder intact le sentiment de la vie et à ne jamais déserter le point d'émerveillement et de sidération qui seul permet à l'âme de voir ». Pour y parvenir ne faut-il pas d'abord trouver quelque part la force de tourner le dos aux grandes injonctions du monde moderne, c'est-à-dire à ces verbes que vous énumérez si bien : « acheter, envier, triompher, écraser l'autre... » ?

› Il s'agit juste de faire un pas de côté, mais ce pas de côté fait que vous arrivez au paradis. Un paradis qui se trouve non pas ailleurs et demain mais ici et maintenant. Je vais dire une banalité mais le monde est d'une puissance terrible et mortifère. Chaque jour, chacun de nous l'éprouve. Après tout, nous ne sommes pas obligés d'obéir. Après tout, nous pouvons tout d'un coup nous réveiller. La vie est une chose extrêmement fragile et hors de prix. C'est un diamant. En venant vous voir, ici, à Paris, j'ai vu des gens couchés sur les trottoirs. Un peu plus loin, j'ai ouvert un livre que je venais d'acheter et je me suis surpris à le lire. Il faisait très froid dehors mais la lecture m'a offert une sorte de cabane, de protection. Ce n'est rien, n'est-ce pas, des phrases dans un livre, ou un plâtrier qui siffle un air de quatre sous ? Ce n'est rien. Mais si les planètes suivent leur cours et si la Terre est toujours sous nos pieds, c'est grâce à des riens comme cela.

Les esprits grincheux vont encore dire : « Vous êtes devenu mièvre, Christian Bobin... » Que signifie cet éloge des marguerites dans un pré, des planètes lointaines, du plâtrier qui siffle ?

› *[Il éclate de rire.]* Mais la réponse est très simple : nous n'avons que ça. Nous n'avons que la vie la plus pauvre, la plus ordinaire, la plus banale. Nous n'avons, en vérité, que cela. De temps en temps, parce que nous sommes dans un âge plus jeune ou parce que la fortune, les bonnes faveurs du monde, viennent à nous, nous revêtons un manteau de puissance et nous nous moquons de cette soi-disant « mièvrerie ». Mais le manteau de puissance va glisser de nos épaules, tôt ou tard... Non, je ne suis pas mièvre. Je parle de l'essentiel, tout simplement. Et l'essentiel, c'est la vie la plus nue, la plus rude, celle qui nous reste quand tout le reste nous a été enlevé. Je vais à l'essentiel. Je ne fais pas l'apologie de quelque chose qui serait simplet. La marguerite dans son pré, le plâtrier qui siffle, les planètes lointaines : voilà, au contraire, quelque chose qui est rude, émerveillant, parce que ces choses résistent à tout.

Mais cet état d'émerveillement est particulièrement difficile à atteindre, paradoxalement...

› Oui, curieusement. Je crois qu'il faut chercher sans chercher. Cela peut venir de partout.

C'est donc du minuscule et de l'imprévisible ?

› Oui. C'est cela que j'appelle la gaieté : du minuscule et de l'imprévisible.

Dans* Autoportrait au radiateur, *en 1997, vous évoquiez déjà cela en disant que pour y parvenir il fallait disposer d'un « temps pur » : « Je me suis fait écrivain ou plus exactement je me suis laissé faire écrivain pour disposer d'un temps pur, vidé de toute occupation sérieuse. »

› Oui.

Tout à l'heure vous évoquiez de vous-même les psychanalystes et leur langage. Avez-

KIOSQUE.FR

vous eu besoin d'eux pour atteindre ce point d'émerveillement et de sidération, pour comprendre que ce manteau de puissance va finalement tomber et glisser ?

› Ou bien nous sera arraché... Mais cela revient au même. Je n'ai pas suivi de psychanalyse, j'ai laissé les événements me révéler à moi-même avec leur violence habituelle. Ça a marché à moitié ou aux trois quarts – parce qu'il reste toujours une part d'inconnu en nous-mêmes, évidemment. Mais j'ai demandé à l'écriture de m'amener vers des zones plus claires, vers une terre plus ample et plus ouverte. Et c'est ce qui s'est passé. Je ne suis pas allé chercher un savoir technique. Je ne crois guère aux théories : dessous les théories, cherchez la déception...

Vous parlez comme si vous aviez conclu un pacte avec l'écriture...

› Oui, je crois que l'écriture en sait plus long que moi. *[Il marque une pause, observe un long silence, en souriant.]*

Et, en même temps, vous semblez considérer la vie comme étant une aventure, une expérience, y compris dans ses drames les plus forts. Vous avez écrit sur la mort de l'être aimé, l'arrachement, la douleur. Peut-on vraiment, sereinement, retrouver la joie ?

› Alors là, il faudrait que je parle, si je puis dire ainsi, sur la pointe des pieds. *[Un silence.]*

Comme vous écrivez.

› Vous êtes gentil de dire ça.

Non. Je le dis parce que c'est vrai.

› Je pense qu'il faut faire très attention, sur cette question de la mort et de la joie. Le plus beau proverbe que je connaisse vient d'Egypte. C'est une injonction : « Ne fais jamais peur à quelqu'un, n'inspire jamais la peur à un autre être humain. » Je trouve que c'est une sentence magnifique. Et j'y ajouterai : n'injurie jamais la douleur de l'autre, ne va pas trop vite, ne fais pas l'économie de ce que les autres vivent. Comment pourrais-je vous dire cela ? J'ai de la joie à aller dans les endroits, même les moins éclairés qui soient. Je pense, par exemple, à des hôpitaux ou des maisons de retraite, endroits que je continue de fréquenter. J'ai une joie profonde à traverser les épaisseurs de grisaille, la dureté que le monde met sur certains visages à la fin d'une vie. J'éprouve une joie profonde à enlever tous ces voiles et à voir, soudain, deux yeux qui brûlent dans l'ombre. L'humain est un soleil. La vie, voilà la seule merveille. Et c'est la seule merveille non commercialisable. L'humain est un soleil que l'on peut aller chercher dessous les décombres, dessous la fatigue, dessous les pertes. Il n'y a rien de pire que de perdre un enfant. Rien de pire. C'est connaître et éprouver l'hémorragie de ses propres forces. Oui, la vie est très rude. Mais j'essaie de peindre, de livre en livre, le sourire que je vois sur ces lèvres. Malgré tout. Je connais la perte de qui on aime plus que tout. Et je le redis : la vie est peut-être cent milliards de fois plus belle que nous l'imaginons – ou que nous la vivons.

« Après tout, nous ne sommes pas obligés d'obéir. Après tout, nous pouvons nous réveiller. »

Qu'attendez-vous d'un livre, quand vous êtes lecteur ?

› J'attends tout. Absolument tout. J'attends une paix immense – elle vient souvent, monte du livre. J'attends de connaître un peu mieux mon visage – il est si mouvant, de passage, comme celui de ceux qui nous lisent en ce moment, comme le vôtre. D'un livre, j'attends qu'il travaille comme un miroir, qu'il travaille pour moi. J'attends aussi qu'il me donne, qu'une sorte de lumière monte de lui. Et j'attends, enfin, de rencontrer un humain parce que je crois que c'est la chose sans doute la plus rare au monde, une rencontre, une vraie rencontre. J'attends qu'une personne sorte du livre et se mette à me parler et, en me parlant, me découvre, moi.

Cette personne, est-ce l'auteur ou les personnages ?

› L'auteur ! Au-delà des personnages d'un roman, je veux sentir la personne de l'auteur. Je cherche le vivant. Un livre fonctionne comme une baguette de coudrier, ces baguettes que l'on tient à la main et dont les vibrations soudaines indiquent une source heureuse dans le sol : certains livres indiquent une source heureuse dans notre esprit ou dans le monde. Lorsque cela arrive, c'est la plus belle chose qui soit !

Avec quel livre cela vous est-il arrivé ?

› *Jardins et routes*, d'Ernst Jünger. Jünger est un écrivain allemand, comme on sait, et qui a traversé les deux guerres mondiales. Jünger n'est pas du tout l'homme sur lequel on a plaqué une image au mieux austère, ●●●

KIOSQUE.FR

« Notre époque veut du survitaminé, elle a oublié la lenteur. »

●●● au pire militariste. Son œuvre est comparable à celle de Montaigne : c'est un homme qui traverse les épreuves de la vie, toutes, avec noblesse, nonchalance parfois, en cherchant toujours ce qui témoigne du surgissement coloré de la vie. Jünger a un esprit passionnément contemplatif. Dans son *Journal parisien*, il assiste à la première apparition de l'étoile jaune sur la poitrine d'une passante. Et il note qu'il a cet instinct, ce geste qui le foudroie lui-même : faire le salut militaire à cette jeune femme. Le salut militaire était tourné ordinairement vers le puissant, vers le monstre, vers le Dieu tout-puissant qui avait fait sa tanière en Allemagne et avait essaimé partout. Mais ce salut donné au plus faible est, je trouve, bouleversant. C'est magnifique ! C'est une crête d'humanité ! Et quand je lis cela, je vois quelqu'un de vivant, parce que peut-être, vivant et aimant, c'est pareil. Et parce que, aimant et être attentif à ce qui est en train d'être broyé, c'est pareil.

Quelle place occupent les écrivains du Grand Siècle dans votre vie ?

> Jünger est un grand collectionneur, un grand traqueur, un grand chasseur d'insectes et de fleurs. Et un être attentif aux nuages. Il appartient à cette grande tradition qui vient de Montaigne et de Pascal et de Saint-Cyran. Le Grand Siècle ? Ses écrivains parlent au cœur, tout de suite. Ils enfoncent la dague de leurs phrases dans le cœur du lecteur, sans détours. Leurs livres sont comme des meurtres lumineux.

Des meurtres lumineux ?

> Oui. C'est comme ça que je qualifierais la poésie ou la pensée lorsqu'elle est à son plus haut. Quelque chose qui vous sort du monde. Pour que vous puissiez commencer à voir et à comprendre ce qu'est cette vie qui vous a été donnée, qui vous sera enlevée un jour,

KIOSQUE.FR

il faut d'abord sortir du monde, sortir du somnambulisme dans lequel le monde vous tient. Et pour cela, il vous faut un grand coup ! La beauté, c'est cette dague qui s'enfonce dans la poitrine ou l'âme du lecteur. Les phrases de Pascal, des grands moralistes du XVII[e] siècle, ces pensées-là ont cet effet. Je les retrouve en amont chez Montaigne et en aval chez Jünger : elles ont quelque chose de brûlant et de délivrant. Tous ces écrivains ont l'art de resserrer le langage sur un point et un seul.

Lequel ?

› Comment se tenir dans la vie. Comment être à la hauteur de la vie, si noble et si fragile.

Diriez-vous que votre travail d'écriture s'apparente à cette tradition ?

› La comparaison est beaucoup trop grande pour moi ! Mais, évidemment, oui. Vous savez, je n'ai pas vraiment choisi d'écrire comme ça. J'ai entamé une course, celle de la vie, et à chaque chute, à chaque genou écorché, une page d'encre apparaît. Je frotte mes écorchures avec une poignée d'encre pour les guérir. Et puis il y a, aussi, l'inverse, c'est-à-dire les éblouissements.

Quels sont-ils ?

› Tout ce qui arrive. Mais il n'arrive pas quelque chose tous les jours, entendons-nous bien ! Le manège ne tourne pas tous les jours. Il est parfois à l'arrêt, bâché. Mais quand quelque chose arrive, ça devient pour moi une urgence de l'écrire, de le transmettre. En partageant la joie, vous la multipliez. Et écrire, c'est partager pour multiplier.

Et les jours où il n'arrive rien, comment les vivez-vous ?

› Ce sont des jours où je dois avoir une tête un petit peu renfrognée, chiffonnée. Une tête comme un papier froissé. Alors j'attends. Tout simplement, j'attends. Sans impatience. C'est la seule sagesse que je me connaisse.

L'attente, une sagesse ?

› Oui, l'attente. Parce que je sais, d'expérience, que les portes fermées vont se rouvrir.

Comment peut-on attendre sans impatience ?

› J'attends à la façon du pêcheur au bord de l'eau, vous voyez ? Il n'y a pas de prise, il n'y a rien, il n'y a pas une ride sur l'eau, la lumière du ciel décroît, il commence à faire frais mais j'attends. Je sais que rien n'est vain, même ces jours-là. Aujourd'hui, nous commettons presque tous la même erreur : nous croyons que l'énergie, c'est la vérité. Certes l'énergie est nécessaire... mais il y a une mauvaise énergie.

Laquelle ?

› La mauvaise énergie est celle qui consiste à essayer de forcer les chemins du ciel. La mauvaise énergie est celle qui veut accélérer chimiquement les battements du cœur. La mauvaise énergie, c'est vouloir tout tout de suite, les applaudissements avant même d'avoir commencé l'effort... Notre époque veut du survitaminé. Elle a oublié la lenteur. J'essaie, par les livres que j'écris, de retrouver cela, de faire revenir la lenteur.

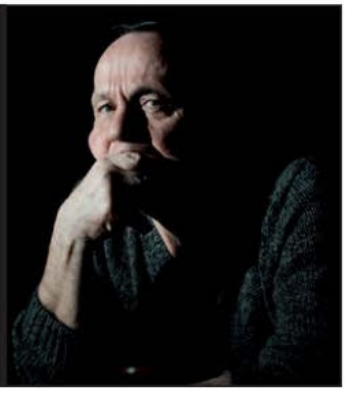
Ne faut-il pas avoir beaucoup souffert pour arriver à un tel détachement ?

› *[Long silence.]* Je ne sais pas quoi dire.

La vérité.

› Oui, la vérité... Mais, vous savez, la vie est tellement dure... La vie a été beaucoup plus dure pour tellement plus de gens que pour moi... Comment pourrais-je dire que j'ai souffert alors que se passent encore certaines choses aujourd'hui ? Je dirais simplement, par pudeur, que je n'ai pas abandonné l'enfant que j'étais. Voilà.

> « Des meurtres lumineux : *c'est comme cela que je qualifierais la poésie ou la pensée quand elle est à son plus haut* »



Et quel enfant étiez-vous ?

› Un enfant qui ne faisait pas grand-chose. Qui regardait par la vitre. Qui regardait ce qu'il se passait quand il se passait quelque chose.

Pensez-vous toujours que nous prenons notre véritable visage et notre véritable force dans l'enfance, qu'ensuite rien ne change ?

› Oui, c'est ce qu'on appelle les caractères. C'est une drôle de chose : il est possible que le caractère d'une personne ne change jamais. On voit cela, dans la religion, par exemple. Prenez saint Paul. C'est amusant car il est d'abord persécuteur des chrétiens avant d'être renversé sur le chemin de Damas et de se convertir, de devenir le premier défenseur des chrétiens. Mais il est aussi fou, aussi violent, dans sa défense que dans son attaque ! Son caractère, passé le feu de la révélation, est resté intact. Je crois donc, en effet, que l'on peut retrouver chez chacun et à tout âge les traits de l'enfance. Ils sont parfois encrassés, mais ils sont toujours là.

Dans* L'Homme-Joie, *cette confession : « Si mes phrases sourient c'est parce qu'elles sortent du noir. » Comment convertir le drame en joie ?

› Peut-être en éprouvant la sensation de confiance dans la base de la vie. Il arrive que la vie soit partie. Que l'on soit délaissé, abandonné. Chacun fait cette expérience tôt ou tard, et parfois sur une durée très longue. Soit. Mais même dans ces moments-là, il y a quelque chose qui ne nous quitte pas, que je ne saurais pas nommer, que je ne veux pas nommer – parce que la nommer, ce serait l'abîmer et, peut-être, la faire fuir à jamais. Il y a un point de confiance, quelque chose en nous comme une petite chambre dans le cœur, dans laquelle il ne faut laisser entrer personne. Pas même ceux que nous aimons.

Pas même ceux que nous aimons ?

› Pas même ceux que nous aimons, non. Parce que le coup peut aussi venir, parfois, de ceux que nous aimons. Il y a quelque chose de plus haut, de plus secret. Ce retrait-là permet de traverser tous les hivers, tous les incendies. Pourquoi ? Je n'ai pas d'explications. C'est comme ça : c'est là.

Vous n'aimez pas beaucoup les explications. Dans* L'Homme-Joie, *vous promenant dans l'exposition, magnifique, consacrée au peintre Pierre Soulages à Montpellier, vous écrivez ceci, en parlant de sa peinture : « Je ne peux rien expliquer. Expliquer n'éclaire jamais. » Mais alors, qu'est-ce qui éclaire, d'où vient la vraie lumière ?

› La vraie lumière vient de ce que l'on ressent. Un enfant, même privé de mots, comprend ce que disent les grands : il regarde les visages, entend les inflexions des voix. Si on lui ment, il le sent ; si on lui dit la vérité, il le sent ; si on est bienveillant envers lui, il le sent. Ce savoir n'est pas explicable mais il nous porte tout au long de notre vie. C'est une intelligence muette que la vie a d'elle-même.

Revenons à ce détachement... Vous évoquez, dans* L'Homme-Joie, *le moment de sa vie où Glenn Gould, ce génie de l'interprétation et du piano, décide de quitter la scène. Pourquoi ce moment-là ? Faut-il y voir un éloge de la démission ? ●●●

KIOSQUE.FR

« La méditation, la simplicité, la vie ordinaire : voilà qui donne des forces pour résister. »

●●● > Oui, c'est une démission mais c'est aussi une entrée dans quelque chose qui est la pensée pure, c'est-à-dire la vie même. Imaginez un homme dans la jeunesse de ses forces, applaudi dans le monde entier, à qui, tout d'un coup, les applaudissements donnent une sorte de migraine, l'empêchant de mener sa vie au mieux, c'est-à-dire de tendre vers ce point qu'il cherche toujours et qu'on l'entend chercher dès qu'il joue... C'est un point de silence, une sorte de précision, de pureté cristalline, un état du monde et des étoiles. Gould lâche alors ces facilités que sont les approbations et les applaudissements pour revenir à sa tanière, pour ne plus se consacrer qu'à une seule chose. J'essaie de mettre des mots sur cette chose. Il va vers son cœur. Il déserte. Mais s'il déserte, c'est pour gagner la bataille.

Dans le monde actuel, comment faire pour garder intacte notre capacité d'émerveillement ?

> Toujours ramener la vie à sa base, à ses nécessités premières : la faim, la soif, la poésie, l'attention au monde et aux gens. Il est possible que le monde moderne soit une sorte d'entreprise anonyme de destruction de nos forces vitales – sous le prétexte de les exalter. Il détruit notre capacité à être attentif, rêveur, lent, amoureux, notre capacité à faire des gestes gratuits, des gestes que nous ne comprenons pas. Il est possible que ce monde moderne, que nous avons fait surgir et qui nous échappe de plus en plus, soit une sorte de machine de guerre impavide. Les livres, la poésie, certaines musiques peuvent nous ramener à nous-mêmes, nous redonner des forces pour lutter contre cette forme d'éparpillement. La méditation, la simplicité, la vie ordinaire : voilà qui donne des forces pour résister. Le grand mot est celui-là : résister.

KIOSQUE.FR

A vous lire, à vous écouter, on a l'impression que vivre est une chose simple : il suffit d'y consacrer chaque seconde de sa vie ! Dans vos livres, vous semblez dire que si nous avons pratiqué ces actes de résistance et même si la vie nous submerge, ce n'est pas grave...

› C'est lié à la joie. Il faut savoir perdre. Et trouver la joie dans la défaite. Je vais vous donner un exemple que tout le monde va comprendre tout de suite. Quand on a trente ans à peu près, l'âge des bandes d'amis, et que c'est l'été, cette saison incroyablement belle, et que l'on tente de traverser une rivière sans trop se mouiller, que fait-on ? On passe d'un galet à l'autre. On peut gagner, c'est-à-dire arriver sur l'autre rive indemne. Mais on peut aussi perdre tout d'un coup, glisser brusquement, tomber, se mouiller... et s'apercevoir que perdre, c'est encore plus drôle que de gagner, et que ce n'est pas grave ! Ce qui comptait, ce n'était pas d'atteindre l'autre rive indemne mais d'être ensemble, vivant, de se réjouir de petits riens comme ceux-là.

Et vous, vous avez beaucoup perdu ?

› On ne parvient pas à un certain âge sans avoir perdu. Beaucoup, oui. Ce que j'ai perdu est irrattrapable. Je ne parle ni des objets ni des biens ni même de l'argent mais des êtres. J'ai perdu des êtres qui étaient pour moi des sources de soleil. Ce soleil a été mis en terre. Apparemment mis en terre. Moi, je pense que je continue à en recevoir les rayons. Mais je sais aussi, en même temps, que c'est une perte et qu'elle est irrattrapable. Je sais les deux choses. Que dire de plus ?

Propos recueillis par F.B.
Photographies : Eric Garault pour *Lire*
Avec l'aimable autorisation de France Inter

Bio-bibliographie

Christian Bobin est né en 1951 au Creusot. Il est l'auteur d'ouvrages dont les titres s'éclairent les uns les autres comme les fragments d'un seul puzzle. Entre autres : *Une petite robe de fête* (Gallimard, 1991), *L'Enchantement simple* (Lettres Vives, 1986), *Eloge du rien, Le Très-Bas, L'Inespérée, La Plus que vive* (Gallimard, 1996), *Autoportrait au radiateur* (Gallimard, 1997).

EXTRAIT 1

« Dans la joie nous augmentons notre être »

« Très tôt j'ai su ce que je ne voulais pas. Cela correspondait à l'ensemble de ce qui m'était proposé comme avenir. Un mariage, un travail. Des objets, des horaires. Les vivants qui s'accommodent d'aussi peu font semblant de vivre : voilà alors ce que je pensais. Aujourd'hui il m'est aussi évident que les morts font semblant d'être morts. Ni les uns ni les autres ne m'apparaissent absolument réels. Aux vivants comme aux morts, il manque quelque chose. Ecrire donne parfois une vue imprenable sur cette chose. Je ne peux écrire que contraint, sous la pression d'une joie. Toutes les écritures ne sont pas ainsi. Beaucoup sont comme les roues d'un vieux moulin, mises en mouvement par les eaux moussues du ressentiment. Quand, par des détails minuscules et de plus en plus nombreux, m'a été signifiée la sortie de l'enfance, j'ai commencé à simuler – seule manière de survivre en société. Dans les années où je faisais semblant d'étudier, j'ai beaucoup lu les philosophes. Que m'est-il resté de ces lectures ? Que reste-t-il des nuits joliment perdues à lire ? Peu de clarté. Dans la rue où j'ai grandi, sur un trottoir, près de la maison d'enfance, quelques fissures. Elles s'y trouvent encore aujourd'hui. J'ai passé des heures à rêver leurs formes, à y lancer des billes. J'ai pour ces lézardes plus d'amour que pour la plupart des grands auteurs. Je donne mon amour à qui me donne de la joie. En lisant Spinoza, j'ai connu presque autant de joie qu'à jouer aux billes. Je ne me souviens plus de cette lecture dans le détail. Je me souviens seulement avec gratitude du souffle de cet homme et de quelque chose qu'il pense à propos de la joie – ou plutôt qu'il raconte : penser n'est jamais qu'une manière un peu austère de raconter. Il dit que dans la joie nous augmentons notre être. Eh bien je n'écris que dans ce seul dessein : accroître – par le chant et l'amour. Ce que la pluie, la neige et le soleil font à un trottoir, en le fissurant et en laissant passer une petite herbe à travers les fissures, c'est ce que j'aime faire avec du papier blanc. Et pour le reste, indifférence, abstention. Pour le reste, je fais comme tout le monde : semblant. »

Autoportrait au radiateur, p. 135, Gallimard, 1997.

EXTRAIT 2

« L'écriture en sait plus long que la mort »

Qu'est-ce que tu as ? Rien, je viens de finir la lecture de *Typhon* de Conrad. J'ai mis trois jours et trois nuits à le lire. C'est bien ? Je ne sais pas répondre à ta question. Un livre est voyant ou il n'est rien. Son travail est d'allumer la lumière dans les palais de nos cerveaux déserts. L'écriture en sait plus long que la mort et de ça, je suis sûr. J'ai payé pour le savoir : trois jours, trois nuits.

L'Homme-Joie, p. 98

EXTRAIT 3

« Dante descend aux enfers comme on descend à la cave »

J'ai lu plus de livres qu'un alcoolique boit de bouteilles. Je ne peux m'éloigner d'eux plus d'un jour. Leurs lenteurs ont des manières de guérisseur. J'ai passé des étés dans leurs chapelles fraîches, taillées dans la falaise crayeuse d'un beau silence. Le poète qui a repeint les appartements du paradis et de l'enfer, je sors ses livres du buffet où ils prennent une teinte d'icône. J'ouvre *la vie nouvelle* au hasard et délivre deux enfants dont j'époussette le costume avant de les laisser courir dans la lumière.

Dante descend aux enfers comme on descend à la cave chercher une bonne bouteille. Je l'accompagne, traverse à ses côtés un lieu où des tombes brûlent, quand j'entends des appels au fond du jardin.

L'Homme-Joie, p.113

KIOSQUE.FR

ROMANS FRANÇAIS

Entrons dans la ronde

Yasmina REZA

Après plusieurs incursions dans le monde du théâtre, la dramaturge revient au roman et signe une œuvre chorale dans laquelle dix-huit personnages se croisent et se répondent. Elle dessine une comédie humaine contemporaine, pointe les désillusions et les fêlures, avec un sens consommé des dialogues et des situations. Yasmina Reza au sommet de son art.

La figure la plus insaisissable des lettres françaises contemporaines, c'est elle. Traduite et jouée partout dans le monde, célèbre à Londres et à Broadway, récompensée par des molières, des Tony Awards, des Laurence Olivier Awards et un Grand Prix du théâtre de l'Académie française, Yasmina Reza a adopté une position de réserve et de retrait. On ne voit jamais intervenir sur les plateaux de télévision cette femme qui accorde peu d'entretiens à la presse, rencontre rarement les journalistes – à l'exception de Judith Thurman du *New Yorker* et de Jérôme Garcin du *Nouvel Observateur* –, ne se rend pas dans les Salons et les signatures.

A l'instar de Nathalie Oppenheim, l'écrivain que l'on trouve au cœur de sa pièce la plus récente, *Comment vous racontez la partie* (Flammarion, 2011), texte acide créé au Deutsches Theater de Berlin en octobre dernier mais pas encore monté à Paris, la dame pratique une littérature « mordante, sans gras ». Et passe pour être « discrète, réservée, peu encline à se commenter », estimant que tout ce qu'il y a à savoir se trouve dans ses livres. On l'imagine donc facilement approuver Nathalie Oppenheim lorsque celle-ci avance : « Quand on écrit de la fiction, on ne cherche pas à délivrer un contenu. »

De Yasmina Reza, on sait qu'elle est née à Paris, a étudié la sociologie et le théâtre à l'université de Nanterre. Qu'elle a raté l'épreuve d'entrée au Conservatoire et a été un temps actrice avant de commencer à écrire. Les gens qui la fréquentent ou qui l'ont croisée évoquent immanquablement une personne à la fois timide, généreuse, drôle et fidèle. Tous brossent le portrait d'une femme rapide, impatiente, fonceuse. Pour l'écrivain et critique Eric Neuhoff, elle est sans conteste « l'œil français le plus aiguisé avec celui de Sempé ». Depuis *Conversations après un enterrement* (Le Livre de poche), monté au Théâtre Paris-La Villette en 1987, Yasmina Reza n'a, il est vrai, jamais cessé d'observer les humains et leurs dérapages, d'étudier les caractères avec une rare acuité. Pièces, récits ou romans, ses livres ciselés s'avèrent d'implacables tragi-comédies mélancoliques.

On se souvient notamment d'*Art* (1994, Le Livre de poche), la pièce épatante qui lui a donné une dimension internationale considérable. De *Hammerklavier* (Albin Michel 1997, repris en Livre de poche), récit composé d'une suite de petits fragments. Yasmina Reza y croque son père – un père qui a toujours eu des Peugeot et s'en est toujours vanté, un père capable d'arrêter Raymond Barre dans la rue, rien que pour lui présenter sa fille, un père qui tenait l'adagio de *Hammerklavier* de Beethoven pour « le chef-d'œuvre des chefs-d'œuvre » ; elle y croque aussi ses enfants et ses amis. Elle y grogne contre « la méchanceté du temps », son ennemi intime, y note : « Chacun a son pays. Il est rêvé, inconstant, il a la forme unique du manque. » On se souvient aussi d'*Une désolation* (Albin Michel, 1999, repris en Livre de poche) où elle laisse la parole à un vieux misanthrope pestant contre la terre entière, Samuel Perlman, à qui Michel Serrault aurait parfaitement pu prêter sa voix. De même que l'on n'a pas non plus oublié *Adam Haberberg* (Albin Michel, 2003), reparu ensuite sous le titre *Hommes qui ne savent pas être aimés* (Le Livre de poche). Ce roman mordant relate les tribulations et les interrogations d'un romancier maudit de 47 ans, marié, avec deux enfants, Adam Haberberg, accablé : par l'échec de son dernier livre, par un problème à l'œil gauche, par une épouse ingénieur à France Télécom qui se fout de tout ce qui le concerne. Un type qui a voulu devenir « un écrivain, c'est-à-dire un homme qui tente de se sauver lui-même », soutient que « la fatalité est plus légère que le devoir du bonheur » et observe les autruches au Jardin des Plantes.

Yasmina Reza n'a jamais cessé d'observer les humains et leurs dérapages, d'étudier les caractères avec une rare acuité

Comment ne pas mentionner également *L'Aube le Soir ou la Nuit* (Flammarion, 2007, repris en J'ai lu), l'ouvrage qui a tant fait couler d'encre. Qui a emballé les uns, déplu aux autres. Soit le portrait aux premières loges d'un homme politique en campagne. Un Nicolas Sarkozy saisi de main de maître

KIOSQUE.FR

avec sa folie, son intensité, sa démesure, par une observatrice auscultant son rapport au temps, à l'Histoire en marche et à son propre personnage.

Et voici que Yasmina Reza frappe encore plus fort en s'essayant à un nouveau type d'écriture et de construction. *Heureux les heureux,* qui doit son titre à Jorge Luis Borges, est une ronde. Une comédie humaine cruellement juste. Un roman choral, le plus accompli de son auteur, qui emboîte avec virtuosité les êtres et les histoires. Et aborde en chemin des sujets aussi universels que l'amour et l'amitié, la vie et la mort, le couple et la famille.

Dix-huit personnages se succèdent tour à tour sur le devant de la scène. Tous sont plus en moins liés les uns aux autres. Entre d'abord Robert Toscano. Un jour qu'il remplit son chariot au supermarché des courses du week-end, accompagné de sa femme. Odile entasse les Kinder Bueno, les Napolitains et autres Cruesli destinés à leurs deux enfants. Robert se charge du fromage, il s'est bien muni d'un crottin de Chavignol et d'un morbier, mais a oublié le gruyère. Attention danger. Le ton monte, les menaces pointent, les rancœurs éclatent…

Odile Toscano née Blot, on l'apprend ensuite, est avocate. Elle trouve que tout énerve son mari – « les opinions, les choses, les gens » – et a d'ailleurs pris un amant. Dans la famille Blot, on fera aussi connaissance avec Jeannette, la mère d'Odile, qui pense que « les femmes sont séduites par les hommes effroyables, parce que les hommes effroyables se présentent masqués comme au bal ». Puis avec Ernest, le père, inspecteur des finances en retraite, qui songe à l'approche de la fin et à ses jeunes années de pensionnaire.

Présentons aussi Vincent Zawada, pianiste doublé d'un bon fils accompagnant sa vieille mère à sa séance de radiothérapie.

Londres, Broadway ou encore Berlin : l'œuvre de Yasmina Reza rencontre un succès international.

P.VICTOR/ARTCOMART

Une mère veuve et dure d'oreille, bavarde et persuadée que « le monde est une vallée de larmes » ! Les Hutner, eux, Pascaline et Lionel, des amis de toujours des Toscano, ont un problème avec leur fils. Jacob, 19 ans, est toqué de la chanteuse Céline Dion. Au point de se prendre pour elle et de parler comme elle, accent compris. Une situation délicate à propos de laquelle les parents de Jacob ne supportent pas « la moindre nuance d'humour ».

Ajoutons la présence de Paola Suares pour qui « les hommes sont d'une fixité totale » et « les femmes s'épuisent à animer l'amour ». Celle de Luc Condamine, journaliste proche de Robert et de Lionel, persuadé qu'« être heureux, c'est une disposition ». De Damien Barnèche, jeune chauffeur d'une actrice célèbre, Loula Moreno, avec qui il partage un goût pour les biscuits Pim's. Ou encore de Chantal Audouin, « décoratrice d'événements » qui s'est faite toute seule et clame qu'« un homme est un homme. Il n'y a pas d'homme marié, pas d'homme interdit ». Pour l'heure, Chantal s'avoue séduite par un politicien sans cou qui lui arrive à l'épaule !

Depuis les coulisses d'où elle tire les ficelles et orchestre le ballet de ses héros aux prises avec le quotidien, Yasmina Reza regarde les hommes et les femmes, tous âges confondus, avec une même adresse. Son art consommé des situations et des dialogues, son sens du rythme et du détail lui permettent de creuser les faiblesses et les fêlures de chacun. De mettre à nu leurs rêves et leurs désillusions. Le dosage de la romancière est parfait : un savoureux mélange de légèreté, de gravité et de mystère. Totalement séduit, le lecteur a parfois le fou rire et parfois le cœur serré. Comme dans la vie qui donne et qui reprend, qui exalte et qui broie. Ce que Yasmina Reza montre mieux que personne.

Alexandre Fillon

★★★ ***Heureux les heureux*** par **Yasmina Reza,** 188 p., Flammarion, 18 €

EXTRAIT « Marguerite ne ressemble pas à son frère. Elle est amicale, elle a des scrupules. Elle dit, Jeannette, tu veux toujours essayer de conduire ? Je dis, tu crois ? Tu ne crois pas que c'est de la folie ? On se met à rire. On est excitées d'un coup. Ça fait trente ans que je n'ai pas touché un volant. Marguerite dit, on va trouver un endroit où il n'y a pas trop de monde dans le bois de Boulogne. – D'accord, d'accord. On cherche sa voiture. Marguerite a oublié où elle l'a garée et moi j'ai même oublié ce que c'est comme voiture. Je lui en propose deux ou trois avant qu'on ne tombe sur la bonne. Elle met le contact et démarre. J'observe ses gestes. Elle demande, tu as pris ton permis ? – Oui. Tu crois qu'il est encore valable ? Ça n'existe plus ce genre de permis. Marguerite jette un œil et dit, j'ai le même. – C'est quoi ta voiture ? – Une Peugeot 207 automatique. – Automatique ! Je ne sais pas conduire une automatique ! – C'est très facile. Bien plus facile qu'avec des vitesses. Il n'y a rien à faire. – Oh là là. Une automatique ! Marguerite dit, tu ne dis rien à Odile, tu me promets, hein ? Je ne veux pas me faire enguirlander par ta fille. – Rien. Elle m'énerve à me surprotéger comme ça. Je ne suis pas en sucre. »

KIOSQUE.FR

Nouilles coréennes

Jean-Luc COATALEM

Et si Ubu vivait en Corée du Nord : l'écrivain voyageur pointe le grotesque et le non-sens de l'une des pires dictatures au monde.

L'écrivain voyageur Jean-Luc Coatalem nous avait jusqu'alors servi de délicats plats parfumés, aux senteurs polynésiennes (*Je suis dans les mers du Sud*) ou vietnamiennes (*Suite indochinoise*). Il nous régale aujourd'hui de nouilles froides, comme pour mieux se venger d'un dîner trop frugal, servi dans un hôtel de Pyongyang surnommé « Alcatraz », où l'ont retenu prisonnier ses « guides », à savoir ses surveillants, lors d'un séjour pour les besoins d'un reportage. Se faisant passer pour un agent touristique en repérage, le rédacteur en chef adjoint de *Géo*, infiltré dans « le pays le plus cadenassé du monde », s'en donne à cœur joie dans la dénonciation d'un système totalitaire complètement ubuesque. Il se demande, à un moment, s'il faut en rire ou en pleurer mais a opté pour la première solution dans le ton de son récit, tant la folie de Kim Jong-il (grand amateur des films de Rambo) prête au ridicule…

Accueilli à l'aéroport par « la face géante de Kim Il-sung, le Président Eternel », notre imposteur, prêt à se « prosterner devant les trente-quatre mille statues du Grand Guide », part à la rencontre du *Nordcoreanus*, individu déroutant en uniforme bleu marine ou vert kaki, voire en Vinalon, ce textile synthétique de fabrication locale, à base de calcaire et d'anthracite. Mais, comme Tintin au pays des Soviets, Coatalem ne croise jamais le moindre habitant « normal » et se heurte sans cesse au simulacre, au factice. « On croirait un décor dont auraient poussé jusqu'ici les modèles réduits, le carton-pâte, les buissons en mousse, le fil de fer. Les grosses ficelles. »

Jean-Luc Coatalem préfère rire de tant d'absurdités.

Sa seule évasion : la lecture de *Mardi*, le roman de Melville (« Ici, plus qu'ailleurs, que serions-nous sans le secours des livres ? ») Mais la réalité, aux airs de fiction, rattrape le voyageur : les pénuries, les silences terrifiés, les camions roulant au charbon, les pannes inexpliquées, les horaires spartiates, la visite d'un parc à jets d'eau sans jets d'eau, les airs patriotiques diffusés par haut-parleurs, les repas sans fruits, ni laitage, ni pain, ni vin... On se croirait à une autre époque, dans la Russie d'avant le dégel, dans la Chine décérébrée de Mao. Mais il s'agit d'un pays du XXIe siècle, la Corée du Nord, dont la population, « condamnée à des chaînes invisibles », reste tyrannisée par une dynastie paranoïaque, obsédée par le clonage humain et les essais nucléaires. Et on se demande si ce peuple mange froid en attendant de se réveiller – pour se soulever. **Tristan Savin**

★★ ***Nouilles froides à Pyongyang*** par **Jean-Luc Coatalem,** 240 p., Grasset, 17,60 €

Deux justiciers dans la ville

Pascal BRUCKNER

Un agent immobilier veut débarrasser Paris de ses SDF jusqu'à sa rencontre avec une diva de l'humanitaire. Corrosif.

Trentenaire flamboyant, Antonin Dampierre est un humaniste – enfin, à sa manière. Ce courtier dans une agence immobilière du Marais a en effet une lecture très particulière de ce constat sociologique : « Paris comptait 10 000 sans-abri, leur espérance de vie ne dépassait pas 48 ans (80 pour le reste de la population). » Alors, pourquoi ne pas abréger leurs souffrances, comme on pratique l'euthanasie passive… Il faut dire que ces « pirates des bancs publics » l'ont, à ses yeux, bien cherché. Alors qu'il s'apprêtait à vendre à un jeune couple de Brésiliens un magnifique appartement près du parc Monceau, un clochard éméché va quelque peu freiner le désir d'acquisition des hypothétiques acheteurs. Notre grand professionnel aura beau arguer qu'il s'agit là d'un « quartier très sûr, très propre », l'affaire n'aboutira pas. Dès lors, « le salaud allait payer pour l'agression. Payer pour avoir rendu sur ses pieds. Payer pour la vente ratée. » De là à rouer de coups le SDF, il n'y avait qu'un pas, que le commercial en colère franchit sans complexe. Et si Dieu lui avait confié la mission de débarrasser la capitale des « soudards du goulot » ?

Il faut dire qu'elle a bien évolué, notre cité de l'amour à la française : « La rénovation commencée sous André Malraux avait chassé les catégories modestes loin du centre, au profit des classes moyennes et supérieures. […] En contrepartie, tous les déclassés, les trimardeurs venaient en ville quêter auprès des nouveaux bourgeois bohèmes de quoi survivre. » Ajoutez les chiens stupides qu'il faut tout le temps sortir et ces pigeons qui squattent les monuments et voilà Paris transformée en « grande ville fécale »… C'est alors que ce « french psycho » fait la connaissance d'une vedette de l'humanitaire, l'extravagante Isolde Déodat de Hauteluce. Cette « Madone des égarés » réussira-t-elle à convertir Antonin à la défense des droits des malheureux ?

Méchant, Pascal Bruckner ? Et comment ! L'auteur de *Lunes de fiel* nous offre avec cette jouissive *Maison des Anges* un grand jeu de massacre, qui piétine joyeusement l'hypocrisie d'une époque. Et malgré une écriture parfois un rien relâchée (son péché mignon) et quelques provocations convenues, ce portrait d'un Paris aussi contrasté que les meilleures intentions appuie là où ça fait mal. Et ça fait du bien !

Baptiste Liger

★★★ ***La Maison des Anges*** par **Pascal Bruckner,** 320 p., Grasset, 22 €

J.-L. BERTINI

KIOSQUE.FR

L'Inde aux mille facettes

Catherine CUSSET

Invités à un festival dans le Kerala, trois Français se retrouvent face à eux-mêmes dans un pays étranger qui leur tend un miroir à la fois séduisant et repoussant et agit comme un révélateur.

Apparemment, ils forment un groupe : trois Français invités en Inde, dans le Kerala, pour participer à des rencontres culturelles internationales. Ecrivains et cinéastes, ils sont des intellectuels curieux de vivre une expérience nouvelle ou de retrouver des lieux qu'ils ont quittés, des années auparavant. Première scène : l'aéroport, en compagnie de Charlotte, une fille qui ressemble à l'héroïne du *Problème avec Jane* ou d'*Un brillant avenir*. Ni tout à fait Catherine Cusset, ni totalement éloignée d'elle, Charlotte est mariée à un Américain, mère de deux fillettes et fortement distraite. Ce qui la rend tantôt charmante et fragile, tantôt agaçante et malhabile. Apparaît ensuite Roland, le séducteur sexagénaire, de retour en Inde après dix-sept ans, accompagné de la trop jeune Italienne Renata qui fait joli dans le décor, et du souvenir d'un amour de jeunesse qu'il aimerait justement revoir « là-bas ». A l'opposé, voici Raphaël, écrivain secret et peu amène, qui ne prend rien à la légère, ni son métier, ni ses femmes, ni son public. Tous sont accueillis par Géraldine, une Bretonne mariée à un Indien musulman, mère d'un bébé de quelques mois, écartelée entre vie personnelle, travail et apparition de Raphaël, sa passion d'adolescence.

Leurs expériences quotidiennes vont alterner au cours de cette fiction située dans le plus étrange pays du monde, une contrée extrême par ses rites religieux et sociaux comme par ses paysages cabossés et magnifiques où l'auteur promène ses personnages. Un jour dans un palace luxueux où l'eau est toujours douce et les plages romantiques. Le lendemain dans un village pouilleux où les enfants se précipitent, tendant la main pour un stylo-bille ou quelques roupies, sur fond de menace terroriste toujours présente.

Catherine Cusset excelle dans la comédie humaine sans délaisser les intrigues et réussit un roman choral qui exige une construction délicate. Justement, la délicatesse est l'une de ses vertus et c'est avec un plaisir évident qu'elle entame ce parcours intimiste et géographique. Elle aurait pu composer un livre bien lissé à l'instar de tous ces films qui déploient des destins parallèles dans des lieux décoratifs. Or, elle préfère manier le décalage, ne se contente pas de décrire l'opposition entre la richesse pour touristes et la misère derrière les palissades. Elle gratte sous la peau de son quatuor pour mettre au jour la faille, le mensonge, le faux-semblant. Elle le déplace géographiquement et sentimentalement pour le déséquilibrer, le révéler à lui-même ou le placer devant ses contradictions. Géraldine et Charlotte d'un côté, Roland et Raphaël de l'autre prennent au fil des pages une complexité inattendue car la romancière joue avec l'apparence et la réalité, la force et la faiblesse, la raison et la culpabilité.

Elle gratte sous la peau du quatuor pour mettre au jour le faux-semblant

Catherine Cusset

HÉLIE/GALLIMARD

A tour de rôle, ses héros vivent des épreuves comme des chevaliers du Moyen Age : un incendie, la maternité voulue ou subie, la passion, le souvenir, un accident. Mais il y a d'abord la peur de ne pas être à la hauteur, la honte et la haine de soi, thèmes qui reviennent constamment dans l'œuvre de la romancière. En plaçant ses personnages dans un cadre étranger, elle évite l'exotisme de base mais révèle leurs désarrois intellectuels, sociaux et sentimentaux. Charlotte et ses imprudences de grande godiche, Géraldine et sa peur de mal faire, Roland et son goût pour la clandestinité, Raphaël et ses souvenirs profondément enfouis. Le pays qu'elle nous fait traverser n'est pas un cadre de pacotille, elle le parcourt comme le voient ses héros, tantôt luxuriant, tantôt inquiétant, et refuse de juger ou d'observer de haut les lieux et les hommes. Décidément, qu'elle soit dans l'autofiction (*La Haine de la famille, Confessions d'une radine, New York journal d'un cycle*) ou dans un romanesque plus catégorique (*Le Problème avec Jane, Un brillant avenir*), Catherine Cusset sait lier la virtuosité et l'émotion.

Les voix qui composent son histoire disent aussi la force de son écriture, tantôt ample, tantôt électrique comme le bleu indigo qui donne son titre au roman. Elle reprend à son compte la lenteur indienne pour l'opposer à l'urgence permanente des Européens, décrit une scène en clair-obscur puis casse le rythme avec un moment de pure comédie, comme les différents mouvements d'une symphonie. **Christine Ferniot**

★★★ *Indigo* par **Catherine Cusset,** 320 p., Gallimard, 19,90 €

KIOSQUE.FR

Suicide assisté

Emmanuèle BERNHEIM

C'est le récit d'une fille à qui son père, victime d'un accident cérébral, demande d'en finir. Sans pathos et avec lucidité.

La mort du père. On dirait un exercice obligé, dangereux jusqu'au vertige. Comment éviter le grand déballage du pathos, trouver la juste écriture pour construire cette pièce montée ? Emmanuèle Bernheim a trouvé le bon phrasé, le rythme, la distance pour écrire un livre qui grince et bouleverse en même temps. *Tout s'est bien passé* n'est pas seulement l'accident cérébral puis la mort d'André Bernheim, mais la demande ferme et autoritaire d'un père à sa fille : « Je veux que tu m'aides à en finir. » Ce bel homme de 88 ans, excentrique et cultivé, indépendant et curieux de tout, est devenu en quelques heures un vieillard paralysé qui parle difficilement et ne retrouvera jamais son autonomie complète.

★★ *Tout s'est bien passé* par **Emmanuèle Bernheim,** 210 p., Gallimard, 17,90 €

Récit autobiographique, journal de bord d'une précision d'entomologiste, ce livre à la première personne est en permanence dans l'action, refusant de prendre ses distances pour laisser au lecteur le choix de remplir les blancs. « J'arrive ! », c'est par ces mots que le texte commence. Emmanuèle court, tel un petit soldat obéissant et admiratif. André l'intimide, la fait rire, la séduit toujours et la surprend sans cesse. Elle cherche encore dans ses yeux un peu de fantaisie, traque une phrase, un semblant de vie active près du lit d'hôpital. C'est à elle et à personne d'autre qu'il réclame l'impensable : l'aider à mourir. Et puisque c'est impossible en France, elle organise son voyage, sa « fuite », en Suisse. Parfois, dans un répit, un souvenir revient comme une bulle à la surface : une exposition au Grand Palais, un film, un voyage pour saisir, en demi-teinte, l'ironie de ce personnage théâtral, de cet ogre minuscule au visage de bébé. Mais il n'est pas question de discourir, de préparer un hommage, un tombeau, car le temps presse, les amis viennent dire au revoir, il faut faire intervenir un avocat, éviter la police. On imaginait un dernier voyage façon *Soleil vert*, le film de Richard Fleischer, avec douceur et musique mélodieuse. Or, la réalité est plus obscène pour ceux qui restent. Scénariste éclairée, romancière captivante et adepte de la miniature, Emmanuèle Bernheim réussit une œuvre fiévreuse et sans mièvrerie, écrite dans l'urgence tout en pesant chaque mot.

Christine Ferniot

C'est la crise finale

Thomas COPPEY

Sur les traces de Thierry Beinstingel, un premier roman sur les dérives psychiques de la spéculation financière.

Thomas Coppey

Ici, on parle de « Capital Humain » pour désigner l'imagination et la performance. Dans ce monde-là, un psychiatre est un « Depression Manager ». *Potentiel du sinistre* est un titre qui annonce une couleur grave… et un roman d'autant plus original qu'il s'avère fort bien troussé. Jusqu'ici, Chanard avait mené sans erreur sa petite vie d'ingénieur financier : « Chanard a du potentiel. Il est smart et courtois », dit de lui le patron du « Groupe », la multinationale qui s'apprête à le recruter. Tout entier dévoué à la firme, porté par des valeurs d'innovation et de performance, l'homme aux dents longues produit de l'argent avec de l'argent, pour le compte de clients qui en ont déjà beaucoup. Le bonheur, l'environnement, la place de la femme, la microfinance sont des « mégatendances » devant générer besoin et spéculation. Tout à sa réflexion, Chanard se dit alors qu'on doit pouvoir tirer profit des catastrophes naturelles. Les assureurs ne peuvent plus faire face ? Les « Catastrophe Bounds » assureront les assureurs en leur faisant acquérir des émissions de titres. C'est alors que survient la tragédie de l'ouragan Katrina, qui pour notre homme deviendra une catastrophe sans possibilité de rappel. Toutes ses actions plongent, son aura avec, et surtout son couple.

L'intérêt de ce premier roman n'est pas seulement de disséquer le cynisme d'un glouton financier. Il est surtout de démontrer comment cette pression mine, strate par strate, le plan de vie de famille que Chanard et Cécile avaient planifiée comme on planifie une OPA, avec leur petite fille Capucine. Comment un plan de carrière des plus froidement paramétrés dérègle jusqu'au psychisme d'un père lorsqu'il parie contre le monde dans lequel vivra son enfant. Pour mieux souligner la culpabilité, Thomas Coppey a la bonne idée de ne nommer les hommes que par leur nom, et les femmes, par leur prénom. Un effet aussi simple que la langue du livre, qui prend le lecteur dans un jeu ironiste et implacable : jusqu'où peut aller la déshumanisation d'un manager qui veut devancer la finance ? Où et comment s'arrêtera la chute de la famille Chanard ? Dans le sillage du travail de Thierry Beinstingel sur la mort au travail, *Potentiel du sinistre* est une démonstration qui laisse tout le pouvoir à la langue et, surtout, à la fiction.

Hubert Artus

★★★ *Potentiel du sinistre* par **Thomas Coppey,** 224 p, Actes Sud, 19 €

I.MAYAULT

KIOSQUE.FR

Qui aide qui ?

Pascale KRAMER

Michel a fait la connaissance de Gloria dans un centre d'accueil où elle s'était réfugiée. Les relations ambiguës entre personnes fragiles.

Peu d'écrivains contemporains arrivent comme elle à distiller le malaise et la tension. Depuis son apparition avec *Manu* (Calmann-Lévy, 1995), Pascale Kramer a bâti une œuvre forte et dérangeante faite de romans glaçants qui vous hantent longtemps, tels *Les Vivants* (Calmman-Lévy, 2000, repris en Folio) ou *Un homme ébranlé* (Mercure de France, 2011). Presque toujours, les enfants y tiennent une place prépondérante, qu'ils soient juste des témoins ou des victimes.

Gloria, son nouveau livre, s'ouvre en hiver. Michel a la cinquantaine. Le héros de Pascale Kramer a travaillé dans un centre d'accueil dont il a été licencié après des années sans incidents. A l'époque, Michel a fait l'objet d'un scandale sordide. Quand il a été soupçonné d'avoir porté trop d'affection à certaines fillettes et jeunes femmes dont il s'est occupé. Divorcé depuis de son épouse Judith, il fréquente peu de monde, hormis son ancienne collègue Viviane qui vient d'avoir un bébé, et a repris une activité d'orthophoniste.

Le voici qui se rend chez Gloria à qui il a eu affaire à son arrivée à Caen. Lorsque celle-ci était sous la coupe d'un homme deux fois plus âgé qu'elle « dont elle subissait les rudesses avec bienveillance », homme taiseux et sans doute illettré supposé être son mari. Au moment où elle était tombée enceinte, Michel avait pris son parti contre ses parents adoptifs qui auraient préféré qu'elle avorte.

Gloria, qui a fait la démarche de le contacter, a toujours les yeux gris-bleu. Avec son mari et Naïs, leur fille de trois ans, elle habite un logement dont elle se plaint et dont elle veut partir. Qu'elle est loin, la jeune femme un peu simplette qu'il fallait « aider en tout ».

Pascale Kramer distille malaise et tension comme personne.

★★ *Gloria* par **Pascale Kramer,** 154 p., Flammarion, 17 €

A 28 ans, Gloria semble aujourd'hui avoir gagné en confiance, elle a même ouvert un site Internet où elle poste des photos d'elle. Personnage accaparé par lui-même et par ses doutes, Michel s'inquiète pourtant de la manière agressive dont elle se comporte avec Naïs…

A chaque nouveau livre, Pascale Kramer poursuit un peu plus loin son exploration des relations humaines et des liens complexes qui unissent les êtres. La Suissesse continue de sonder sans pathos les dépendances et les failles des hommes et des femmes qu'elle met en scène avec un ton volontairement atone. Ton qui lui permet de mieux faire apparaître leur fragilité et leur questionnement. **Alexandre Fillon**

Les enfants du silence

Bertrand LECLAIR

Sous couvert de roman familial, Bertrand Leclair dévoile l'histoire cachée des sourds et de leur difficile intégration.

Dans l'histoire littéraire, les sourds ne sont pas légion. Au contraire des aveugles, ces prophètes aux dons multiples, ils n'y apparaissent que sous la forme de parias, au premier rang desquels figure l'emblématique « démon » Quasimodo. Peut-être est-ce d'ailleurs à cette terrible figure qu'ont songé Yves et Marie-Claude Laporte, après avoir découvert que leur second fils Julien, âgé d'un an à peine, était atteint de surdité... La nouvelle va en tout cas dévaster la petite tribu du Pas-de-Calais, à commencer par la mère de l'enfant, qui muera sa culpabilité en total dévouement. Sonné, le pater familias, imprimeur de son état, s'en remettra lui aux préceptes de Graham Bell, célèbre inventeur du téléphone mais aussi défenseur acharné de l'oralisme – une vision correctrice de la surdité censée « réparer » le bambin détraqué, sur fond de mystique religieuse et d'eugénisme naissant.

C'est cette histoire cachée des sourds que Bertrand Leclair déroule sous nos yeux, la chronique dramatique de l'assimilation forcée de ces enfants du silence, à qui on a longtemps proscrit la langue des signes. Car « on voulait certes les faire parler, les sourds, mais surtout pas les entendre » – quitte à attacher les mains des enfants dans le dos pour les contraindre à vocaliser, plutôt qu'à se livrer à cette « mimique animale ». Tenu à l'écart de cette lutte séculaire, Julien Laporte grandira dans la solitude et la honte de son lourd appareillage, jusqu'à sa fuite subite, à 19 ans, loin du carcan paternel. Arrivé à Paris, l'enfant apeuré deviendra un intellectuel respecté, mais habité par une rancœur incurable...

Lui-même père d'une enfant sourde, l'auteur confère à son récit une fureur rare, nourrie par des années de réflexion sur cette difficile condition, mais sans rien taire non plus des doutes qui peuvent lui aussi l'assaillir. Davantage qu'un simple manifeste sur la surdité, *Malentendus* interroge la geste familiale, cet étrange château de cartes prêt à vaciller sous le souffle des non-dits et des rêves avortés. Fort de monologues intérieurs bien vus et d'envolées lyriques mémorables, Bertrand Leclair signe une leçon de vie et de littérature implacable, et qu'on aurait tort de ne pas écouter. **Julien Bisson**

★★★ *Malentendus* par **Bertrand Leclair,** 272 p., Actes Sud, 21 €

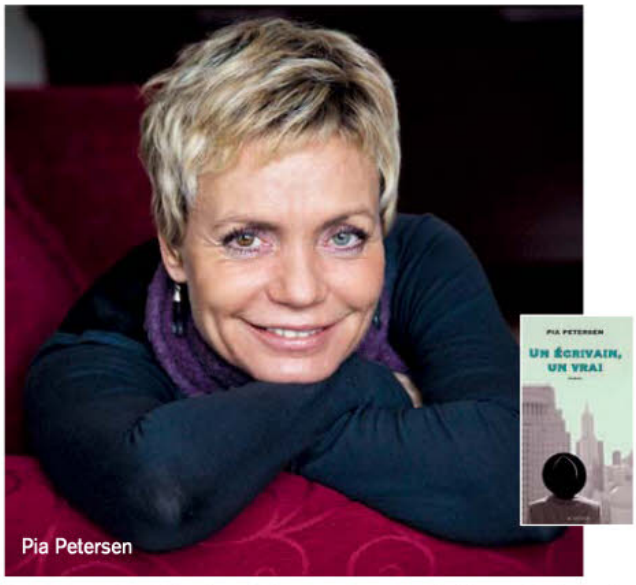
D.IGNASZEWSKI/KOBOY/FLAMMARION

KIOSQUE.FR

Une réflexion d'écrivain, une vraie

Pia PETERSEN

Le nouveau roman de Pia Petersen allie fiction et réflexion sur la place de la littérature face au storytelling.



Pia Petersen

Pour un littéraire, la vie des écrivains est toute une histoire. Aussi, lorsque paraît une fiction qui fait œuvre de littérature tout en portant un haut regard sur l'écriture et sur le monde, le lecteur se réjouit. Pia Petersen a ce regard, elle l'avait démontré en sept romans sur l'exil, la misère sociale, la crise économique ; distinguons *Passer le pont* (2007), *Iouri* (2009) ou *Une livre de chair* (2010). Danoise vivant dans l'Hexagone, elle écrit dans un français clair et sans fioritures. Voici, donc, une histoire d'écrivain. Nous sommes aux Etats-Unis, et Gary reçoit l'International Book Prize. Sitôt distingué, et alors qu'il a en tête « des romans puissants et dévastateurs comme des ouragans », il accepte de se prêter au jeu de la télé-réalité, à travers l'émission *Un écrivain, un vrai*. Un feuilleton de trente minutes par jour, où Gary écrit et propose aux téléspectateurs d'intervenir sur l'histoire de son livre en cours, de voter par des « J'aime » et « Je partage ». Chaque jour, il donnera les chapitres aux scénaristes, qui les transposeront à l'écran : « On lira votre roman par l'image. C'est magnifique, non ? Les lecteurs n'auront même plus besoin de l'objet livre. »

Si cette première trame n'est pas nouvelle, l'histoire prend de l'épaisseur quand s'y superpose une intrigue croisée, qui mêle altercations avec paparazzis, arrangement avec la production et disparition d'un des personnages. C'est ainsi que la Danoise mène le lecteur au cœur de sa thématique : que se passe-t-il lorsqu'un écrivain a vendu son âme ? L'essentiel s'écrit sans lui : la mort de Kadhafi passe en boucle sur les chaînes d'information, et Gary est enfermé dans ses petites histoires. Même sur son couple, il en sait de moins en moins. Moins même que ses propres lecteurs. Ce roman, qui débute par certaines facilités, convainc à mesure qu'il devient bien plus qu'une simple histoire d'écrivain dans un monde où « il y a trop d'hommes et ils ne comptent plus du tout, l'esprit critique n'est plus possible, remplacé par j'aime, je partage ». Troublant et magistralement bouclé, le livre déborde régulièrement du cadre romanesque pour aller taquiner le storytelling, le rapport au réalisme, l'intime, et l'universel. Une histoire qui, dans toutes les dimensions du mot, est une réflexion.

Hubert Artus

★★★ ***Un écrivain, un vrai*** par **Pia Petersen,** 224 p, Actes Sud, 20 €

Histoire d'amour

Pascal MORIN

Professeur de français, Catherine Tournant s'étiole. Mais une rencontre va changer sa vie. Un livre impertinent.

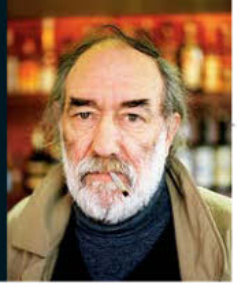
Depuis son premier roman, *L'Eau du bain*, Pascal Morin se montre attentif aux histoires de familles qui aspirent à autre chose que leur quotidien tout tracé. Avec une gravité teintée d'ironie, il construit et déconstruit des vies, invente des biographies, regarde les hommes de biais. *Comment trouver l'amour à cinquante ans quand on est parisienne* reprend cette trame en changeant de tonalité. Il y a du François Ozon dans cette histoire où les personnages sont appelés par leurs nom et prénom – Catherine Tournant, Natacha Jackowska, Robert Diop, Jérémie Lesdiguières, Dimitri Diop… – et du Max Ophuls quand l'auteur imagine « la ronde » de ses héros modestes mais déterminés qui se retrouveront dans une scène finale théâtralisée. L'héroïne, Catherine Tournant, est une prof de français qui veut toujours mettre « de l'humain » dans son métier. Elle cherche à prendre sous son aile Natacha Jackowska dont la mère vient de mourir. Mais Natacha a bien autre chose à vivre, enfin « majeure et vaccinée » après avoir enterré sa génitrice qu'elle méprisait copieusement. Catherine Tournant est une fille de l'Yonne montée à Paris à la manière d'une héroïne de Balzac. Mais son existence s'est délitée entre le lycée de banlieue et un appartement de célibataire. Sa rencontre avec Robert Diop, un homme au « front lisse et bombé, la belle couleur chocolat sombre, le nez aux formes larges et rondes, comme modelé au doigt », va transformer l'enseignante en femme sensuelle et indulgente.

★★ ***Comment trouver l'amour à cinquante ans quand on est parisienne*** par **Pascal Morin,** 224 p., Editions du Rouergue, 18 €

Evitons la méprise ; Pascal Morin ne se contente pas de faire un cours sur l'amour qui change la donne et sur la quête du bonheur, il offre une leçon à la Machiavel, cité en exergue : « Si tu savais changer de nature quand changent les circonstances, ta fortune ne changerait point. » En fait, le romancier réfléchit sur la posture et l'imposture en gardant un ton joyeusement distancé. En quelque deux cents pages, il compose une comédie humaine poil à gratter où il parle de racisme et d'exil, des Parisiens et des provinciaux, des bienfaits de la psychanalyse et des petites annonces. La lecture de ce roman initiatique qui détourne les clichés se révèle pétillante et ludique, portée par un rythme de comptine et une impertinence de contenu.

Christine Ferniot

P. MATSAS/OPALE



le grand dérangement

Je prie j'implore de ne plus être
l'apparence que je suis successif
incroyable à moi-même et demain se-
ra fatigue (après la fête comment
survivre apparence sans substance)
demain sera périr le corps démen-
tant l'âme qu'il déguise être sans
être entre une nature prose
et l'absente poésie.

C'est dans *Libères*, le deuxième recueil paru dans la collection Le Chemin, que Jude Stéfan dédie à Jacques Borel ce poème sous-titré entre parenthèses *Poétique II*. Ce recueil paraît en 1970, *Cyprès* étant paru, si je ne me trompe, trois ans plus tôt. Il semblerait, au vu de ces deux dates, que Stéfan ne soit pas un poète précoce. Mais à quel moment devient-on poète ? Stéfan fait fi de la précocité : « "On devient poète", écrit-il lors d'un entretien reproduit dans *Variétés VIII*, lorsqu'on a enfin achevé un recueil de langage soutenu, après avoir — sauf exception, Rimbaud, Hofmannsthal — lutté une décennie pour obtenir une forme correspondant à sa *voix* propre, celle du sang et des nerfs, celle de sa mortalité individuée et restituée en acte. »

Voilà qui, me semble-t-il, devrait faire réfléchir nombre de nos jeunes poètes, et leur éviter bien des maladresses. Mais Stéfan s'est d'abord reconnu dans son nom — véritable ou élu, qu'importe —, dont l'anagramme ne manque pas de sens (Néfast(e)). Car toute vie est néfaste. Ou Stéfan : *Infecte vie où sera ton excuse ?*

Mais revenons à Jacques Borel, qui fut un des premiers lecteurs pointilleux de Stéfan, et à qui l'on doit une étude fouillée dès la parution de *Libères* et de *Cyprès*. Comme Borel je n'hésiterais pas à dire moi-même que « peu de voix poétiques ont su, d'emblée, me toucher comme celle de Jude Stéfan : savante et nue, tout à fait isolée…, elle s'acharne, dans *Libères*, à creuser les mêmes thèmes élémentaires que, dans *Cyprès*, elle mettait obstinément au jour. »

« Eclairs héraclitéens, frange allusive où, aux confins de la présence et de l'absence, de l'ombre et de la lumière, le poète épie à travers les spectacles du monde les plus ténus la trace exsangue ou le sourire un instant ranimé des dieux, armes rajeunies de l'ancienne rhétorique, la messe du langage minée, abolie, ou de nouveau déroulant dans l'exultation la nappe de ses fastes, ruissellement des images ou élection du discontinu, rien de tout cela, dont s'est trop longtemps nourrie — nourrie, ou vidée ? — une certaine poésie contemporaine, chez Jude Stéfan : une poésie étroitement existentielle, écorchée, nue jusqu'à l'os… »

Ainsi Borel voit-il donc dès 1970 combien l'œuvre de Stéfan est singulière, sinon unique. Mais perçoit-il vraiment son caractère dérangeant, et quasi scandaleux, qui fait d'elle aussi bien la contemporaine des *Fleurs du mal* (et des pièces censurées) que des grands Anciens comme Catulle. Et c'est à Félicien Rops encore que me font penser les courts poèmes de Stéfan. Ainsi dans *Libères* :

Je te lègue inconnu avec mes vices
ma vertu et mes ossements. Mes vices
pour désespérer de mourir vivant
furent l'ennui la hargne et le rire
(dors donc enivre abêtis ta carcasse)
ma vertu un sourire de jeunesse
le culte des filles et ce crachat sur
l'humain. Quant à mes os blancs qu'ils te
prouvent que je ne fus comme tu nais
que chair animée voix émue d'organes
telle que cri de chien se perdant au
vent.

Poursuivant son entreprise de démolition d'une poésie flapie, vidée de sens, ronronnante jusqu'en ses pseudo-excès, Stéfan expose dans ses *Disparates* quelques tableaux de genre qui se conçoivent aussi comme des *extravagances*, selon le sens du terme en espagnol.

Voici le *bourg perdu* :

l'enseigne tourne au vent
un homme pleure à la terrasse
on ne sait pour quel chagrin
derrière ses verres s'essu-
yant les joues tour à tour
ni l'église ni la route n'ont
souci de lui où passe un cycliste
fleur à la bouche
Il a perdu son corps
comme ce gladiateur
qui s'étouffa d'un bâton à éponge
dans un réduit jadis
sous même soleil

★★★★ ***Disparates*** par **Jude Stéfan,** 130 p., Gallimard, 17,50 €
Les œuvres de Jude Stéfan sont parues essentiellement chez Gallimard, Champ Vallon et au Temps qu'il fait. Le *Cahier huit* du Temps qu'il fait, consacré à Jude Stéfan, est toujours disponible (250 p., 23 €).

BIOGRAPHIE

Née en 1967 à Pithiviers, dans le Loiret, de mère française, professeur en sciences naturelles, et d'un père sénégalais qu'elle n'a pratiquement pas connu, Marie NDiaye est repérée à l'âge de 17 ans par Jérôme Lindon, fondateur des éditions de Minuit, qui publie son premier roman, *Quant au riche avenir*, en 1985. Auteur d'une vingtaine de livres – romans, nouvelles, théâtre –, elle obtient le prix Femina en 2001 pour *Rosie Carpe* et le prix Goncourt en 2009 pour *Trois Femmes puissantes.* Mariée à l'écrivain Jean-Yves Cendrey, Marie NDiaye est la seule femme vivante dont la pièce *Papa doit manger* a figuré au répertoire de la Comédie-Française.

Ladivine

Marie NDIAYE

Ladivine
par **Marie NDiaye,**
416 p., 21,50 €
Copyright Gallimard.
En librairie
le 14 février.

LE LIVRE Comme souvent chez l'auteur de *Trois Femmes puissantes,* voici à nouveau une histoire de femmes, de prénoms de femmes précisément. Celui du titre, Ladivine, est porté par la « négresse », la mère de Malinka, « fille obscure et solitaire », personnage qui mène la première partie du livre : née de père inconnu, blanc, qui l'a abandonnée à la naissance mais dont elle a hérité de la peau claire, Malinka n'a de cesse de gommer son identité passée en se faisant appeler Clarisse et en se tenant à distance de sa mère. Car elle a honte de cette Ladivine Sylla, modeste femme de ménage, qui l'a élevée dans un petit deux-pièces de la région parisienne et qu'elle s'est empressée de nommer « la servante ». Malinka, qui a quitté le lycée à l'âge de 16 ans, lui cache tout de sa vie, son nouveau prénom de Clarisse, son travail de serveuse de café à Bordeaux, son mariage avec Richard Rivière, vendeur chez un concessionnaire automobile, et la naissance de leur fille qu'elle a baptisée... Ladivine. Mais Malinka-Clarisse ne rompt jamais vraiment le contact avec cette mère, « fleur obscure » qui l'émeut tant. Elle viendra même lui présenter son nouveau compagnon, après que Richard l'eut quittée, un certain Freddy Moliger, « homme bizarre », abîmé. Ensuite, il sera question de l'autre Ladivine, la fille, de son compagnon Marko, de ses enfants Daniel et Annika. Il sera aussi question d'un chien... Difficile de résumer plus avant ce roman sinueux, énigmatique, sans doute nourri par une inspiration très autobiographique, qui décline un rapport aux origines compliqué. On y retrouve la prose ample, apprêtée de Marie NDiaye, telle une singulière mélopée. Envoûtante, mais pas toujours facile à suivre... **D.P.**

HÉLIE/GALLIMARD

Elle redevenait Malinka à peine montée dans le train et ce ne lui était ni un plaisir ni un désagrément puisqu'elle avait cessé depuis longtemps de s'en rendre compte.

Mais elle le savait car elle ne pouvait plus alors répondre spontanément au prénom de Clarisse lorsqu'il arrivait, c'était rare, qu'une personne de connaissance ait pris le même train, la hèle ou la salue par son prénom de Clarisse et la trouve déconcertée, stupide et vaguement souriante, créant une situation de gêne réciproque dont Clarisse, un peu hébétée, ne pensait pas à les sortir en rendant simplement, avec un semblant de naturel, le bonjour, le comment ça va.

C'est à cela, à sa propre incapacité de répondre au prénom de Clarisse, qu'elle avait compris qu'elle était Malinka dès qu'elle montait dans le train de Bordeaux.

Elle savait qu'elle se serait aussitôt retournée si quelqu'un l'avait appelée ainsi, si quelqu'un, voyant son visage ou reconnaissant de loin sa silhouette fine, sa démarche toujours un peu précaire, s'était écrié : Hé, Malinka, bonjour.

Cela ne pouvait se produire — mais était-ce certain ?

Il y avait eu une époque, lointaine maintenant, où, dans une autre ville, une autre région, des filles et des garçons l'avaient appelée Malinka car ils ne lui connaissaient pas d'autre prénom et qu'elle non plus, du reste, ne s'en était pas encore inventé un.

Il n'était pas impossible qu'une femme ayant son âge l'aborde un jour et, avec un air de surprise ravie, lui demande si elle n'était pas cette Malinka de son passé, de ce collège et de cette ville dont elle, Clarisse, avait oublié le nom, l'aspect.

Et Clarisse ne pourrait s'empêcher de sourire, non pas vaguement mais avec confiance et hardiesse, et elle ne serait ni déconcertée ni stupide quoiqu'il fût certain qu'elle ne reconnaîtrait pas, elle, la femme qui prétendrait l'avoir connue quand elle était Malinka.

Mais elle reconnaîtrait son prénom et une manière qu'aurait la dernière syllabe de s'attarder dans l'atmosphère, traçant un sillage de promesses, d'attente heureuse et de jeunesse intacte, et c'est pourquoi il lui semblerait d'abord n'avoir aucune raison de laisser l'embarras s'installer entre elle et cette ancienne camarade dont elle ne se rappellerait rien, c'est pourquoi elle s'appliquerait à donner à son visage une expression de contentement pareille à celle de l'autre, avant de se souvenir du danger qu'il y avait pour elle à accepter de redevenir Malinka, même occasionnellement.

Elle n'osait penser alors à ce qu'il lui faudrait faire.

Tourner brusquement le dos à cette personne, grimacer en feignant l'incompréhension dépassait largement les timides entorses à la politesse, à l'amabilité que pouvait envisager de donner une Clarisse Rivière rompue à la neutralité.

Assise dans le train, les yeux fixés sur la vitre, sur le grain et les menues rayures du verre que son regard ne traversait pas, si bien qu'elle aurait été en peine de décrire le paysage qu'elle parcourait dans un sens le matin, dans l'autre le soir une fois par mois depuis des années et des années, elle tremblait d'appréhension en s'imaginant devoir se composer une attitude judicieuse dans le cas où quelqu'un l'appellerait Malinka.

Puis ses pensées dérivaient, elle oubliait peu à peu le motif de son tremblement même si le tremblement demeurait et qu'elle ne savait comment le faire cesser et qu'elle finissait confusément par l'attribuer au mouvement du train qui scandait sous ses pieds, dans ses muscles, dans sa tête fatiguée, le prénom qu'elle aimait et détestait, qui lui inspirait peur et compassion en même temps, Malinka, Malinka, Malinka.

Il ne lui avait pas toujours été facile, quand sa fille Ladivine était encore petite, de se rendre ainsi secrètement à Bordeaux, d'y passer une partie de la journée puis d'en revenir suffisamment tôt pour ne susciter la méfiance de personne.

Mais elle y avait toujours réussi.

Elle n'en était ni fière ni confuse.

Elle avait fait ce qu'elle devait faire, elle le ferait jusqu'à la mort de l'une ou de l'autre et elle avait, pour cela, mis en œuvre toutes les ressources dont elle disposait, qu'elle savait chiches — d'intelligence, d'astuce, de tactique.

Elle pensait parfois n'avoir aucune de ces facultés-là, ou les avoir perdues avec le temps, et elle était parvenue pourtant à mobiliser ce qu'elle n'avait pas pour concevoir une routine sûre et appropriée à la situation.

Mais elle n'en était ni fière ni confuse.

Elle faisait, comme une bête, ce qu'elle devait faire.

Elle n'avait à ce propos aucune opinion, pas de sentiment, seulement la conviction obstinée, inébranlable, comme innée, que lui incombait la double responsabilité de l'action et du secret.

Et quand, arrivée à Bordeaux, elle allait à pied jusqu'au quartier Sainte-Croix, empruntant à chaque fois les mêmes rues et marchant toujours du même côté de ces rues, non pas tant les nécessités du secret que le devoir qu'elle s'était imposé de ne jamais fléchir l'empêchait de prendre un taxi ou, plus tard, le tram où des habitués auraient pu finir par la reconnaître, lui adresser la parole, lui demander où elle se rendait, ce à quoi Clarisse Rivière, qui dans cette ville était Malinka en esprit et ne savait inventer quoi que ce fût, n'aurait pu faire autrement que de dire la vérité.

— Je vais voir ma mère, aurait-elle répondu.

Il était inconcevable qu'elle pût être amenée à prononcer une telle phrase.

Il lui semblerait qu'elle avait échoué là où l'échec ne pouvait être ni pardonné ni oublié ni transformé en simple erreur, dans la mission même de toute son existence qui n'avait d'autre sens, se disait-elle aussi éva-

KIOSQUE.FR

sive qu'implacable, que de dissimuler à tous que Clarisse Rivière s'appelait Malinka et que la mère de Malinka n'était pas morte.

Elle tournait dans la sombre rue du Port, s'arrêtait devant la maison aux murs noirs, entrait avec sa clé et, là, dans le vestibule humide, ouvrait la porte de l'appartement.

Sa mère, quoique prévenue de son arrivée puisque Clarisse Rivière venait la voir le premier mardi de chaque mois, l'accueillait toujours par la même exclamation faussement surprise, empreinte d'un sarcasme forcé :

— Tiens, enfin, voilà ma fille !

Et Clarisse Rivière avait cessé depuis longtemps de s'en agacer, comprenant que c'était la façon dont sa mère, cette femme lésée, exprimait ce qui devait bien être, au bout du compte, de l'affection, voire de la tendresse envers elle, Malinka, qui avait, dans une autre vie, un autre prénom que sa mère ignorait.

La mère de Malinka ne savait rien de Clarisse Rivière.

Mais elle n'était pas si perdue qu'elle ignorât qu'elle ne savait rien. Elle feignait de ne pas se douter que sa fille Malinka, le premier mardi du mois, lui arrivait d'une existence plus charpentée et moins solitaire que celle qu'elle lui avait approximativement dessinée bien longtemps auparavant et dans laquelle elle ne paraissait vivre et travailler que de manière accessoire, dans le seul but de pouvoir rendre visite à sa mère une fois par mois.

Clarisse Rivière savait que, si sa mère affectait d'être sa dupe, si elle ne cherchait pas à en apprendre davantage et si, même, il lui avait semblé parfois que sa mère ne voulait surtout pas être instruite, c'est qu'elle avait compris et accepté les raisons du secret.

Qu'elle les eût comprises, certes, mais pourquoi et comment aurait-elle dû les accepter ?

Oh, cela, la muette soumission de sa mère à ce qui aurait dû la scandaliser, Clarisse Rivière n'aurait jamais assez de sa vie entière à la fois pour lui en être reconnaissante, d'une reconnaissance ternie de désespoir et de rancune, et pour l'expier.

Et pourtant elle se devait d'agir ainsi.

Cela ne pouvait ni s'expliquer ni se justifier ni s'absoudre.

Que sa mère, ayant compris, et dans la douleur et l'affreuse amertume d'une telle compréhension qui ne pouvait être dite à personne, fût devenue une femme difficile, hargneuse et lunatique, souvent offensante, ne suffisait pas à Clarisse Rivière.

Elle l'eût voulue plus difficile encore, elle l'eût voulue haineuse et indignée.

Mais la chose elle-même ne pouvait être dite.

Seules la mauvaise humeur, l'âcre rancune pouvaient en rendre compte, et encore dans la mesure où ces manifestations d'aigreur ne s'approchaient pas trop des mots de ce qui ne devait être dit.

Clarisse Rivière avait parfois l'impression que ces mots, à peine prononcés, les auraient tuées toutes les deux — elle parce que ce qu'elle avait fait, ce qu'elle avait ressenti comme un devoir et une obligation de faire, n'était pas excusable, et sa mère parce qu'à l'humiliation d'avoir été ainsi traitée s'ajouterait celle de l'avoir su et admis, fût-ce dans la rage et le ressentiment.

Ces mots les auraient tuées, songeait parfois Clarisse Rivière.

Et si ce n'était pas le cas, si elles y survivaient, elles ne pourraient de toute façon plus jamais se revoir.

Voilà ce que Clarisse Rivière redoutait par-dessus tout, d'être obligée de renoncer à ses visites quand bien même celles-ci ne lui procuraient qu'un plaisir ambivalent, une émotion remplie de peine et d'insatisfaction.

Elle entrait dans la pièce où sa mère, debout près de la fenêtre depuis laquelle elle l'avait guettée et vue arriver sur le trottoir étroit, ne s'évertuait plus à contrefaire habilement la surprise.

Elle la simulait avec paresse, sans conviction, avec peut-être aussi une lassitude plus générale pour toute espèce de théâtre, pour ce jeu dans lequel elles étaient prises toutes les deux à jamais.

Clarisse Rivière la sentait à chaque fois, l'ampleur de cette lassitude, elle en était inquiète, brièvement.

Il lui arrivait de songer qu'ayant traversé maintenant en esprit, chacune de son côté, les multiples épaisseurs de silences et de hontes qui non pas les séparaient mais les enveloppaient, elles étaient parvenues à une forme de sincérité, si tant est que la sincérité pût être pourvue des apprêts de la comédie.

C'était comme si, songeait-elle parfois, elles se voyaient distinctement l'une l'autre à travers leurs masques tout en sachant qu'elles ne les ôteraient jamais.

Car la vérité toute nue n'aurait pas souffert d'être regardée.

— Tiens, enfin, ma fille, susurrait la mère de Malinka, et Clarisse Rivière ne s'en agaçait plus, elle souriait d'un sourire en deux temps qu'elle n'avait pas ailleurs, à la fois tendre et prudent, large et soudain retenu.

Elle embrassait sa mère, qui était petite, menue, bien proportionnée, qui avait, comme elle, des os ténus, épaules étroites et longs bras minces, et un visage aux traits resserrés, peu saillants, d'une joliesse parfaite et cependant discrète, à peine visible.

Dans la région où la mère de Malinka était née, où Clarisse Rivière n'était jamais allée et n'irait jamais mais dont elle avait regardé furtivement, avec une sensation de lourd malaise, quelques images sur Internet, les gens avaient ces mêmes traits délicats, bien rassemblés sur le visage comme par souci de cohérence, et ces mêmes longs bras presque aussi fins à l'épaule qu'au poignet.

Et que sa mère eût ainsi hérité les caractéristiques physiques de toute une postérité, puis les eût transmises à sa fille (les traits, les bras, la longueur de la silhouette et,

KIOSQUE.FR

grâce à Dieu, c'était tout) avait autrefois étourdi de colère Clarisse Rivière, car comment échapper durablement si l'on était ainsi marqué, comment prétendre n'être pas ce qu'on ne voulait pas être, ce qu'on avait pourtant le droit de ne point vouloir être ?

Mais la colère aussi l'avait quittée.

Tout au long de ces années, Clarisse Rivière n'avait jamais été confondue.

De sorte que, avec l'âge, la colère aussi l'avait quittée.

Car Malinka en Clarisse n'avait jamais été débusquée.

Sa mère habitait cette pièce unique, en rez-de-chaussée, que payait en partie Clarisse Rivière, et dont une grille noire protégeait la fenêtre d'éventuels cambrioleurs.

Parfaitement entretenue, chaque jour époussetée et nettoyée avec une fébrilité, une anxiété maniaques, la pièce était bourrée de meubles et d'objets vieillots, mal assortis mais dont l'accumulation colorée, vernissée, l'extravagante juxtaposition dans un espace aussi restreint finissaient par créer un effet loufoque non recherché mais chaleureux, quelque chose de presque aberrant au sein duquel Clarisse Rivière se sentait, quoique avec réticence, plutôt bien.

Elle s'asseyait dans un fauteuil de velours frappé aux accoudoirs recouverts de napperons de tulle, sa mère restait debout dans une raideur méfiante, défensive, qui n'avait plus de raison d'être, qui n'était que le vestige d'une attitude ancienne que les circonstances avaient alors motivée, quand Clarisse Rivière avait tenté de se dérober à son devoir, à sa mission — oh elle peinait à se le rappeler, elle avait essayé de n'avoir plus rien à faire avec la mère de Malinka, et cela était très mal.

Sa mère savait qu'elle n'avait plus à craindre d'être abandonnée, d'être fuie, mais elle demeurait devant Clarisse Rivière, aux premiers moments de l'arrivée de celle-ci, dans une posture de gardienne, feignant de surveiller sa fille qui aurait pu vouloir encore lui échapper et, en réalité, se contrôlant elle-même dans son refus obstiné, injustifié de se lâcher la bride, tenant à apparaître pour toutes deux comme la figure dramatique de la dignité à jamais outragée.

Ce n'était pas nécessaire, songeait Clarisse Rivière, cela n'avait jamais été nécessaire.

Elle savait comme sa mère que l'outrage était là, autour d'elles, dans le simple fait que Malinka visitait sa mère clandestinement parce qu'elle en avait décidé ainsi et qu'à une décision aussi scandaleuse on ne pouvait plus faillir une fois prise.

L'outrage ne pouvait être oublié et il n'était pas nécessaire d'en témoigner par des mines, par certain silence qui, se voulant expressif, plombait l'outrage d'un lyrisme un peu dégradant.

Ainsi songeait Clarisse Rivière qui sentait pourtant sa tendresse s'accroître de voir sa mère maladroite dans ses ruses pour avoir l'air plus grande qu'elle ne pouvait l'être.

Car la mère de Clarisse Rivière n'était qu'une pauvre femme à laquelle auraient bien convenu et suffi les joies petites d'une existence ordinaire, à laquelle on ne pouvait reprocher de n'avoir pas toujours les gestes exacts sur la scène où sa fille l'avait forcée à monter.

Elle-même, Clarisse Rivière, avait trébuché parfois.

Il lui était arrivé de se mettre à pleurer dans le fauteuil, des sanglots subits et violents apparemment provoqués par une altercation qu'elle avait pu avoir avec sa mère mais qui, en réalité, n'avaient d'autre cause qu'un brutal assaut de conscience.

Comment peut-on vivre ainsi ? se demandait-elle soudain. Est-ce que cela n'aurait pas dû être différent ?

Mais, toujours et même dans les pleurs, sa volonté ancienne, farouche, obtuse, se redressait pour lui signifier que les choses étaient telles qu'elles devaient être, et si confiante était cette volonté aveugle, stupide, cette sauvage détermination de sa jeunesse que Clarisse Rivière n'avait jamais eu peur qu'une faiblesse l'y fît renoncer.

Dans ces instants les gestes seuls perdaient de leur justesse.

Elle se voyait sanglotant dans le fauteuil, elle se trouvait médiocre, elle se trouvait bonne femme et comédienne excessive comme sa mère, mais pour elle il n'y avait pas d'excuse.

Et puis cela passait. Elle oubliait cette défaillance.

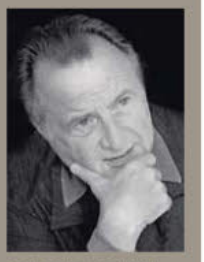
Ne lui restait que le souvenir un peu étonné d'un réveil de cette ténacité qui était en elle son seigneur et qu'elle ne pouvait imaginer trahir. Pourquoi cette puissance au fond d'elle avait bougé, elle finissait par l'oublier.

Chaque premier mardi du mois la mère de Malinka recevait assez d'argent pour faire ses courses jusqu'à la prochaine visite, ainsi qu'un petit cadeau, flacon d'eau de Cologne, brûle-parfum, torchon de lin véritable, car elle aimait passionnément les objets et les surprises et que Clarisse Rivière, qui s'embêtait beaucoup à trouver tout cela, ne pouvait se résoudre à ne lui apporter qu'une sèche enveloppe de billets.

Elles s'attablaient ensuite dans la minuscule cuisine et mangeaient ce que sa mère avait préparé la veille, un veau marengo ou du hachis parmentier ou du chou farci de canard confit, et seule sa mère parlait de ce qu'elle avait fait durant ce mois et des quelques personnes qu'elle avait rencontrées au club de vieilles dames du quartier, et cela ne pesait plus entre elles, que Clarisse Rivière ne pût rien dire de sa vie et que sa mère ne pût rien lui demander.

Il y avait eu un temps où, son propre récit fini, la mère de Malinka restait un peu hagarde, bouche entrouverte, et fixait d'un œil éploré et suppliant et cependant sans espoir, résigné, le visage de Clarisse Rivière qui devenait alors si froid, si dur que sa mère baissait les yeux.

Marie NDIAYE

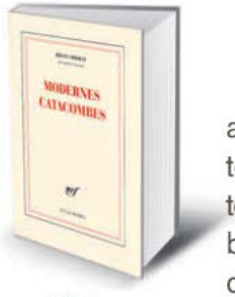


BIOGRAPHIE

Entré major à l'Ecole normale supérieure et agrégé de philosophie, cet archétype de l'« intellectuel de gauche », né à Paris en 1940, a soutenu les guérilleros cubains et Che Guevara, ce qui lui vaudra d'être emprisonné en Bolivie de 1967 à 1971. Haut fonctionnaire, universitaire, spécialiste des sciences de l'information et de la religion, Régis Debray a créé la revue *Médium* en 2005. Ecrivain prolifique, Prix Femina en 1977 pour son roman *La neige brûle*, il est l'auteur de nombreux essais, dont *Un candide en Terre sainte* ou encore *Du bon usage des catastrophes*, et siège au jury du prix Goncourt depuis 2011.

Modernes Catacombes

Régis DEBRAY



Modernes Catacombes. Hommages à la France littéraire par **Régis Debray,** 310 p., 21 €
Copyright Gallimard.

LE LIVRE Attention, titre éloquent, sous-titre trompeur : ces « hommages » aux écrivains qui l'ont marqué ne sont pas seulement des exercices d'admiration, on y trouve aussi des enterrements de première classe et des éreintements sabre au clair ! Dans ce recueil rassemblant divers articles, préfaces, interventions et conférences, de 1994 à 2012, Régis Debray s'en donne effectivement à cœur joie dans tous les sens du terme : tant pour faire l'éloge de Romain Gary, Jean-Paul Sartre, François Nourissier, Jorge Semprun, Julien Gracq, mais aussi de Gaulle, Malraux, Pierre Nora, que pour prendre part au débat suscité par l'écriture minimaliste de Philippe Delerm ou encore pour river son clou à cette « insubmersible bête médiatique » de Philippe Sollers – dans les colonnes de *Marianne* en 1999. De fait, l'intitulé des chapitres annonce la couleur : « Couteaux », « Journaux », « Tréteaux », « Chapeau ! », « Flambeaux ». C'est dans ce dernier que figurent les extraits qui suivent, allocution du « médiologue » au Festival de la correspondance de Grignan l'année dernière, qui n'avait jamais été publiée. Régis Debray y dit son attachement à l'art où excella Madame de Sévigné et sa crainte de le voir menacé à l'ère du tout numérique. Voilà bien la teneur de ces *Modernes Catacombes* : les partis pris d'un « simple lecteur » qui « aime vagabonder chez les grands auteurs », comme il le confie en introduction, et se sent indéfectiblement lié à « un monde en voie de disparition, celui des humanités ». A la fois érudit et frondeur, lyrique et féroce, souvent bavard, faussement modeste, Régis Debray reste passionné, assurément. **D.P.**

COLLECTION PARTICULIÈRE

KIOSQUE.FR

Régis DEBRAY

Au revoir, Madame de Sévigné

Le village de Grignan, dans la Drôme, où résida la fille de Mme de Sévigné (1626-1696), organise chaque été, à l'initiative de son maire, Bruno Durieux, le Festival de la correspondance. En 2012, la correspondance des philosophes en fut le thème principal. L'occasion d'un aperçu sur l'inquiétant avenir d'un blason en péril.

Qu'est l'art épistolaire devenu ? Et d'abord, que mettre exactement sous ce mot ? Le sort encouru par le plus ancien commerce des esprits et des cœurs à l'ère du *tweet* et du *retweet,* des *followers* et du *trolling,* du *buzz* et des *clashs,* à un moment où le sieur Paulo Coelho se flatte d'avoir quatre millions de correspondants, concerne les deux variantes de la missive : l'épanchement intime et l'apostrophe solennelle. La lettre passe pour une tranche de vie, l'épître pour un produit de l'art. La première est personnelle et non reproductible, la seconde, plus apprêtée, vise un public. On ne confondra donc pas un faire-part par la poste avec une oraison funèbre en chaire, mais notre crépuscule ne fait plus trop la différence entre les Belles-Lettres et la boîte aux lettres.

Remontons aux fondamentaux. De quoi s'agit-il, au départ ? D'un véhicule physique et singulier : la feuille recto verso, manuscrite, adressée à un particulier, affranchie, déposée sous enveloppe cachetée dans une boîte jaune et dûment signée à la main. Une lettre qui, contrairement au document numérique, peut faire preuve devant un tribunal ou un notaire (le cachet de la poste faisant foi). Celle qui doit s'assimiler à une œuvre de l'esprit, sujette à droits d'auteur et droit patrimonial. Celle qui suscite une réciprocité, et qui fera bientôt de son auteur un lecteur. Je ne parlerai donc pas de la lettre contrat, de change, de démission, de créance ou de félicitations. Ni, rigueur oblige, de la carte postale, signe d'une attention portée à l'autre, mais qui n'est pas prise dans l'échange et n'appelle pas de réponse : qui oserait annoncer une mauvaise nouvelle ou déclarerait son amour sur une carte-vue, la fille paresseuse, mais toujours optimiste de la célébration photographique du territoire ?

Quiconque s'intéresse aux coulisses matérielles de la vie spirituelle, et partant aux sous-sols de la relation épistolaire, ne manquera pas de saluer bien bas les facteurs et leurs lourdes sacoches. Nous avons une dette à payer aux Ponts et Chaussées, aux camionnettes jaunes de La Poste, à Michel Strogoff, l'envoyé du tsar, et à Tati sur son vélo dans *Jour de fête.* Pas de signes sans support, tablette d'argile, papyrus ou papier, et pas de messages sans messager.

Pourquoi Pline, Sénèque et Mme de Sévigné ? Parce qu'il y avait derrière eux empire et royaume, avec sous leurs pieds des voies frayées et balisées, voies de terre et voies d'eau. Soit des chevaux, des routes, et un service de courriers. Donc un Etat centralisé, leveur d'impôts et donneur d'ordres. Pas de chevaux sans haras, et pourquoi des haras ? Pour entretenir une cavalerie, et donc une force armée. Pourquoi des routes pavées par monts et par vaux et des coches d'eau sur le Tibre et le Rhône ? Pour y faire transiter des marchandises et trottiner des soldats. Quand l'Empire romain s'est effondré, avec ses relais de poste, ses dépôts de vivres et ses légions, les routes ont disparu sous les ronces faute d'entretien, les services de messagerie se sont disloqués, et la correspondance privée, faute de puissance publique, s'est interrompue. Quand il n'y a plus de grands chemins, il n'y a plus de belles lettres. Advient un blanc dans la correspondance, un millénaire durant. Mais laissons là ces considérations élémentaires, sans doute trop triviales pour un auditoire cultivé.

Il faut des routes dans la campagne et du loisir à la maison, autant pour l'art de la conversation à la française que pour la correspondance qui la fait rebondir par écrit. Nos cellulaires et nos prothèses nous livrent à l'affairement du canard décapité — tandis qu'une correspondance à l'ancienne prolongeait l'entretien policé, dont elle a le piquant, le primesaut, voire l'imprudence, ainsi qu'un certain caractère aristocratique. Il ne fallait pas seulement, pour se livrer à cette prodigalité désintéressée, être fluide à l'écrit ; il fallait avoir un lieu à soi et du temps libre. En clair : des esclaves — comme en avaient Cicéron ou Sénèque — ou des domestiques, comme les grands épistoliers de chez nous, les stakhanovistes de la lettre, Romain Rolland (trente volumes), Martin du Gard (dix) ou George Sand. La bonne dame de Nohant a écrit à peu près vingt mille missives au cours de sa vie, et elle avait dans son manoir berrichon une dizaine de gens de maison à son service. Ceci n'est pas sans rapport avec cela. La relation épistolaire exige 1) de ne pas être trop dérangé du matin au soir, 2) d'avoir de quoi boucler ses fins de mois. On reçoit de son éditeur un à-valoir pour une idée de scénario, d'essai ou de roman, mais pour une lettre de quatre pages à un ami, macache. L'exercice est bénévole. Flaubert, le veinard (quatre cents lettres entre lui et George Sand), avait une cuisinière et des rentes. La fin des « bonnes » à domicile, dans la moyenne bourgeoisie intellectuelle, n'est pas étrangère à l'épuisement de cette générosité de cœur et d'esprit qui consiste à prendre son temps et une feuille blanche pour prendre des nouvelles d'un tiers. Quand il faut faire chaque matin ses courses et son frichti, soutenir une longue correspondance relève d'une sorte de sainteté, aux limites de la névrose.

N'oublions pas de saluer en passant l'administration pénitentiaire. Car il est un lieu où la graphomanie peut devenir planche de salut : la captivité, bouillon de culture où fermente depuis deux mille ans, de Paul de Tarse à Gramsci, le virus épistolaire. On y vit au calme (du moins

KIOSQUE.FR

quand le prisonnier est en régime politique, et non pas bagnard ou en préventive), nourri, blanchi et pas dérangé. Sans note de gaz ou d'électricité à payer, sans avoir à faire la queue au supermarché. C'est, malgré la censure (souvent relâchée ou trompée), la serre chaude idéale du SOS amoureux, comme de la lettre de direction morale. La maison d'arrêt fait du détenu, bien plus que du moine trappiste ou bénédictin, enchaîné jour et nuit à ses travaux et liturgies, et sans une heure à lui, l'heureux rival du rentier à gentilhommière et de l'âme tendre en son boudoir. Pensons à Albertine et Julien Sarrazin, ou plus durement aux lettres de Benjamin Fondane à sa femme depuis Drancy. Les décourageantes facilités de la rencontre privent malheureusement les individus en liberté de leurs capacités d'attention, de concentration et d'introspection, en raison des urgences qui remplissent l'agenda et désolent l'existence. Ces affairements inutiles, la drôle de guerre en a débarrassé Sartre troufion bayant aux corneilles dans sa section météo et attendant le vaguemestre entre deux lâchers de petits ballons rouges.

La relation épistolaire est là pour abolir la distance entre deux esprits fraternels ou deux cœurs épris. Autant dire que la lettre vit d'absence et meurt de proximité. Quand Pline le Jeune écrit à l'empereur depuis la Cilicie, il sait qu'il faudra six semaines à sa lettre pour qu'elle parvienne à Rome (d'où l'emploi fréquent chez les Romains de l'imparfait épistolaire, qui fait du présent un déjà passé — *nihil habebam quod scriberem*). Son premier ressort est l'éloignement géographique, et son coup de grâce, le SMS transcontinental et la télé-conférence. Comme saint Paul peaufine ses épîtres aux Galates et aux Romains, faute de pouvoir faire acte de présence en Asie mineure ou à Rome, pour y projeter *in absentia* son autorité ; comme Napoléon à Moscou n'a plus que l'exprès et l'estafette pour continuer de régner à Paris ; et Simone de Beauvoir que la plume pour rattraper Nelson Algren par-dessus l'Atlantique... La lettre, ce pis-aller, sert à faire la guerre et l'amour, mais de loin et faute de mieux. Rosalie Vetch, l'Ysé du *Partage de midi,* a fait une meilleure correspondante que Mme Paul Claudel, et Juliette Drouet a ouvert plus d'enveloppes que Mme Victor Hugo. On ne peut que bénir, d'un point de vue littéraire, les séparations de corps et les longues déconnexions ! Qu'il s'agisse d'exercer un commandement ou de préparer un accouplement, elles donnent de l'inspiration à l'esseulé comme à l'exilé. Qui dira les traits de génie que nous devons aux interminables et fades traversées de l'Atlantique et du Pacifique ? Aux huit jours d'intervalle entre Paris et Grignan, aux arrachements polynésiens et chinois de Segalen au bonheur domestique, aux errances dans les dunes d'Arabie du colonel Lawrence, inlassable épistolier sans radioémetteur ni téléphone de campagne ? Quand la conquête de l'ubiquité dressera son bilan, sans doute verra-t-on dans la colonne passif, à côté des faillites du papier à lettres, la diminution de nos facultés lyriques. C'est un grand bonheur que d'être partout *relié,* par le satellite, le GPS et la radio à bord, et un confort enviable, quand on est sur la banquise, du côté du pôle Nord, de pouvoir appeler sa maman et parler en direct sur France Inter, mais ces miraculeuses familiarités ont un prix : une moindre magie des mots, voire une plus grande sécheresse de cœur. Vincent et Théo Van Gogh n'ont plus grand-chose à se dire quand ils se retrouvent à Paris, Picasso et Gertrude Stein cessent de s'écrire quand celle-ci déménage rue Christine, et que lui est aux Grands-Augustins, avec un téléphone. Tant mieux pour la sécurité des naufragés et l'espérance moyenne de vie, tant pis pour les chants les plus désespérés, qui restent les plus beaux.

Plus qu'aux demoiselles du téléphone, c'est au séisme numérique que nous devons le fait que l'être humain n'a jamais autant communiqué avec ses semblables qu'aujourd'hui — et aussi peu transmis. Le rythme des échanges entre proches, pairs ou inconnus s'est convulsivement accéléré. Ils sont plus fréquents et plus superficiels. Nous vivons tous sous l'impératif du *just-in-time.* Le télégramme décacheté qu'est un *tweet* de 140 signes peut avoir la vivacité d'une brève de blog ou de comptoir, mais la repartie à la va-vite ajoute au stress des « surbookés » qui cherchent plus à parer les coups qu'à mûrir le mot juste. Or tout dans la lettre est retard à la détente, depuis les difficultés d'envoi — trouver une enveloppe, un timbre, sortir de chez soi, dénicher une boîte aux lettres — jusqu'au plaisir masochiste de l'attente — le guet matinal du facteur et de la réponse qui tarde à venir, l'anxieuse ouverture de l'enveloppe, la relecture inquiète du trop vite parcouru. L'épistolaire par construction enjambe le présent et mise sur la durée (« à publier *après* ma mort »), voire sur la postérité, par destinataire interposé. Il tire la langue au flux, parce qu'il est côté stock. Une lettre papier est un événement, et donc une émotion, bonne ou mauvaise ; mais c'est aussi un monument à protéger, ou à détruire, dans un geste sacrilège, celui de Madeleine Gide, parce qu'elle pourrait faire procès, sait-on jamais. On peut toujours l'avoir devant soi. Un particulier ne conserve pas ordinairement ses courriels, mais il garde les lettres qu'il reçoit — pour ses archives. Une lettre d'amour, avec son parfum, ses petits dessins, son papier de couleur, cela peut même devenir un fétiche, un talisman, une mèche de cheveux. La religieuse portugaise la plaçait sous son corsage, chair contre chair.

Au fond, l'épistolaire, c'est plus qu'une marque sensuelle d'attention : c'est la civilité même, puisqu'en définitive celle-ci consiste dans l'art de compliquer le plaisir. Comment ? En retardant le passage à l'acte, en se détournant du but pour mieux l'atteindre. Le butor saute les préliminaires et obéit à ses pulsions illico, sans le savant dégradé des formules de politesse. Vous savez la différence entre le *Bien à vous* désinvolte, le *Je vous prie*

KIOSQUE.FR

d'agréer l'expression..., neutre et froid, et le *de mon plus profond respect ou de ma haute considération.* L'équivalent moderne du *Subev* latin (*si vales bene ego valeo* : si ça va bien pour toi, ça vient bien pour moi), c'est le HYF (*I hope you're fine*), et les Américains sont nos Romains à nous. On ne sait que trop, aujourd'hui, à quels troubles de comportement (harcèlement, agressivité, volatilité), à quelle sauvagerie sentimentale, politique et sexuelle une société s'expose quand un homme d'argent et de pouvoir ne tolère plus d'attendre parce que « maintenant tout est maintenant ». Le transport des images et des signes à la vitesse de l'éclair court-circuite les délais de décence — que ce soient ceux du deuil ou du désir. Il y a du pousse-au-crime dans la dématérialisation de toutes choses. De même que le présentisme ambiant fait régresser le protestataire de la Révolution comme construction au terrorisme comme apocalypse (ou plus trivialement les syndiqués du chou-fleur du défilé revendicatif à l'invasion de la préfecture), le direct nous fait régresser du poétique à l'hystérique, ou du délicat haïku à la main au cul. Un peu d'inertie dans l'acheminement des signaux aide au travail de civilisation, toujours précaire et de plus en plus mal récompensé. Il est devenu de salubrité publique, dans les relations entre les sexes comme entre tous les citoyens, de rétablir le tempérament dit secondaire et l'esprit de l'escalier dans leurs anciens droits et devoirs.

Nous avons quelques motifs d'espérer en des retours de courtoisie. Le premier me semble être la féminisation des mœurs, et la nouvelle hégémonie conquise par nos compagnes, disons même de nos *first ladie*s sur nos présidents, plus portées que leur conjoint à l'épanchement, fût-il contre-indiqué. La tyrannie de l'intimité, à cet égard, peut avoir du bon, et ce n'est pas d'aujourd'hui.

Pénélope, la tapisserie et le chant aidant, étant toujours mieux armée pour tromper l'absence qu'Ulysse, son coureur de mari, il n'est pas étonnant que nos belles délaissées aient eu la vocation du roman par lettres. Sur les quatorze « romans de femmes du XVIII[e] siècle » regroupés dans la collection « Bouquins », onze sont épistolaires, et eurent un lectorat essentiellement féminin. Axées sur le malheur de s'être éprise d'un mufle ou d'un indifférent (et l'auteur masculin des *Lettres de la religieuse portugaise* s'est rendu plus crédible en se féminisant), elles mettent le chagrin en musique. S'il est vrai que les romans par lettres, au dire de Mme de Staël qui en a fait l'éloge, « supposent toujours plus de sentiments que de faits », il y a une grâce proprement féminine (laquelle, comme il faut l'espérer, peut visiter de temps à autre le sexe mâle) dans le camouflage épistolaire du journal intime, où la subjectivité est reine, et la psychologie. « La vie d'un homme tient dans ses lettres », disait Voltaire — c'est exact pour la sienne, mais encore plus pour celle d'une femme, fût-elle philosophe, comme Simone Weil. On aurait presque pu mettre en regard, dans les siècles écoulés, hommes du livre (pas de femmes chez les typos) et femmes de lettres, mais cet apartheid a cessé ce matin puisque la chaîne du livre, écriture, études et lecture, glisse désormais sous l'apanage du nouveau sexe fort (deux lecteurs sur trois de romans sont des lectrices). On aurait pu, dès lors, avec la revanche du yin sur le yang, voir s'accumuler dans les sacoches du facteur ces « petits monuments de tendresse », comme les appelait Laclos. Le devenir-femme de l'homme occidental, allié à notre dilection pour les formats courts et à la prospérité du trou de serrure, devrait ou aurait dû souffler dans les voiles de l'art épistolaire. Mais force est de reconnaître que la numérosphère où nous venons d'entrer nous rend facile l'accès, *via* Google ou Gallica, aux échanges intimes de nos grands aînés, mais n'incite guère à ajouter un codicille à ce legs de mieux en mieux archivé de causeries sous le manteau, dont on peut craindre qu'il ne reste intestat. Nos amours étant devenues de type hussard — plus besoin de conter fleurette, on y va *straight* —, Diderot et Sophie Volland, c'est à craindre, se fileraient aujourd'hui des rancards par SMS.

Reste l'amitié, autre raison d'espérer. Car une correspondance suivie, ce face-à-face à distance, nous retrace neuf fois sur dix une trajectoire amicale. Et une amitié vraie sait devoir rester confidentielle : le secret de la correspondance lui va comme un gant. « Si je t'écris, c'est pour que cela reste entre nous, sinon je t'aurais fait passer le message par un tiers. » Sans doute se confier au papier comporte-t-il un risque. D'où le recours à des termes codés, des surnoms, des clins d'œil, des mises en garde en *post-scriptum* comme le « serment tombeau » ou le « brûlez cette lettre » chers à Marcel Proust, qui voyait dans la téléphonade un manquement au pacte de complicité cryptique que passent entre eux de vrais compères. « Vous ne m'envoyez jamais que des messages qui pourraient être téléphonés », reprocha-t-il un jour, par écrit, à son ami le prince Bibesco. Reste à savoir si le mot amitié a encore un sens quand la moindre opacité est suspecte et la transparence un gage de vertu, quand tout ce qui fuit l'exhibition en temps réel passe pour louche ou pour insignifiant. Quand un ministre de la Culture publie ses Mémoires de fonction avant même d'avoir quitté la rue de Valois. Quand un médiocrate supposé philosophe se fait filmer en *live* dans le désert de Libye, quand le but d'une action devient sa mise en scène, à livrer de suite à la jet-set. Quand il faut que ça rende et que ça paye et que ça se sache, *urbi et orbi.* Dans cette maison de fous, à la fois de commerce et de verre, que devient notre bonne société, creuser en langue française un tunnel sous la Manche, saison après saison, peut s'assimiler soit à un trouble à l'ordre public soit à un tempérament sadomaso. Affection et diffusion, sincérité et popularité, il faut choisir. Si on a deux mille amis sur Facebook, c'est qu'on n'en a aucun. Quand on va sur le Net pour se livrer à des centaines de milliers de personnes, on ne se livre à personne. On veille sur sa marionnette.

BIOGRAPHIE

Marguerite Germaine Marie Donnadieu, de son vrai nom, est née au Vietnam en 1914, alors Indochine française, et décédée à Paris en 1996. Fille du directeur de l'école de Saigon et d'une institutrice, Marguerite Duras, signature empruntée à cette commune du Lot-et-Garonne liée à ses racines paternelles, a étudié à Paris et publié son premier roman en 1943, *Les Impudents*. C'est le début d'une riche carrière d'écrivain mais aussi de cinéaste et de dramaturge. Mariée au résistant Robert Antelme, puis à Dionys Mascolo, le père de son fils, Jean, elle est l'auteur de plus d'une trentaine de livres dont *L'Amant*, prix Goncourt en 1984, véritable best-seller.

PAT/STILLS/GAMMA

La Passion suspendue

Marguerite DURAS

La Passion suspendue. Entretiens avec Leopoldina Pallotta della Torre (La Passione sospesa)
par
Marguerite Duras,
traduit de l'italien par René de Ceccatty,
190 p., 17 €
Copyright Seuil.

LE LIVRE En 1987, une jeune Italienne est bien décidée à interviewer, pour *La Stampa,* l'auteur de *Yeux bleus, cheveux noirs,* qui vient de paraître dans la langue de Dante. L'écrivain, alors âgée de 73 ans, au sommet de sa renommée, et qui vit avec Yann Andréa, de près de quarante ans son cadet, ne cesse de se dérober. Mais la journaliste ne s'en laisse pas conter et conquiert, peu à peu, la confiance de Marguerite Duras. Finalement, Leopoldina Pallotta della Torre obtiendra une série d'entretiens qui, de mois en mois jusqu'en 1989, deviendront un livre, publié uniquement en Italie. Devenu introuvable, il avait échappé aux spécialistes, et le traducteur René de Ceccatty l'a découvert par hasard. Comme il l'explique en préambule, le fait que Leopoldina soit italienne, sa distance, sa détermination à pousser la dame dans ses retranchements mais aussi sa connaissance approfondie de l'œuvre et de la vie de Duras incitent celle-ci à se livrer comme jamais. Résultat, une conversation à bâtons rompus, dense, sans faux-semblants, souvent en marge des sentiers battus. De son enfance indochinoise et de ses rapports avec sa famille à ses procédés d'écriture, de son engagement au sein du PCF et de son amitié avec François Mitterrand à ses jugements sur le milieu littéraire, du cinéma au théâtre, de l'homosexualité à l'alcool, de critiques en louanges (Sartre et Sollers en prennent pour leur grade, Elsa Morante s'en sort avec les honneurs), de longues confessions en réponses laconiques, sans oublier « l'affaire Gregory», c'est tout bonnement passionnant, il faut l'avouer. Même pour ceux qu'horripile cette personnalité hors norme. **D.P.**

KIOSQUE.FR

La littérature […]

Quelle est selon vous la tâche de la littérature ?

De représenter l'interdit. De dire ce que l'on ne dit pas normalement. La littérature *doit* être scandaleuse : toutes les activités de l'esprit, aujourd'hui, doivent avoir affaire au risque, à l'aventure. Le poète même est en soi ce risque même, quelqu'un qui, contrairement à nous, ne se défend pas de la vie.

Regardez Rimbaud, Verlaine… Mais Verlaine ne vient qu'après. Le plus grand reste Baudelaire : il lui a suffi de vingt poèmes pour atteindre l'éternité.

Vous faisiez allusion, dans une interview, à des caractéristiques précises qui distingueraient l'écriture masculine de l'écriture féminine.

Il y a un rapport intime et naturel qui depuis toujours lie la femme au silence et donc à la connaissance et à l'écoute de soi. Cela conduit son écriture à cette authenticité qui fait défaut à l'écriture masculine, dont la structure renvoie trop à des savoirs idéologiques, théoriques.

Bref, l'homme serait plus lié au savoir, entendu comme bagage culturel ?

Et donc au pouvoir, à l'autorité qui, en soi, ont peu de rapport avec l'écriture *véritable.* Regardez ce que Roland Barthes a écrit sur l'amour. Des fragments fascinants, méticuleux, intelligents, littéraires, mais froids. De quelqu'un qui ne connaît l'amour que pour l'avoir lu, ou vu de loin, sans connaître les emportements, les pulsions, la douleur. En lui, il n'y a rien qui ne soit extrêmement contrôlé. Ce n'est que grâce à son homosexualité, que Proust a pu, en étant projeté dans les méandres de la passion, en faire, en même temps, de la littérature.

Vous ne croyez pas que vous exagérez un peu ?

Par l'écriture masculine, j'entends celle qui est trop alourdie par l'idée. Proust, Stendhal, Melville, Rousseau n'ont pas de sexe.

En parlant de vos rapports avec Raymond Queneau, vous avez raconté que vous vous étiez brouillée avec lui à cause d'un jugement qu'il avait porté contre votre Square, *le taxant d'un romantisme excessif, alors que l'empreinte que vous aviez voulu y mettre était fortement matérialiste.*

Cette fois, vraiment, il n'a pas compris. Pas plus que ne l'ont compris ceux qui n'ont lu ce livre que comme une histoire d'amour…

Quel autre souvenir de Queneau et de vos rencontres avec lui gardez-vous ?

Je l'aimais bien. *Zazie dans le métro* est un livre extraordinaire, je trouve : mais qui sait, je me demande comment il aurait fini, Queneau, s'il n'avait pas eu peur de lui-même, du fond obscur de ses pensées.

Vous parliez d'écriture à l'époque où vous le fréquentiez ?

Il avait une manière à lui de parcourir les manuscrits qui arrivaient chez Gallimard : il prétendait qu'il suffisait de quelques pages pour se faire une idée, non pas tant pour savoir si le livre était plus ou moins réussi, mais pour savoir si l'auteur était un amateur égocentrique qui s'épanchait sur la page comme une jeune fille dans son journal, ou si, au contraire, il s'agissait d'un véritable – même si ce n'était pas d'un bon – écrivain. L'écrivain, me disait-il, est quelqu'un qui se rend compte qu'il n'est pas seul face au texte.

Quels ont été vos rapports avec les auteurs du Nouveau Roman, Nathalie Sarraute, Alain Robbe-Grillet, Claude Ollier, Claude Simon ?

Tous trop intellectuels pour moi. Avec une théorie de la littérature à laquelle se tenir et ramener toute imagination. Moi, non, je n'ai jamais eu d'idées à ce propos, d'enseignement à donner…

Nathalie Sarraute est une de mes très chères amies : bien sûr, j'ai toujours pensé que ses essais, sur Dostoïevski, par exemple, étaient supérieurs à ses romans, toujours trop cérébraux. Il y a quelques années, elle s'est mise elle aussi à écrire dans le style autobiographique. Mais qui parmi nous a lu *Enfance* ? On dit qu'elle a très peu vendu. Robbe-Grillet en est au troisième tome de sa saga familiale. Mais, dites-moi, on parle encore de ses livres en Italie ? D'accord, c'est un homme très brillant, un enthousiaste… Je me rappelle une fois que, un peu confusément comme il faisait, sans méchanceté d'ailleurs sans doute, il m'a accusée d'être répétitive. Comme si insister sur certains sujets, de livre en livre, cela voulait forcément dire manquer d'imagination. Tout texte nouveau que je fais remplace l'ancien, l'amplifie, le modifie.

On a parlé, vers les années cinquante, à l'époque de romans comme Un barrage contre le Pacifique *ou* Moderato cantabile, *de certaines affinités stylistiques et thématiques, entre vous et l'Ecole du Regard.*

Je n'aime pas ce sujet. Je dis simplement que mes maîtres sont et seront toujours d'autres écrivains : les dialogues de Hemingway, les analyses amoureuses de Madame de La Fayette et de Benjamin Constant, et puis Faulkner, Musil, Rousseau…

Que pensez-vous de certains écrivains français contemporains, comme Philippe Sollers, Michel Tournier, Michel Leiris, Michel Butor ?

Qui les lit ? Je les soupçonne d'être ennuyeux. Des gens comme Butor : après *La Modification,* je crois qu'il avait peu à dire. Sollers est trop limité : quelqu'un comme lui, qui fait tout pour amener à lui le grand public et faire parler de lui en scandalisant la bourgeoisie par des sujets qui ne choquent en réalité plus personne, ne doit pas avoir une grande confiance en lui-même.

KIOSQUE.FR

Et puis, écoutez, ces gens-là, je crois, ne me supportent plus. Ils sont envieux, comme la plupart des critiques qui s'insurgent chaque fois que j'interviens dans les journaux ou que j'apparais à la télévision, prêts à m'attaquer comme l'an dernier, quand Godard et moi avons parlé cinéma et de livres à la télévision.

Aucun d'entre eux en tout cas n'écrira jamais un livre comme *Le Ravissement de Lol. V. Stein. […]*

La passion

Tous vos livres, d'une manière ou d'une autre, sont des histoires d'amour. La passion comme ultime et nécessaire recours afin de transcender cette impuissance et cet immobilisme qui paralysent vos personnages. Comme axe de tout l'univers Duras.

L'amour reste la seule chose qui compte vraiment. Il est stupide de le penser circonscrit à des histoires entre un homme et une femme.

Yourcenar reprochait à la littérature française le caractère dominant et obsessionnel du thème amoureux.

Je ne suis pas d'accord. Même si c'est le sujet principal de tous les arts, rien n'a jamais été aussi difficile à dire, à décrire que la passion : la chose la plus banale et, en même temps, la plus ambiguë.

Il y a une phrase, dans Hiroshima mon amour, *qui peut-être résume ce que vous pensez être la nature profonde, contradictoire de tout amour : « Tu me tues, tu me fais du bien. »*

C'est quand, pauvre et extravagante, j'ai rencontré l'amant chinois que j'ai découvert l'ambivalence qui se niche en toute passion. L'amour comme désir de posséder l'autre au point de vouloir le dévorer.

A propos de L'Amant, *vous avez parlé de l'histoire avec le riche Chinois comme l'une des plus importantes de toute votre vie.*

Cette histoire a laissé derrière elle toutes les autres, tous les amours déclarés, codifiés. Dans la tentative de la nommer, en la tirant de son obscurité originelle et sacrée, le langage tue toute passion, la circonscrit, la diminue. Mais quand l'amour n'est pas dit, il a la force du corps, la force aveugle et intacte de la jouissance : reste la miraculeuse apparition des amants nimbés d'ombre. Dans *L'Amant,* je n'ai pu raconter cette histoire que de loin, en parlant de la ville chinoise, des fleuves, du ciel, du malheur des Blancs qui y vivaient. Sur l'amour, j'ai fait silence.

Un amour total qui fascine et effraie en même temps, brûle. Dans Le Square, *la jeune fille dit : « Il y a des choses comme ça qu'on ne peut pas éviter, que personne ne peut éviter », à quoi le Monsieur répond : « Il n'y en a aucune qui soit autant désirable de vivre que celle-là qui fait tant souffrir. » Quelque chose comme l'amour fou des surréalistes, une passion qui conduit les amants à dépasser le prosaïsme du quotidien. En tant que recherche de l'absolu, cela seul peut combattre la mort, le mal, l'ennui de vivre. « Aucun amour au monde ne peut tenir lieu de l'amour, il n'y a rien à faire », dit Sara, l'héroïne des* Petits Chevaux de Tarquinia.

Et qui, encore, ne peut s'apaiser, se résoudre que dans l'absence ou la mort. « Je voudrais que vous soyez morte », dit Chauvin à Anne Desbaresdes dans Moderato cantabile. *Amour total justement parce que, ontologiquement, impossible. Dans vos textes brefs,* L'Homme assis dans le couloir, L'Homme atlantique, La Pute de la côte normande *et dans* Les Yeux bleus, cheveux noirs, *cet aspect se dilate au point de devenir la métaphore même de la passion.*

L'amour n'existe que quelques instants. Puis il se disperse : dans l'impossibilité même, réelle, de changer le cours d'une vie.

Le thème de l'amour renvoie à un autre, celui de l'incommunicabilité entre les sexes. Vos personnages s'aiment et luttent, constamment, pour échouer définitivement.

Ce n'est pas le sexe – ce que les gens sont dans une espèce de décoloration sensuelle – qui m'intéresse. C'est ce qui se trouve à l'origine de l'érotisme, le désir. Ce qu'on ne peut, peut-être qu'on ne doit pas, apaiser avec le sexe. Le désir est une activité latente et en cela il ressemble à l'écriture : on désire comme on écrit, toujours.

D'ailleurs, quand je suis en passe d'écrire, je me sens plus envahie par l'écriture que quand je le fais vraiment. Entre désir et jouissance, il y a la même différence qu'entre le chaos primitif de l'écrit – total, illisible – et le résultat final de ce qui, sur la page, s'allège, s'éclaire.

Le chaos est dans le désir. La jouissance n'est que cette infime part de ce que nous sommes parvenus à atteindre. Le reste, l'énormité de ce que nous désirons, reste là, perdu à jamais.

Vous ne croyez pas que cette image du désir appartienne à des univers typiquement féminins ?

Peut-être. La sexualité masculine tourne autour de modèles de comportement bien précis, l'excitation, l'orgasme. Puis on recommence. Rien qui reste en suspens, non dit. Evidemment toutes les femmes, retenues comme elles le sont par des principes ancestraux d'une fidélité stérilisante, ne sont pas capables de vivre la totalité du désir sans être culpabilisées.

Vous avez souvent soutenu que vous aviez eu, déjà à quinze ans, les traces du désir sur votre visage.

Toute petite, dès mes premières aventures, avec des inconnus, entre les cabines d'une plage et dans les trains, je sais ce que signifie le désir. Avec l'amant chinois, j'en ai expérimenté toute la force et, dès lors, mes rencontres sexuelles ont toujours été nombreuses, violentes même.

KIOSQUE.FR

Comment avez-vous réussi à conjuguer vos innombrables passions avec ce qu'on peut appeler une vraie obsession de votre travail ?

Toutes les fois où, dans ma vie, je cessais de vivre avec un homme, je me retrouvais. Les livres les plus beaux, je les ai écrits seule, ou avec des amants de passage. Des livres de solitude, j'appellerais ça.

Que pensez-vous des hommes ?

Qu'ils vivent dans une espèce d'opacité de la vie, au point de ne pas s'apercevoir de la plupart des choses qui les entourent. Pris par eux-mêmes. Par ce qu'ils font, parfois au point de ne jamais savoir ce qui se produit, sans bruit, dans la tête d'une femme. Il existe encore, je crois, une catégorie phallique qui se prend tellement au sérieux...

Comment décririez-vous votre vie avec les hommes ?

Je les ai suivis toujours, en voyage, partout. Partageant le bonheur que leur concédaient les loisirs qu'ils m'imposaient, et que je ne supportais pas. Ils auraient été fous de colère sans ça. Les hommes que j'ai eus avaient du mal à endurer mes commentaires incessants, mes plaintes quand on m'éreintait, sur mes difficultés à écrire. Ils voulaient que je m'occupe du ménage, de la cuisine et, si vraiment je devais écrire des livres, que je le fasse par intermittence, comme une activité clandestine.

Finalement j'étais toujours ailleurs : les écrivains ne sont jamais là où les autres le voudraient.

J'ai connu des hommes de tous les genres. Tous auraient voulu naturellement que j'écrive un best-seller. Mais pas avant l'an 2000.

Que reprochez-vous aux hommes ?

Qu'il faille beaucoup les aimer pour supporter leur besoin d'intervenir, de parler, d'interpréter tout ce qui arrive autour d'eux.

Vous avez souvent déclaré que « les hommes sont tous homosexuels ».

Impuissants à vivre jusqu'au bout la puissance de la passion, j'ajouterais. Prêts à comprendre seulement ceux qui leur ressemblent. Le vrai compagnon de vie d'un homme – le confident réel – ne peut être qu'un autre homme. Dans l'univers masculin, la femme est ailleurs, dans un monde que, de temps en temps, l'homme choisit de rejoindre.

Que pensez-vous de l'homosexualité ?

Il manque à l'amour entre semblables cette dimension mythique et universelle qui n'appartient qu'aux sexes opposés : plus encore que son amant, l'homosexuel aime l'homosexualité. C'est pourquoi la littérature – il suffit de penser à Proust – a dû convertir la passion homosexuelle en passion hétérosexuelle. Alfred en Albertine pour être clair.

Je l'ai déjà dit, c'est la raison pour laquelle je ne peux considérer Roland Barthes comme un grand écrivain : quelque chose l'a toujours limité, comme si lui avait manqué l'expérience la plus antique de la vie, la connaissance sexuelle d'une femme.

Connaissez-vous l'homosexualité féminine ?

Bien sûr. Le plaisir donné par une autre femme est quelque chose de très intime, qui portera toujours en lui la marque du manque de vertige. Le vrai foudroiement, celui qui peut nous faire succomber, c'est la rencontre avec un homme.

Dans des textes comme La Maladie de la mort *et, encore plus, dans* Les Yeux bleus, cheveux noirs, *vous abordez dramatiquement et, en même temps, avec une grande lucidité, le thème de l'homosexualité masculine. Les deux livres racontent l'histoire d'un amour qui ne pourra jamais avoir lieu entre une femme et un homme mis dans l'impossibilité de jouir de son corps.*

C'est une question que je connais bien, celle-là. L'homosexualité est, comme la mort, l'unique domaine exclusif de Dieu, celui sur lequel ni l'homme, ni la psychanalyse, ni la raison ne peuvent intervenir. L'impossibilité de la procréation même, du reste, rapproche beaucoup l'homosexualité de la mort.

Vous avez même déclaré que vous aviez aimé et connu beaucoup d'homosexuels.

Ils sont comme les autres, pensais-je avant de les connaître. Et en réalité, non. L'homosexuel est seul, condamné à ne pas être rejoint, sinon par intermittence, par celui qui est comme lui. La femme qui vit près de lui sera seule à ses côtés. Et pourtant, c'est justement là, où cela semblerait impossible, dans sa radicale et physiologique impossibilité, que l'amour peut être vécu. Comme cela nous est arrivé.

Il y a neuf ans que vous vivez avec Yann Andréa.

C'est lui qui m'a recherchée. Pendant deux ans, il m'a écrit de très belles lettres. La chose ne m'a pas étonnée. Après avoir lu mes livres, beaucoup le faisaient.

J'allais mal le jour où, qui sait pourquoi, j'ai décidé de lui répondre. Puis il a téléphoné et sans avoir jamais vu cet étudiant de Caen, je lui ai dit de venir. On s'est mis rapidement à boire ensemble et c'est comme ça qu'a commencé notre folie à deux. Encore une fois, avec Yann, j'ai découvert que la pire chose qui puisse arriver dans la vie est de ne pas aimer.

J'ai été débordée par sa présence. Ses amis lui reprochaient de rester avec une femme beaucoup plus âgée que lui, mais Yann n'y prêtait pas attention. Je me demande encore comment c'est possible. La passion a été tragique, comme toutes les passions. Et elle est née de cette noncoïncidence, de cette irréalisation de notre désir.[…]

KIOSQUE.FR

ROMANS ÉTRANGERS

Le temps des copains

Julian BARNES

Un sexagénaire se remémore ses années de lycée, en particulier un camarade, très brillant, son successeur dans le cœur de son ex-petite amie, et qui s'est suicidé. Quarante ans plus tard, la vérité surgit, très inattendue. Un roman nostalgique sur ce qui est passé et définitivement perdu.

« C'est une histoire tristement banale et trop familière, et simplement racontée. » Telle est la vie d'Anthony Webster, dit Tony. Avec ses copains de lycée, Colin et Alex, ils formaient un trio de choc, ayant pour symbole de leur amitié leur montre tournée sur la face interne du poignet. « C'était une affectation, bien sûr, mais peut-être quelque chose de plus ; le temps donnait ainsi l'impression d'être une chose personnelle, et même secrète. » Une vraie bande de rebelles – enfin, à l'anglaise. Un jour, un grand dadais, intello et plutôt réservé, s'est incrusté dans la bande ; il se nommait Adrian Finn. « En ce temps-là, nous nous voyions comme des garçons maintenus dans quelque enclos, attendant d'être lâchés dans la vraie vie », analyse rétrospectivement Tony. « Et quand ce moment viendrait, notre vie – et le temps lui-même – s'accélérerait. Comment pouvions-nous savoir que la vraie vie avait de toute façon commencé, que certains avantages avaient été acquis, certains dégâts déjà infligés ? »

Le rappel à l'ordre du réel ne se fit pas attendre. Un matin, le proviseur du vénérable établissement londonien annonça le suicide d'un élève de la terminale scientifique, Robson, qui s'était pendu dans son grenier. Loin de se morfondre, Colin, Alex, Adrian et Tony ironisèrent sur ce décès, certes peut-être pour des raisons cathartiques, mais surtout parce que le défunt avait eu, contrairement à ses camarades jaloux, une petite amie. Et il avait même réussi à coucher avec elle. Tout vient à point à qui sait attendre. Plus ou moins longtemps.

Les années lycée terminées, chacun dut suivre son chemin. Colin partit pour la Sussex University, Alex dans la firme de son père. Adrian, lui, obtint une bourse pour Cambridge. Quant à Tony, il étudia l'histoire à Bristol. « Et puis la vie a pris les choses en main, et le temps a accéléré. » Autrement dit, Tony a rencontré une fille. Elle s'appelait Veronica Mary Elizabeth Ford. Une étudiante en espagnol, d'un peu moins d'un mètre soixante. Des « mollets galbés et musculeux », les « cheveux châtain clair milongs », et des yeux « gris-bleu derrière des lunettes à monture bleue ».

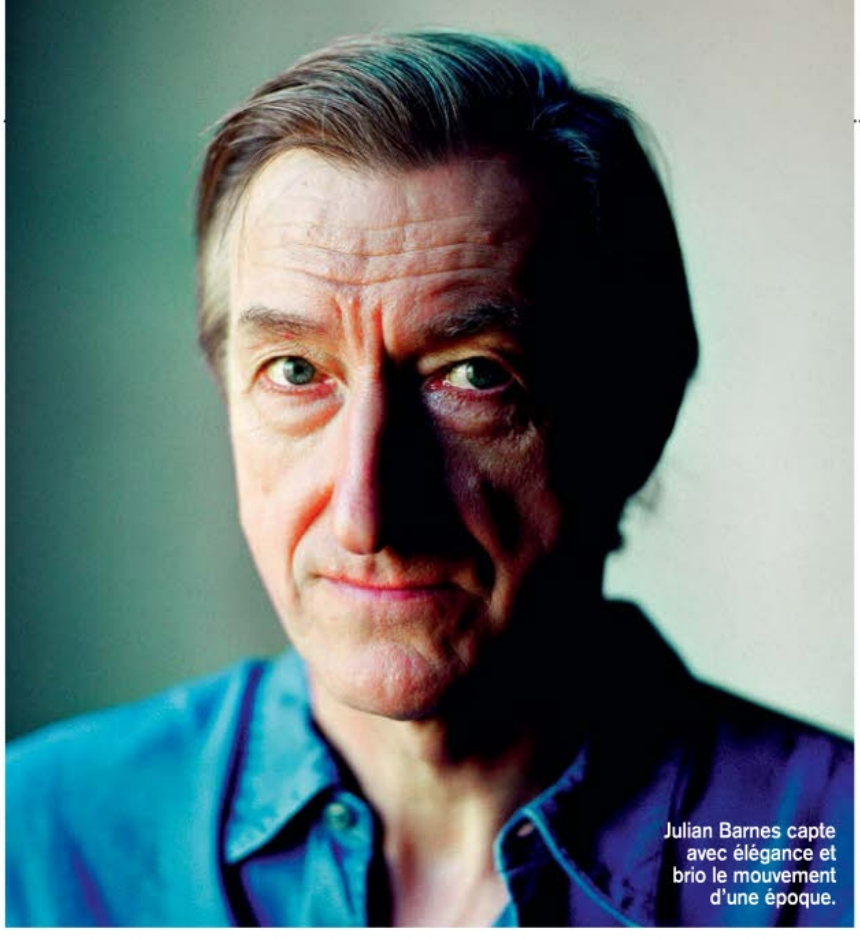
Certes, Tony ne connut pas un très grand succès lorsqu'il montra sa collection de disques à cette mélomane avertie qui, en général, « ne danse pas ». Heureusement, sa bibliothèque rattrapa ses goûts musicaux, Veronica étant une férue de poésie. La relation sentimentale entre les deux tourtereaux put éclore, même si elle vira rapidement à la routine. Tony Webster se vit invité chez les parents de sa petite copine ; en retour, Tony la présenta à ses amis de lycée, curieux de découvrir la belle. Les mois passèrent et, malgré bien des tentatives, il n'y eut pas véritablement de passage à l'acte sexuel, au sens strict. Et les prudes amants se séparèrent – ou presque : « Après qu'on eut rompu, elle a couché avec moi. » Une forme d'adieu un peu paradoxale.

Surprise, quelque temps plus tard, Tony reçut un étrange courrier d'Adrian, lui demandant la permission de sortir avec Veronica. Un comble, tout de même. « Comme vous pouvez l'imaginer, j'ai particulièrement goûté le passage sur ses scrupules moraux – suggérant que si je pensais que quelque vénérable code chevaleresque ou, mieux encore, quelque principe éthique moderne avait été enfreint, il arrêterait, naturellement et logiquement, de la baiser. » Tony prit sa plus belle plume pour répondre de manière acide à cette « vieille branche », avant de s'envoler pour les Etats-Unis. Il y rencontra Annie – mais c'est une autre histoire.

Comment pouvions-nous savoir que la vraie vie avait commencé, que certains avantages avaient été acquis, certains dégâts déjà infligés ?

A son retour, l'exilé apprit une funeste nouvelle : Adrian s'était tranché les veines dans sa baignoire. Les trois compagnons d'armes survivants se promirent alors de commémorer chaque année cette disparition. Mais, s'ils n'allaient jamais oublier Adrian, leurs vies « allaient déjà dans des directions différentes, et le souvenir commun d'Adrian ne suffisait pas à maintenir un lien durable » entre eux. Tony quitta alors le foyer parental pour entrer dans un service culturel. Il épousa Margaret – qui le quitta douze ans plus tard pour un gérant de restaurant –, et avec laquelle il eut une

KIOSQUE.FR



Julian Barnes capte avec élégance et brio le mouvement d'une époque.

fille, Susie. Cette dernière se maria, à l'âge de 24 ans, avec un médecin.

« Je suis à la retraite, maintenant, constate Mr. Webster. J'ai mon appartement avec mes affaires. Je reste en relation avec quelques copains de pub, et j'ai quelques amies – platonique bien sûr. […] Il y a quelque temps, je me suis porté volontaire pour m'occuper de la bibliothèque de l'hôpital local. […] Ça me fait sortir, et il est bon de faire quelque chose d'utile. […] Et ça fait une vie, non ? »

Le nouveau roman de Julian Barnes pourrait s'arrêter là (il serait déjà magnifique), mais ça serait trop simple – tout juste révélera-t-on que le courrier d'un notaire va faire basculer l'intrigue et ressurgir bien des faits du passé… Il conviendrait d'ailleurs de se pencher un instant sur le titre français*, *Une fille, qui danse*. Avec sa virgule, au milieu, qui sépare et relie à la fois le sujet et l'action. Qui crée une respiration et, surtout, une marque de la mécanique du temps. C'est justement tout le sujet de ce texte, puissamment mélancolique et mélancoliquement puissant, comme seuls les Anglais (et Patrick Modiano) savent en concocter – question de climat, peut-être. Vous avez aimé *Expiation* et *Sur la plage de Chesil* de Ian McEwan ? *Les Vestiges du jour* de Kazuo Ishiguro ? *Une fille, qui danse* est de cette trempe, pas moins, et son Man Booker Prize n'a certainement pas été volé. Avec, pourtant, une trame d'une désarmante simplicité – mais, comme le ferait probablement remarquer l'auteur du *Perroquet de Flaubert* (prix Médicis de l'essai 1996), *Madame Bovary* n'était-elle pas au fond qu'une simple histoire d'adultère bourgeois ? C'est bien la preuve que la grande littérature se situe entre les mots – à l'image d'une virgule.

Pour rester dans les faux amis, on a souvent une image caricaturale de Julian Barnes, véhiculée pour des raisons de folklore cocardier, celle du « plus francophile des écrivains britanniques » – lisez son délicieux essai *Quelque chose à déclarer* pour vous en convaincre. Une sorte de cousin de la perfide Albion, fin lettré qu'on aime recevoir pour les fêtes de famille, autour d'un verre de brandy devant le feu de cheminée. Ce cliché aux airs de soirée en Normandie ferait – presque – oublier, l'essentiel, à savoir qu'on fait face à un excellent romancier (citons *Love, etc.* ou *Arthur & George*) et à un nouvelliste hors pair (le très beau recueil *Pulsations*), qui maîtrise formidablement l'art du rythme – pour ne pas dire du « tempo », s'agissant d'*Une fille, qui danse*, bref mais immense roman plus théorique qu'il n'en a l'air.

Derrière la quête et les souvenirs de Tony, Julian Barnes capte avec virtuosité le mouvement du monde et d'une époque. « La plupart des gens n'ont pas fait l'expérience des sixties avant les années 1970. Ce qui signifie, logiquement, que la plupart des gens vivant dans les années 1960 faisaient encore l'expérience des années 1950 – ou, du moins, de bribes de ces deux décennies côte à côte. Ce qui embrouillait pas mal les choses. » Alors, comment les restituer ? D'autant que chaque souvenir n'est, quand on y songe un instant, qu'une fiction. « Ce qui reste finalement en mémoire n'est pas toujours ce dont on a été témoin. » Et, dès lors, tout ce que l'on a engrangé, au fil des ans, dans nos têtes n'est que littérature, quels que soient les sujets abordés : « amour, sexe, morale, amitié, bonheur, souffrance, trahison, adultère, bien et mal, héros et scélérats, culpabilité et innocence, ambition, pouvoir, justice, révolution, guerre, pères et fils, mères et filles, individu contre société, réussite et échec, meurtre, suicide, mort, Dieu. Et hiboux » – oui, il est aussi question de ces rapaces nocturnes, dans *Une fille, qui danse*…

Nos petites histoires font l'Histoire, même si on ne sait pas trop quelle est la définition de cette dernière. « L'Histoire, ce sont les songes des vainqueurs […] » pour les uns, les autres y voyant « les souvenirs de survivants ». Et qu'importe la durée – le temps de la vie d'un homme trop moyen, ou d'une danse avec une femme exceptionnelle.

Baptiste Liger

*Le titre original est *The Sense of an Ending*, qui peut être traduit maladroitement par « le sens d'une fin ».

★★★★ ***Une fille, qui danse (The Sense of an Ending)*** par **Julian Barnes,** traduit de l'anglais par Jean-Pierre Aoustin, 198 p., Mercure de France, 19 €

EXTRAIT « Le caractère évolue-t-il avec le temps ? Dans les romans, bien sûr : sinon, il n'y aurait guère d'histoire. Mais dans la vie ? Je me le demande parfois. Nos attitudes et nos opinions changent, nous acquérons de nouvelles habitudes et excentricités ; mais c'est quelque chose de différent, de plus extérieur. Peut-être le caractère est-il comparable à l'intelligence, sauf que le premier achève de se former un peu plus tard : entre vingt et trente ans, disons. Et après ça, on doit se débrouiller avec ce qu'on a. Cela expliquerait pas mal d'existences, non ? Et aussi – si ce n'est pas un trop grand mot – notre tragédie. »

P.STUART/CAMERAPRESS/GAMMA

KIOSQUE.FR

Sortilèges sardes

Michela MURGIA

Dans *La Guerre des saints*, roman tiré d'une histoire vraie, elle évoque les bondieuseries et les diableries d'une petite ville de Sardaigne.

La Sardaigne est sans doute l'une des dernières terres d'Europe où la bonne vieille chronique villageoise a encore droit d'asile. Ce n'est pas Marcello Fois ni Milena Agus qui diront le contraire. Comme eux, Michela Murgia, 40 ans, est en train de réveiller la magie pagnolesque de son île natale et elle y ajoute le regard de l'ethnographe pour sauver de l'oubli tout le folklore qui a bercé son enfance. En France, on l'a découverte avec *Accabadora* – prix Page des Libraires 2011 –, un roman qui évoquait les pratiques occultes d'une Sardaigne où la mort est aussi familière que les triporteurs.

La Guerre des saints ne change pas de décors, avec un scénario qui pourrait sortir de *Clochemerle* ou de *Don Camillo*. Nous sommes à Cabras, où neuf mille âmes se trémoussent au rythme des carillons dominicaux et des fêtes paroissiales, au mitan des années 1980. Dans ce gros bourg côtier, les bondieuseries et les diableries cohabitent paisiblement pendant que les rats dévorent les palmiers et que, sur le pas de leur porte, les vieillards « dévident leurs fariboles » jusqu'au milieu de la nuit. C'est là que débarque le jeune Maurizio, 10 ans, pour passer quelques semaines chez des grands-parents qu'il a promis de ne pas « faire tourner en bourrique ». En compagnie de deux chenapans de son espèce, Franco et Giulio – le fils du garde champêtre –, il apprendra à manier la fronde en explorant les rives de l'étang voisin, jusqu'au jour où la révolution éclatera à Cabras. Parce que Mgr Sparedda, l'imprudent évêque du coin, a autorisé la fondation d'une seconde paroisse dans le village…

Michela Murgia raconte une Sardaigne oubliée.

Avec deux curés en bisbille et une population en émoi, c'est à une rocambolesque guerre des clochers qu'assistera Maurizio, sorte de Candide égaré au pays des soutanes. Tirée d'une histoire vraie, la brève comédie de Michela Murgia est un régal, dans une Sardaigne oubliée dont elle ressuscite les rituels et les divines chamailleries sans en perdre la moindre miette. Sous le signe de la tendresse, avec la grâce fantasque d'un Calvino ou d'un Camilleri. **André Clavel**

★★★ ***La Guerre des saints (L'Incontro)*** par **Michela Murgia,** traduit de l'italien par Nathalie Bauer, 120 p., Seuil, 15 €

Un exil flamboyant

Mia COUTO

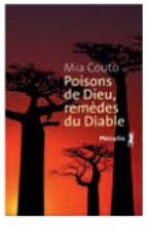
Un médecin portugais arrive au Mozambique. Il y découvre la magie de l'Afrique, et le passé trouble de son grand amour.

Malmené par la misère et la corruption, le Mozambique n'est pas seulement un pays naufragé : il peut aussi avoir le goût du rêve grâce à Mia Couto, qui a su réveiller l'imaginaire de cette petite nation où se côtoient une multitude d'ethnies et de cultures. Une mosaïque complexe, sur laquelle l'auteur de *Terre somnambule* construit une œuvre métissée, flamboyante, qui charrie tous les mythes – et les désillusions – de l'Afrique. Exilée du Portugal, la famille de Mia Couto s'est installée au Mozambique au début des années 1950. C'est là qu'il est né – en 1955 –, là qu'il a écouté les conteurs ambulants dont il s'inspire, là qu'il a lutté pour que sa patrie d'adoption se libère de la tutelle portugaise, pendant la guerre d'indépendance.

Sidonio Rosa, le héros de *Poisons de Dieu, remèdes du Diable*, est un médecin portugais qui vient de débarquer dans un coin perdu du Mozambique, Vila Cacimba, où il doit lutter contre une épidémie de méningite. Mais il a aussi une autre idée en tête : retrouver son grand amour Deolinda, rencontrée l'année précédente à Lisbonne. Pourquoi a-t-elle disparu de la région sans jamais donner de nouvelles ? Afin de le savoir, Sidonio ne cessera de questionner ceux qu'il croit être ses parents, les Sozinhos, un couple assez extravagant dont le portrait occupe une bonne partie du roman. Lui, Bartolomeo, un ancien marin grabataire et diabétique qui, comme son vieux rafiot, vit « dans l'attente d'être détruit ». Elle, Dona Munda, une mulâtre que le destin a tellement malmenée qu'elle « souffre de rides jusque dans son âme ». Tandis que le couple règle ses comptes, Sidonio enquête sur le passé de Deolinda, un passé très trouble, comme celui de la plupart des femmes de Vila Cacimba, « honteuses d'être nées ».

A travers son histoire, ce sont tous les tourments de l'Afrique que tente de conjurer ce récit où la maladie devient une métaphore de l'existence, parce que « vivre est incurable ». Reste la faconde de Mia Couto, dont la langue enchantée – superbement traduite en français – sert de thérapie au monde délabré qu'il met en scène. Un monde où les remèdes du diable sont parfois plus efficaces que ceux du docteur Sidonio Rosa… **A.C.**

★★★ ***Poisons de Dieu, remèdes du Diable (Venénos de Deus, remédios do Diabo)*** par **Mia Couto,** traduit du portugais par Elisabeth Monteiro Rodrigues, 204 p., Métailié, 18 €



MELONI DEIDDA

KIOSQUE.FR

Les idées noires de Shalom Auslander

Shalom AUSLANDER

Annoncé comme le nouveau maître de l'humour juif, l'écrivain américain cache surtout derrière sa prose acerbe un regard inquiet sur notre temps.

Son prénom peut bien signifier « paix » en hébreu, Shalom Auslander n'en reste pas moins sur le pied de guerre. Malgré dix-huit mois d'une tournée harassante aux Etats-Unis et en Europe, l'écrivain américain ne baisse pas les armes au moment de présenter son nouveau livre, *L'Espoir, cette tragédie*. Un roman aussi corrosif et mémorable que son récit autobiographique *La Lamentation du prépuce*, paru en 2008, et qui avait révélé au grand public la drôlerie de ce romancier de 42 ans aux longs cheveux bouclés. Il y faisait la chronique iconoclaste et désopilante de son éducation dans une communauté juive orthodoxe, non loin de New York, un « monde de secrets et de culpabilité » qui l'a marqué au fer rouge.

Affranchi dans la douleur, et au prix de quelques centaines d'heures d'analyse sur le divan, de cette pesante tutelle, l'auteur d'*Attention Dieu méchant* poursuit sa bataille contre l'absurdité du fondamentalisme, fort d'une plume à l'humour résolument acerbe. « J'écris à propos de thèmes qui me font rire, de questions trop sérieuses pour être prises au sérieux, explique-t-il. Je n'ai pas lu de vrai livre avant mes 17 ans, mais quand j'ai découvert Beckett et Kafka, je les ai trouvés hilarants ! Ils n'étaient pas si différents au fond d'un Woody Allen ou d'un Lenny Bruce : puisque l'existence est désespérante, autant aller titiller le lion dans sa cage et en rire un peu… » A la parution de ses premiers textes, la critique a eu tôt fait de le comparer à d'autres maîtres de l'humour casher, Philip Roth en tête. Mais Shalom Auslander ne rêve guère de s'arroger le trône, laissé vacant depuis la (feinte ?) retraite de l'auteur de *Némésis*. « On vante toujours notre humour, mais les Juifs américains aujourd'hui ne sont plus si drôles ! Sans doute parce qu'on ne souffre plus assez... En réalité, je me sens aussi proche de cette tradition que du comique irlandais de James Joyce ou de Flann O'Brien. »

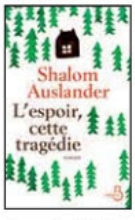
Installé depuis peu à Woodstock avec femme et enfants, comme Bob Dylan en son temps, cet équilibriste du rire a sans doute mis beaucoup de lui-même dans le héros de *L'Espoir, cette tragédie*. Obsédé par la mort et les dernières paroles, Solomon Kugel peine en effet à supporter les dangers qui menacent sa famille, de l'incendiaire qui rôde dans les parages à la sénilité de sa mère, jamais vraiment remise d'être née trop tard pour avoir vécu la Shoah. Lorsqu'il croit deviner un bruit de cliquetis sous les combles de sa nouvelle maison, « Sol » va y découvrir une vieille femme à moitié décatie qui se révélera n'être autre que... Anne Frank, rescapée des camps et réduite depuis à survivre dans les greniers de la Nouvelle-Angleterre !

Une enfance hantée par la mémoire de la Shoah

Shalom Auslander

ULF ANDERSEN

Ressusciter l'adolescente martyre via la fiction ? Roth l'avait déjà esquissé, en 1979, dans *L'Ecrivain des ombres*. Mais Shalom Auslander pousse plus loin l'idée. Il fait de « Miss Holocauste 1945 » une romancière acariâtre, décidée à finir son nouveau livre et à retrouver sa gloire littéraire passée. Une vision blasphématoire qui a fait grincer quelques dents outre-Atlantique… « Les vaches sacrées font toujours les meilleurs burgers ! » ironise pour sa part cet admirateur de *Candide*. « Anne Frank est pour les Juifs une figure christique, morte pour nos péchés. Cela dit, le plus dur pour moi n'aura pas été d'écrire sur elle, mais de devoir relire son journal après tant d'années… »



Règlement de comptes en règle avec une enfance hantée par la mémoire de la Shoah, ce nouveau roman est aussi pour l'écrivain l'occasion d'interroger le poids de la culpabilité, la position victimaire dans la culture juive, ou la fascination constante de notre époque pour l'horreur et la souffrance. Sans oublier la question de l'espoir, mythe ambigu et inquiétant qui traverse tout le livre. « Il n'y a pas plus optimiste qu'un fanatique, juge-t-il sans détour. Car il est persuadé qu'en tuant tous les Juifs, tous les Noirs, ou tous les homosexuels, le monde demain sera meilleur. Mais ça ne l'empêchera pas de tomber malade ou d'avoir un pneu crevé. Le danger n'est jamais là où on l'attend. » Pandore, en son temps, avait sauvé l'espoir. Shalom Auslander, lui, a préféré le libérer de sa boîte, pour n'y garder que les mots. **Julien Bisson**

★★★ ***L'Espoir, cette tragédie (Hope : A Tragedy)*** par **Shalom Auslander,** traduit de l'anglais (Etats-Unis) par Bernard Cohen, 336 p., Belfond, 20 €

KIOSQUE.FR

Devoir de mémoire

Elliot PERLMAN

Entremêlant les voix, le romancier interroge l'Histoire, enquête sur la barbarie et la façon de la combattre.

C'est avec les magistrales *Ambiguïtés* que nous avions découvert en 2005 l'Australien Elliot Perlman. Situé en grande partie à New York, *La mémoire est une chienne indocile* reprend la même technique narrative – un kaléidoscope de voix et de destins – pour méditer sur la question de l'Histoire, sur la manière dont elle se transmet et se dévoile de génération en génération grâce au travail de ceux qui en sont les gardiens.

Adam Zignelik est professeur d'histoire, justement. Petit-fils d'exilés juifs – ses grands-parents ont fui les pogroms –, cet intellectuel « épris de justice » aborde la quarantaine en se demandant s'il ne va pas flancher. Diana, sa femme, est en train de le quitter et son poste à l'université de Columbia est menacé, parce que ses recherches sont au point mort. Alors qu'il s'enlise dans la dépression, un de ses amis lui tendra une perche inespérée en le chargeant d'enquêter sur un épisode peu connu de la Seconde Guerre mondiale : le rôle joué par les soldats noirs américains dans la lutte contre le nazisme et dans la libération des camps de la mort. Ces camps auxquels a survécu un autre personnage de Perlman, un vieillard cloué à un fauteuil roulant dans un hospice où travaille Lamont Williams, un jeune Noir qui, fraîchement libéré de prison, sera intrigué par les tatouages qu'il porte sur le bras…

★★★ ***La mémoire est une chienne indocile (The Street Sweeper)*** par **Elliot Perlman,** traduit de l'anglais (Australie) par Johan-Frédérik Hel Guedj, 590 p., Robert Laffont, 23 €

D'une confession à l'autre, Perlman tisse peu à peu une gigantesque toile où viendront se mêler bien d'autres motifs, bien d'autres acteurs – ou témoins – de l'Histoire, entre les ghettos polonais et ceux de l'Amérique des années de plomb, entre les camps de concentration hitlériens et les geôles du Bronx. Un roman très ambitieux, passionnant, où l'auteur d'*Ambiguïtés* questionne le devoir de mémoire et le pouvoir qu'il exerce sur le présent, afin de terrasser le spectre de la barbarie.

André Clavel

Brève permission

Ben FOUNTAIN

Entre la réalité des combats et la société du spectacle, Ben Fountain pose la question de l'engagement américain en Irak.

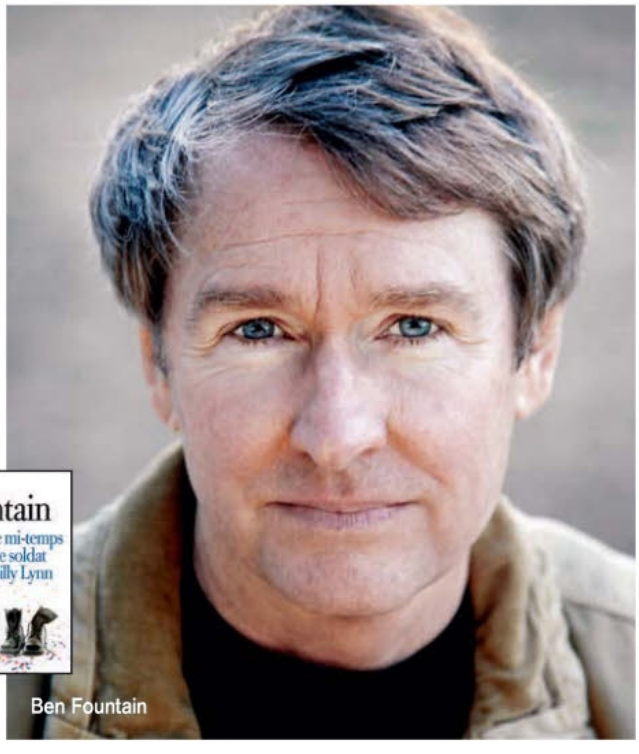
Putain de mort, c'est le titre qu'avait choisi Michael Herr pour son inoubliable reportage sur l'enfer du Vietnam et l'on y songe souvent en lisant Ben Fountain, dont le jeune héros a failli laisser sa peau en Irak. Billy Lynn a grandi dans un Texas bouseux qui ne lui a guère fait de cadeaux et, à 18 ans, il a défoncé à coups de pied-de-biche la Saab de son ex-beau-frère. Pour échapper à la prison, il a été contraint de s'engager dans l'armée puis de rejoindre une garnison en Irak.

Lorsque s'ouvre le récit, Billy est de retour au pays, pour une brève permission. Avec sa compagnie, les Bravos, il a miraculeusement survécu à une embuscade – une caméra de la télé a tout filmé – et, du jour au lendemain, il est devenu « un sauveur de la nation ». Une sorte d'anti-colonel Chabert qui, avec les huit autres rescapés, est accueilli comme une star aux Etats-Unis, même si ses nuits sont hantées par la disparition de ses frères d'armes. « Billy n'a pas cherché à accomplir un acte d'héroïsme, oh non, c'est l'acte d'héroïsme qui est venu le chercher », écrit Ben Fountain avant de raconter comment les radios et les télés américaines vont transformer son calvaire en « tournée de la victoire ». Une comédie tragi-comique où les Bravos seront transbahutés de villes en estrades, assaillis par la meute des journalistes et, bientôt, par un producteur avide de tirer un « scénario formidable » de leur descente aux enfers…

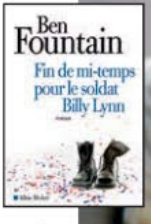
Ce terrible décalage entre la réalité des combats et l'image falsifiée qu'en donne la société du spectacle, Ben Fountain le décrit remarquablement. Et son récit montre aussi comment, avec la complicité du show-biz, l'administration Bush récupérera cyniquement ce battage médiatique pour justifier sa politique en Irak. « Je crois que personne ne sait ce qu'on fait là-bas », dira pourtant Billy, qui repartira au casse-pipe en se demandant si cette hallucinante « mi-temps » n'a pas été pire que la guerre, dans une Amérique prête à vampiriser les marionnettes qu'elle exhibe sur ses écrans. Un premier roman impitoyable, au bout duquel Ben Fountain pose cette question : « Existe-t-il un point de saturation, un nombre de morts suffisant qui finira par briser en mille morceaux le rêve d'Amérique ? »

A.C.

★★★★ ***Fin de mi-temps pour le soldat Billy Lynn (Billy Lynn's Long Halftime Walk)*** par **Ben Fountain,** traduit de l'anglais (Etats-Unis) par Michel Lederer, 410 p., Albin Michel, 22 €


Ben Fountain

THORNE ANDERSON



KIOSQUE.FR

Le blues d'une mère

Joan DIDION

Quintana est morte à l'âge de 39 ans. Elle était la fille adoptive de Joan Didion, qui évoque l'enfance, la maladie, l'angoisse et rattache le fil ténu de la vie au chagrin de la disparition.

Longue silhouette émaciée, à la Karen Blixen, prose élégante et électrique, branchée sur le pouls de l'Amérique. C'est avec beaucoup de retard que, en France, nous avons découvert Joan Didion, née en 1934 à Sacramento dans une famille de souche alsacienne installée en Californie depuis le milieu du XIXe siècle. C'est dans cette région qu'a grandi Joan Didion, qui découvrit Hemingway à 15 ans et remporta un peu plus tard le premier prix d'un concours organisé par *Vogue*, le magazine new-yorkais où elle allait être embauchée comme rédactrice. Elle y débuta sous le signe du « nouveau journalisme », dans le sillage de Tom Wolfe, et réalisa par la suite des reportages décisifs sur les Etats-Unis des années 1960-1980. Ils sont devenus des classiques et certains d'entre eux ont été réunis dans *L'Amérique*, un florilège traduit en 2009 chez Grasset. Deux ans auparavant, cet éditeur avait publié un livre autobiographique bouleversant, *L'Année de la pensée magique*, où, avec une pudeur magnifique, Joan Didion parle du décès de son mari, le scénariste John Gregory Dunne, fauché par une attaque en décembre 2003. Malgré la douleur qui le galvanise, ce récit est l'histoire d'une victoire contre la mort : la « pensée magique », c'est celle qui donne à l'imagination assez de force pour que l'absence ne soit plus un vide funeste, comme si l'être aimé « pouvait revenir », comme s'il était toujours vivant.

Joan Didion

A.ECONOMOPOULOS

Au moment où Joan Didion achevait cet hommage funèbre, elle dut affronter une autre épreuve : la disparition de sa fille adoptive Quintana, fauchée le 26 août 2005 dans l'unité de soins intensifs du New York Cornell, après avoir subi cinq interventions chirurgicales. Ce drame, la romancière l'évoque dans *Le Bleu de la nuit*, un récit où les ténèbres sont transcendées par l'infinie douceur d'une mère qui se cramponne à l'espérance tout au long de l'agonie de sa fille, vingt mois au cours desquels elle fut victime d'une double pneumonie puis d'une hémorragie cérébrale qui lui fut fatale, à 39 ans.

Comme si les mots pouvaient conjurer la mort

Après les obsèques de son père, Quintana était partie vers la Californie pour trouver à la fois un refuge et un apaisement, mais c'est en arrivant à Los Angeles qu'elle eut son premier malaise. Sa mère ne cessa alors de veiller à son chevet, avec une lucidité remarquable, cherchant à en savoir autant que les médecins parce que « l'information est synonyme de contrôle ».

Le Bleu de la nuit raconte ce combat de chaque instant mais c'est aussi un florilège de souvenirs qui forment un poignant reliquaire de l'enfant perdu. Et qui surgissent au fil de la plume, dans le désordre de l'émotion. Le mariage de Quintana, entourée de petites filles en robes d'anges, sous une pluie de fleurs. Le jour miraculeux où – en mars 1966 – elle sortit d'une maternité pour être adoptée par Joan Didion. Son enfance à Malibu, dans une villa donnant sur le Pacifique. La maison de poupée qu'elle avait construite sur une étagère de sa chambre. Son désir de devenir romancière, à 13 ans. Son journal intime, où elle dit avoir été rudement secouée par la lecture de John Keats. Mais, aussi, ses violentes crises d'angoisse, ses multiples dépressions, son penchant pour l'alcool afin de « lutter contre la peur », ses cauchemars où elle voyait apparaître un fantôme terrifiant surnommé « l'homme cassé ».

« Ces moments très clairs reviennent, par certains aspects me submergent de plaisir et, par d'autres, continuent de me briser le cœur », écrit Joan Didion qui raconte comment cette épreuve a révélé sa propre fragilité. Et qui ne cesse de se demander si elle a été une bonne mère, si elle a été assez attentive aux problèmes de Quintana. « Ce livre, explique-t-elle, s'appelle *Le Bleu de la nuit* parce que, à l'époque où j'ai commencé à l'écrire, j'avais l'esprit de plus en plus souvent tourné vers la maladie, vers la fin des promesses, le déclin des jours, l'inévitable assombrissement, l'agonie de la clarté. Le bleu de la nuit, c'est le contraire de l'agonie de la clarté, mais c'est également son avertissement. » Aussi profondes que celles de *L'Année de la pensée magique*, ces pages montrent combien l'écriture est précieuse, dans de tels moments. Comme si les mots pouvaient repousser la mort, et presque la conjurer, en terrassant l'effroyable spectre du silence. **A.C.**

★★★★ ***Le Bleu de la nuit (Blue Nights)*** par **Joan Didion,** traduit de l'anglais (Etats-Unis) par Pierre Demarty, 236 p., Grasset, 18,60 €

KIOSQUE.FR

Dernière missive

Michael KUMPFMÜLLER

Avec beaucoup de grâce et de pudeur, le romancier allemand évoque la dernière relation d'un très grand écrivain tchèque !

Michael Kumpfmüller

★★★ ***La Splendeur de la vie (Die Herrlichkeit des Lebens)*** par **Michael Kumpfmüller,** traduit de l'allemand par Bernard Kreiss, 290 p., Albin Michel, 19,50 €

Franz, le héros de *La Splendeur de la vie*, est un homme quadragénaire que l'on appelle le « docteur ». Un homme estimant qu'il a passé la moitié de son existence à attendre. Ecrivain, il n'est plus employé à la compagnie d'assurances mais pensionné depuis un an. Le pauvre est en mauvaise santé, une tuberculose l'a obligé à fréquenter le sanatorium. Il a beaucoup gardé le lit, lutté contre des maux de tête, l'insomnie et les fantômes qui l'assaillent.

Pour reprendre des forces, il accepte d'aller séjourner en juillet 1923 au bord de la Baltique, à Müritz, dans une petite station balnéaire. Le docteur y rejoint sa sœur, ses neveux et nièces, prenant rapidement plaisir aux piaillements des enfants, aux baignades, et se sentant « au seuil du bonheur ». Le voici qui remarque d'abord une grande fille brune qui ne sourit pas.

Puis il se met à converser avec une jeune femme de quinze ans sa cadette. Dora est cuisinière dans une colonie de vacances du foyer populaire juif de Berlin. Elle vient de l'Est – d'ailleurs « tout chez elle vient de loin », comme il s'en fait la remarque –, s'est brouillée avec son père, un juif orthodoxe très pieux, et fréquente vaguement le fils d'un architecte qui l'emmène au cinéma. Le docteur et Dora commencent à se promener, quel que soit le temps, sur la plage ou dans la forêt. Lui qui n'écrit que la nuit ne l'a pas fait depuis des semaines, pas même des lettres à son meilleur ami Max.

Mais lorsqu'ils doivent être séparés, le convalescent adresse presque chaque jour à Dora une missive, l'interrogeant sur « ce qu'elle porte, quelle robe, quel chemisier, comment a été sa nuit, comment est arrangée la chambre où elle dort ». Bientôt, ils s'installent tous deux dans un modeste logement, à Berlin. En un temps où la république de Weimar commence à vaciller et où l'antisémitisme gronde.

Remarqué en 2003 avec *Fugue en lit mineur* (Denoël), Michael Kumpfmüller parle du désir et de la pudeur, de la pureté et du doute avec grâce et finesse. Roman vibrant et d'une rare beauté, *La Splendeur de la vie* évoque une rencontre qui tient du miracle. Celle de Franz Kafka, car c'est de lui qu'il s'agit, et de Dora Diamant, son dernier amour. Une jeune femme pour qui le plus grand bonheur est fait de toutes petites choses. C'est dans ses bras qu'il s'éteindra à Vienne onze mois plus tard.

Alexandre Fillon

Avant la fin des illusions

Jeffrey EUGENIDES

Dix ans après *Middlesex*, l'Américain signe un des grands événements de la rentrée étrangère.

A chaque décennie son Jeffrey Eugenides. Il y eut *Virgin Suicides* en 1995 (J'ai lu), porté à l'écran avec succès par Sofia Coppola en 1999. 2003 nous donna la bombe *Middlesex* (Points ; prix Pulitzer). Voici à présent *Le Roman du mariage*, dont l'action se déroule au début des années 1980. Alors que Madeleine Hanna commence sa journée dans les tenailles d'une bonne gueule de bois, nous entrons dans le roman de la plus douce des manières : en faisant le tour de la bibliothèque de la jeune étudiante. Edith Wharton, Jane Austen, Henry James, les « redoutables sœurs Brontë », George Eliot, Colette, le plus souvent en œuvres complètes. Nous sommes à Providence (New Jersey), et la jeune femme va bientôt entreprendre un mémoire sur le roman matrimonial, après des études de sémiologie. A Derrida, Barthes et Handke, elle préfère Jane Austen, Henry James, et Anthony Trollope qui écrivit qu'« il n'y a pas de bonheur en amour, sauf à la fin d'un roman anglais ».

Madeleine n'en étant, elle, qu'au début de sa vie de femme, les rapports avec les garçons sont encore compliqués. D'autant que deux jeunes étudiants aspirent à ses faveurs : Leonard Bankhead, séduisant, charismatique, mais maniaco-dépressif, qu'elle aime, et Mitchell Grammaticus, passionné de théologie et idéaliste engagé, qui l'aime. Au fil de leurs discussions, de leurs lectures, de leurs voyages, nos personnages apprennent à déchiffrer le(ur) monde entre la fin des études et l'entrée dans l'âge adulte. Amoureuse de Leonard, Madeleine n'aura de cesse de hacher une relation déjà complexe, cependant que Mitchell tentera de l'oublier jusqu'à s'engager comme bénévole au Foyer des mourants de Mère Teresa à Calcutta.

Le Roman du mariage est long à démarrer, mais révèle progressivement une profondeur, une émotion et une composition qui imposent la classe d'Eugenides. Lequel, dans un roman sur sa propre génération, livre aussi une réflexion sur la façon de vivre dans la voie et l'influence de la culture, tout en dépeignant des années 1980 qui furent aussi celles de la fin des illusions.

Hubert Artus

★★★ ***Le Roman du mariage (The Marriage Plot)*** par **Jeffrey Eugenides,** traduit de l'anglais (Etats-Unis) par Olivier Deparis, 560 p., L'Olivier, 24 €

DR

KIOSQUE.FR

Sous le masque

Ricardo PIGLIA

Au cœur de la pampa, le commissaire Croce mène l'enquête et montre le vrai visage de l'Argentine.

Parce que l'Argentine a traversé un long cauchemar, le roman noir est devenu l'une de ses spécialités. Né en 1940 dans la province de Buenos Aires, Ricardo Piglia s'y frotte depuis son premier livre, *Respiration artificielle*, écrit à l'époque de la dictature militaire. Et en lisant ses autres romans – *Argent brûlé* ou *La Ville absente* –, on découvre un enquêteur hors pair, au sens à la fois journalistique et policier : pour lui, le réel n'est jamais transparent, et c'est la face cachée des choses qui se dévoile dans ses scénarios.

A la croisée du polar et de la chronique politique, *Cible nocturne* commence par un crime, un fait divers qui permettra à Piglia de faire l'autopsie de toute la société argentine en débusquant les vieux démons dont elle est la proie. Nous sommes dans un village de la pampa où, au début des années 1970, débarque le donjuanesque Tony Duran, un mulâtre portoricain venu rejoindre ses deux riches maîtresses – les flamboyantes jumelles Ada et Sofia Belladona – qu'il avait rencontrées lorsqu'il était croupier à Atlantic City. Quelques semaines après son arrivée au pays des gauchos, Tony Duran est retrouvé poignardé dans sa chambre du Plaza et le procureur Cueto accuse aussitôt le portier de l'hôtel, soupçonné d'avoir voulu séduire le beau mulâtre. Sauf que les choses ne sont pas si simples, ce dont est persuadé le commissaire Croce, qui ne croit pas cette thèse du crime passionnel…

★★★ ***Cible nocturne (Blanco nocturno)*** par **Ricardo Piglia,** traduit de l'espagnol (Argentine) par François-Michel Durazzo, 310 p., Gallimard, 22 €

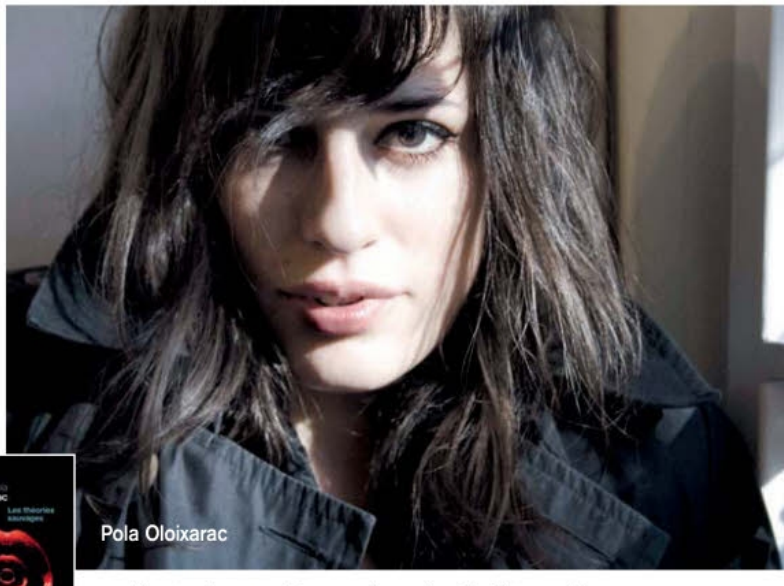
Commence alors une enquête à haut risque au terme de laquelle on découvrira non seulement le vrai visage du procureur Cueto – complice des notables de la région – mais aussi les coulisses d'une société passablement corrompue où les élites confisquent le pouvoir en toute impunité. Sa « cible nocturne », Piglia ne la rate pas, au cœur d'une pampa dépeinte comme un théâtre d'ombres où se projettent les peurs et les maux de l'Argentine. De ce pays, l'auteur de *La Ville absente* fait tomber tous les masques, grâce à une œuvre déjà couronnée par de nombreux prix. **André Clavel**

Esprits rebelles

Pola OLOIXARAC

Un obscur universitaire et un couple de « geeks » dans le Buenos Aires d'aujourd'hui. Avec ses *Théories sauvages*, Pola Oloixarac signe une satire énergique et chaotique du progressisme.

La connaissance est parfois une affaire de masturbation. Ainsi, selon la rumeur, le grand professeur de philosophie Augusto Garcia Roxler « caressait ses parties intimes pendant les épreuves écrites des examens ». Cette sommité n'en est pas moins reconnue pour sa soi-disant fameuse « Théorie des Transmissions Moïques » ! Mais la jeune Kamtchowsky – dite K – a bien des choses à redire sur cette doctrine. Au départ, l'étudiante rebelle n'avait que du mépris pour cet universitaire austère, pur produit de l'intelligentsia des années 1970. Mais, avec le temps… Si elle n'est pas un canon de beauté, Kamtchowsky réveille toutefois les ardeurs de vieux loup de Roxler. Enfin, K a un petit ami accro à la veuve poignet, Pablo, surnommé Pabst (comme le cinéaste). Pas vraiment un beau gosse – « rien dans les traits de Pablo n'était laid à proprement parler, mais l'ensemble donnait l'impression d'une erreur, faisant penser à un animal amputé qui n'a jamais franchi la ligne de départ dans la course contre l'extinction des siens ». Ce couple de « freaks » du Buenos Aires branché serait-il le fruit déviant de la supposée révolution sexuelle ? En plus, comment leurs valeureux aïeux ayant combattu le péronisme apprécieraient-ils leur sympathie pour les restaurants McDonald's ? « L'idée que ce soit le seul endroit qui fournisse du travail aux personnes d'âge mûr et aux vieilles désœuvrées les enchantait ; malgré la présence de Ronald, le clown ridicule et pédéraste, McDonald's était le seul lieu véritablement démocratique qu'ils connaissaient. »


Pola Oloixarac

Ajoutez à ce grand carnaval « geek » des fêtes gothiques, du porno amateur, de la drogue, des jeux vidéo et des considérations sur les rites de certaines communautés de Nouvelle-Guinée et vous aurez une vague idée de ces excitantes *Théories sauvages*. Incorrecte, Pola Oloixarac ? Avec ce premier roman satirique et tapageur, la jeune Argentine a provoqué la polémique dans son pays, en renvoyant dos à dos le progressisme institutionnel et l'esprit réactionnaire dont il est finalement plus proche qu'il ne croit. Et la jeune femme le fait avec talent et une malice inouïe. Parfois un peu chaotique et référencé, ce grand roman pop, formellement très inventif, déborde en effet d'énergie et d'imagination, et s'avère même particulièrement francophile – vous en connaissez beaucoup, des gens qui baptisent leur chatte Montaigne Michelle ? **Baptiste Liger**

★★★ ***Les Théories sauvages (Las teorías salvajes)*** par **Pola Oloixarac,** traduit de l'espagnol (Argentine) par Isabelle Gugnon, 256 p., Seuil, 22 €

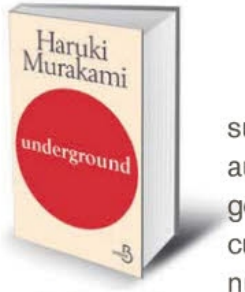
C.SANCHEZ

BIOGRAPHIE

Né en 1949 à Kyoto au Japon, fils d'un professeur de littérature japonaise, Haruki Murakami a grandi dans la région de Kobe. En 1991, las du conformisme de la société nippone, il s'expatrie en Grèce, en Italie puis aux Etats-Unis où il enseigne à l'université de Princeton en parallèle de sa carrière d'écrivain et de traducteur, avant de retourner dans l'archipel en 1995. C'est avec *La Ballade de l'impossible* (paru en France en 2007 chez Belfond) qu'Haruki Murakami acquiert sa renommée internationale. Son talent n'a fait qu'ensuite se confirmer de livre en livre, en témoigne l'éclatant succès des trois tomes de son dernier roman traduit en français : *1Q84* (Belfond).

Underground

Haruki MURAKAMI



Underground (Underground) par **Haruki Murakami,** traduit de l'anglais par Dominique Letellier, 600 p., 22 €
Copyright Belfond.
En librairie le 7 février.

LE LIVRE Que s'est-il passé dans le métro de Tokyo, le 20 mars 1995 ? L'attentat au gaz sarin commis ce jour-là coûta la vie à 12 personnes. Sur les 5 500 passagers intoxiqués, plus d'un millier se plaignent aujourd'hui encore de séquelles persistantes. Pour Haruki Murakami, revenu s'établir dans l'archipel au lendemain du séisme de Kobe (survenu le 15 janvier 1995, près de 6 500 morts et des dizaines de milliers de blessés), le drame du 20 mars 1995 ne renvoie pas seulement à une autre origine, il exige de faire la lumière sur les penchants qui, discrets ou perceptibles, travaillent la société japonaise et, en particulier, ses élites. Encore lui fallait-il prendre la peine d'entendre les victimes, mais aussi les comparses de la secte Aum dirigée par Shoko Asahara – condamné à mort avec onze autres membres de la secte à l'issue du procès tenu en 2004, auquel Murakami a assisté, le gourou en chef n'a pas été exécuté. Et c'est avec autant de minutie que d'humilité que l'auteur de *Underground* a recueilli les propos des uns (24 victimes) et des autres (8 adeptes de la secte). Sans se dérober. Pour preuve, ce libre examen où, déchiffrant le « cauchemar aveugle » dont ses compatriotes et lui-même ne sont pas certains d'être tout à fait sortis depuis le 20 mars 1995, l'écrivain se demande pourquoi, jusqu'à ce jour fatal, il avait détourné les yeux du culte Aum. Plus l'enquêteur Murakami est rigoureux, plus le romancier Haruki est sensible. Et mieux le lecteur voit se tendre les fils qui font la trame de son œuvre littéraire, de *1Q84* en particulier – n'est-ce pas en 1984 qu'est apparue la secte de Shoko Asahara ? **Ph.D.**

C.MARTIGNY

KIOSQUE.FR

Préface

Un après-midi, alors que je feuilletais un magazine, je suis tombé sur la page du courrier des lecteurs. Je ne me souviens pas du tout pourquoi, mais je l'ai lue. Je suppose que j'avais du temps à perdre. Il est rare que je choisisse *Ladies' Home Journal*, ou un autre magazine féminin, et plus rare encore que je m'intéresse aux lettres des lectrices.

Un des messages a pourtant retenu mon attention. Il provenait d'une femme dont le mari avait perdu son emploi à la suite de l'attaque au gaz sarin dans le métro de Tokyo. Comme chaque jour, il avait pris le métro pour aller au travail, et il avait eu la malchance de se trouver dans une des rames où le gaz avait été diffusé. On l'avait transporté, évanoui, à l'hôpital. Même après plusieurs jours de convalescence, il souffrait encore de séquelles et avait été incapable de se réadapter à la routine quotidienne du bureau. Au début, on l'avait toléré, mais au fil du temps son patron et ses collègues avaient commencé à faire des remarques. Ne pouvant supporter davantage cette atmosphère glaciale, sentant qu'on souhaitait le voir partir, il avait donné sa démission.

Je n'ai pas retrouvé ce magazine, si bien que je suis dans l'impossibilité de citer précisément la lettre, mais c'était ce qu'elle disait, en gros. Dans mon souvenir, il n'y avait rien de particulièrement plaintif dans le style, pas de colère non plus. C'était une récrimination à peine audible, chuchotée, « Comment est-ce que ça a bien pu nous arriver… ? » se demandait la femme, incapable d'accepter ce qui, d'un seul coup, avait foudroyé sa famille.

Cette lettre m'a causé un choc. Certaines personnes souffraient encore de graves séquelles psychologiques. J'étais désolé, sincèrement, même si je savais que pour ce couple mon empathie n'avait aucune valeur. Pourtant, que pouvais-je faire, à part ressentir un élan de compassion ?

Comme la plupart des lecteurs, j'en suis certain, j'ai simplement soupiré et tourné la page.

Peu de temps après, néanmoins, j'ai repensé à cette lettre. Ce « Comment est-ce que ça a bien pu nous arriver… ? » m'est revenu brutalement à l'esprit, tel un énorme point d'interrogation. Comme si ça ne suffisait pas d'être victime d'une violence purement arbitraire, cet homme avait souffert d'une « victimisation secondaire » (la violence quotidienne au sein de l'entreprise, insidieuse et pénétrante). Pourquoi ne faisait-on rien ? C'est sans doute pour cela que j'ai décidé de bâtir une nouvelle version de ce qui s'était passé, une version différente.

Pour une raison quelconque, ses collègues avaient stigmatisé ce jeune employé – « Eh ! C'est le type de cette attaque bizarre » –, sans qu'il se retrouve jamais dans cette image de lui-même. Il n'avait probablement pas conscience de leur attitude de rejet, de cette distinction qu'ils faisaient entre « eux » et « nous ». Il se considérait comme un Japonais pur jus, à l'instar de tous les autres. Les apparences sont parfois trompeuses.

J'étais curieux d'en apprendre davantage sur la femme qui avait décidé de parler de son mari. Personnellement, je voulais comprendre en profondeur comment la société japonaise pouvait infliger cette « double peine » à certains de ses citoyens.

J'ai donc entrepris d'interroger les survivants de l'attaque.

J'ai mené ces entretiens pendant presque un an, de début janvier à fin décembre 1996. La plupart des séances me prenaient entre une et deux heures, mais il arrivait qu'elles durent jusqu'à quatre heures. J'ai tout enregistré.

Les bandes ont ensuite été transcrites, ce qui a naturellement engendré un énorme volume de texte, les personnes digressant le plus souvent en tout sens et perdant le fil avant d'être recentrées – comme dans des conversations classiques. Les propos ont été élagués, triés, reformulés s'il fallait les rendre plus lisibles, et travaillés pour s'insérer dans un manuscrit qui soit maniable. De temps à autre, quand il me semblait qu'il manquait quelque chose dans la transcription, j'ai dû revenir à l'enregistrement et le réécouter.

Une seule personne a refusé d'être enregistrée. J'avais pourtant bien signalé au téléphone que j'enregistrais les entretiens, mais quand j'ai sorti le magnétophone de mon sac, la personne a prétendu qu'on ne l'avait pas prévenue. J'ai passé les deux heures suivantes à tout noter à la main – noms, descriptions… –, puis quelques heures de plus à rédiger l'entretien. (En fait, j'ai été assez impressionné que ma mémoire, ô que trop humaine, m'ait permis de restituer toute une conversation à partir de quelques notes – un exploit sans doute banal pour les journalistes professionnels, mais inattendu pour moi.) Des efforts bien inutiles cependant, car je n'ai pas obtenu l'autorisation d'inclure cet entretien dans ce livre.

Deux assistants, Setsuo Oshikawa et Hidemi Takahashi, m'ont aidé à rechercher les éventuels témoins. Nous avons utilisé deux méthodes : répertorier toutes les sources médiatiques parlant de « victimes de l'attaque » et compter sur le bouche-à-oreille. Il y avait peut-être dans notre entourage des gens qui connaissaient des victimes ? Très franchement, cela s'avéra plus difficile que prévu. Pourtant, ce fameux matin, les rames du métro de Tokyo étaient bondées, et je m'étais imaginé qu'il serait facile de collecter des déclarations. Certes, les témoignages personnels et individuels n'étaient pas interdits pendant le procès, sauf en ce qui concernait le tribunal ou les enquêtes de police ; mais les autorités avaient le devoir de protéger la vie privée des gens, et il en allait de même pour les hôpitaux. Nous ne pouvions donc utiliser que les listes des personnes hospitalisées diffusées dans les journaux le jour de l'attaque. Juste des noms. Aucune adresse, aucun numéro de téléphone.

KIOSQUE.FR

Nous avons établi une liste de sept cents noms, parmi lesquels seuls vingt pour cent furent identifiables. Comment retrouver un « Ichiro Nakamura » – l'équivalent japonais de « Jean Dupont » ? Puis, quand nous avons enfin réussi à prendre contact avec les quelque cent quarante personnes identifiées, elles ont en général refusé d'être interviewées. « Je préfère oublier toute cette histoire », nous répondait-on souvent, ou bien : « Je ne veux rien avoir à faire avec Aum », ou encore : « Je ne fais pas confiance aux médias. » Je ne saurais vous dire combien de gens ont tout simplement raccroché dès que nous mentionnions une éventuelle publication. En conséquence, nous n'avons pu interviewer que quarante pour cent des cent quarante personnes répertoriées.

Après l'arrestation des principaux membres de la secte Aum, les gens ont eu moins peur des représailles, mais ils ont continué à refuser – « Mes symptômes ne sont pas vraiment graves, ça ne vaut pas la peine de faire une déclaration » –, ou bien, dans plus d'un cas, les survivants eux-mêmes étaient désireux de parler, mais leur famille s'y opposait – « Ne nous impliquez pas tous ! » Les témoignages de fonctionnaires et d'employés d'institutions financières furent tout aussi délicats à obtenir.

Pour des raisons pratiques, il y a également peu d'interviews de femmes, car il fut plus difficile de les retrouver grâce à leur seul nom. Les jeunes filles célibataires, au Japon – et ce n'est que pure conjecture de ma part –, n'apprécient pas que des étrangers leur posent trop de questions. Quoi qu'il en soit, certaines ont accepté « en dépit de l'opposition de la famille ».

Ainsi, sur des milliers de victimes, une soixantaine se montra prête à répondre, et cela nous prit un temps fou et beaucoup de dévouement.

Le protocole choisi pour mener ces entretiens nous imposait d'envoyer aux personnes interrogées la transcription de leurs déclarations afin qu'elles en vérifient la conformité. Je joignais systématiquement aux feuillets une note demandant qu'elles me fassent savoir s'il y avait quoi que ce soit qu'elles « ne voulaient pas voir imprimé » et si le contenu devait être modifié ou abrégé. Presque toutes ont voulu des changements ou des coupes, et j'ai respecté leurs souhaits. Souvent, les détails biffés éclairaient des éléments de la vie de ces personnes, ce qui fut un véritable crève-cœur pour l'écrivain que je suis. Il m'est arrivé de répondre par une contre-proposition. Certains entretiens ont fait jusqu'à cinq allers-retours. Mon souci principal était d'éviter que ces témoignages soient exploités à mauvais escient par les médias. Je ne supportais pas l'idée que les personnes qui avaient accepté de répondre à mes questions soient mécontentes, qu'elles se disent : « Ça ne devait pas se passer comme ça », ou : « Vous avez trahi ma confiance. » Ça a donc pris du temps.

Après une orchestration aussi délicate et laborieuse, nous avons obtenu soixante-deux interviews. Comme je l'ai déjà dit, il y eut pourtant deux désistements de dernière minute, tous deux portant sur des témoignages très pénétrants et très révélateurs. En retirant aussi tard ces textes, j'ai eu l'impression qu'on coupait des morceaux de ma chair, mais un non est un non, et nous avions déclaré de manière très claire et dès le départ que nous respecterions la volonté de nos interlocuteurs.

Pour dire les choses autrement, chaque remarque, dans ce livre, est une contribution absolument libre et volontaire. Preuve ultime – et je suis très heureux et reconnaissant de pouvoir l'affirmer –, presque tout le monde a accepté d'utiliser son véritable nom, ce qui ajoute un impact infiniment plus fort aux paroles : *leurs* mots, *leur* colère, *leurs* accusations, *leurs* souffrances… (Et je dis cela sans critiquer ceux qui ont choisi un pseudonyme, quelle qu'en soit la raison.)

Au début de chaque entretien, je demandais à la personne de me parler un peu de son passé – lieu de naissance, scolarité, famille, emploi (surtout l'emploi). Je voulais que chacun ait un « visage », que chacun soit au centre de son propos. Je ne voulais pas d'une collection de voix désincarnées. Peut-être est-ce là un des travers du métier de romancier, mais je m'intéresse moins à l'« histoire », pourrait-on dire, qu'à l'humanité concrète et irréductible de chaque individu. Il est donc possible que dans ces entretiens j'aie accordé une place disproportionnée à des détails apparemment sans lien avec ce qui nous occupe, mais je souhaitais que les lecteurs saisissent bien le « personnage » qui parlait. Une grande part de cette dimension n'a bien sûr pas survécu à la réécriture.

Les médias japonais nous ont bombardés d'informations et de portraits des membres de la secte Aum – les « attaquants » –, ils ont conçu un récit si lisse, si séduisant que le citoyen moyen – la « victime » – était devenu presque accessoire. Simple « passant » de ce drame, il était relégué au second plan, au rôle de figurant. Le récit d'une victime anonyme est mineur pour les médias en quête de sensations et d'émotion, si bien que les rares témoignages publiés n'étaient qu'un assemblage clinquant de formules vides. Sans doute nos médias désiraient-ils créer une image collective du « Japonais innocent et souffrant », ce qui est beaucoup plus facile quand on ne doit pas composer avec des visages réels. De plus, la dichotomie classique du « méchant » identifiable et du « bon peuple », mais sans visage, procure une bien meilleure histoire.

C'est pourquoi j'ai voulu, autant que possible, me garder de toute généralisation, reconnaître que chaque personne dans le métro ce matin-là avait un visage, une vie, une famille, des espoirs et des craintes, des contradictions et des dilemmes, et que tous ces facteurs avaient leur place dans ce drame.

J'avais appris à connaître mon interlocuteur, je pouvais à présent me concentrer sur les événements : « Comment avez-vous vécu cette journée ? », « Qu'avez-vous vu ? », « De quoi avez-vous fait l'expérience ? », « Qu'avez-vous éprouvé ? » et, si ça me semblait approprié : « Quelles souf-

KIOSQUE.FR

frances vous a causées cette attaque ? » ainsi que : « Ces problèmes persistent-ils ? »

Le degré des blessures infligées par les attaques au gaz variait considérablement d'une personne à l'autre. Certaines s'en étaient sorties sans trop de mal ; les moins chanceuses étaient mortes ou étaient encore soignées pour de graves problèmes de santé. Beaucoup n'avaient pas été blessées sur le coup, mais souffraient d'un syndrome de stress post-traumatique.

J'ai interrogé des gens qui n'avaient presque pas été affectés par le sarin. S'ils s'en étaient sortis avec peu de séquelles et avaient pu reprendre leur vie quotidienne assez vite, eux aussi avaient une histoire à raconter. Leurs peurs, ce qu'ils en avaient appris. C'est pourquoi je n'ai pas effectué le moindre « tri » éditorial.

On ne peut pas ignorer quelqu'un simplement parce qu'il ne montre que des « symptômes mineurs », car, pour chaque personne impliquée dans cette attaque, le 20 mars fut une journée lourde, éprouvante.

De surcroît, j'avais dans l'idée qu'il fallait montrer le véritable visage des survivants, qu'ils aient été gravement traumatisés ou non, afin de mieux saisir l'ampleur de l'événement. Je vous laisse, lecteur, tendre l'oreille et juger. Non ! Avant cela, je vous propose d'imaginer…

Nous sommes le lundi 20 mars 1995, au matin d'une superbe journée de printemps. L'air cristallin est encore agité par une petite brise, et les gens serrent le col de leur manteau autour de leur cou. Hier, c'était dimanche ; demain, ce sera l'équinoxe de printemps, une fête nationale. Par cette journée coincée au milieu de ce qui aurait dû être un long week-end, vous pensez sans doute : « J'aimerais bien ne pas devoir aller travailler aujourd'hui. » Pas de chance. Vous vous levez à l'heure habituelle, vous vous lavez, vous vous habillez, vous prenez votre petit déjeuner et vous descendez dans le métro. Vous réussissez à vous glisser dans une rame surpeuplée, comme d'ordinaire. Ça promet d'être un jour parfaitement semblable aux autres. Jusqu'à ce qu'un homme bizarrement vêtu frappe le plancher de votre wagon du bout effilé de son parapluie pour percer des poches en plastique remplies d'un étrange liquide…

MÉTRO DE TOKYO
Ligne Chiyoda
Rame A725K

Deux hommes furent désignés pour disperser du gaz sarin sur la ligne Chiyoda : Ikuo Hayashi et Tomomitsu Niimi. Hayashi était le criminel principal, Niimi son chauffeur complice.

On ne comprend pas bien pourquoi le Dr Hayashi – un chirurgien réputé au dossier de « premier plan » au ministère des Sciences et Technologies – fut choisi pour mener à bien la mission, mais Hayashi lui-même a avancé que c'était pour lui imposer silence. Etre impliqué dans les attaques au gaz lui fermait toute possibilité de prendre ses distances, maintenant qu'il en savait déjà trop. S'il était tout dévoué au chef du culte Aum, Shoko Asahara, apparemment, Asahara ne lui faisait pas confiance en retour. Quand Asahara lui ordonna d'aller libérer du gaz sarin, Hayashi admit : « J'ai senti mon cœur tambouriner dans ma poitrine – mais mon cœur pouvait-il être ailleurs ? »

Après être monté en tête de la rame de 7 h 48 de la ligne Chiyoda, qui va de Kita-senju, une banlieue nord-est de Tokyo, à la banlieue ouest de Yoyogi-uehara, Hayashi perça sa poche en plastique pleine de sarin à la station Shin-ochanomizu, dans le quartier central des affaires, puis quitta le métro. Dehors, Niimi l'attendait dans une voiture, et tous deux retournèrent à l'*ajid* – le quartier général local d'Aum – de Shibuya, leur mission accomplie. Hayashi n'avait aucun moyen de refuser. « C'est juste un yoga du Mahamudra », ne cessait-il de se répéter, le mahamudra étant une discipline cruciale pour atteindre le stade de Véritable Maître éclairé.

Quand les avocats d'Asahara lui demandèrent s'il aurait pu refuser, s'il l'avait voulu, Hayashi répondit : « Si cela avait été possible, les attaques au gaz de Tokyo ne se seraient jamais produites. »

Né en 1947, second fils d'un médecin de Tokyo, Hayashi fut préparé, au collège et au lycée, à intégrer Keio, l'une des deux plus prestigieuses universités de Tokyo. Après avoir obtenu son doctorat, il fut employé comme spécialiste du cœur et des artères à l'hôpital de Keio. Il devint chef du service de Médecine vasculaire au Centre national de santé à Tokaimura, préfecture d'Ibaragi, au nord de Tokyo. Membre de ce que les Japonais appellent la « super-élite », d'aspect soigné, il montre la confiance en soi d'un grand professionnel. La médecine s'est imposée tout naturellement à lui. Ses cheveux commencent à se clairsemer au sommet de son crâne mais, comme la plupart des dirigeants d'Aum, il a belle allure, le regard fixé droit devant lui, même si son discours est monotone et quelque peu forcé. En écoutant son témoignage au tribunal, j'eus la nette impression qu'il bloquait en lui un flot d'émotions.

A un moment de sa carrière, Hayashi semble avoir éprouvé de profonds doutes concernant sa profession. En cherchant des réponses au-delà de la science reconnue, il se laissa séduire par les enseignements charismatiques de Shoko Asahara, et se convertit brusquement à Aum. En 1990, il démissionna de son poste et quitta ses proches pour embrasser une vie religieuse, le culte assurant à ses deux enfants une éducation spéciale. A l'hôpital, ses collègues, regrettant beaucoup la perte d'un médecin du calibre d'Hayashi, tentèrent de le dissuader, mais il avait pris sa décision. C'était comme si la médecine n'avait plus rien à lui offrir. Une fois initié au culte, il se retrouva parmi les favoris d'Asahara et fut nommé ministre de la Guérison.

KIOSQUE.FR

Des Viennois trop visibles

Jacques LE RIDER

L'historien montre la vie des Juifs à Vienne, de l'intégration dans l'Empire austro-hongrois à l'antisémitisme le plus virulent.

Freud, Zweig, Roth et tant d'autres ont cru à cette Vienne, capitale moderne et libérale d'un Empire austro-hongrois pluraliste, monarchie bicéphale tolérante pour ses minorités qui avait consacré l'émancipation des Juifs. Education, pleine égalité des droits (1867), accès à la Fonction publique et à toute profession ; la modernité éclairée avait mené à son terme l'assimilation des Juifs sous la houlette de l'empereur François-Joseph.

Jacques Le Rider, germaniste et grand spécialiste de la Mitteleuropa, scrute l'envers du décor de cette Vienne impériale de la Belle Epoque qui lance et relance cette étrange et inquiétante question de la judéité, cette sempiternelle dialectique du même et de l'autre. Narcissisme de la petite différence ? Les Juifs viennois, en tout point comparables à leurs compatriotes « de souche », ne seront jamais des Viennois invisibles, comme les autres. D'abord les Juifs viennois intégrés se retournent contre les Juifs venus de l'Est (*Ostjuden*) qui, de Galicie polonaise et de Bucovine, affluent dans la capitale. Mais que signifie le mot « juif » ? Une confession, une nationalité parmi d'autres, des us et coutumes, l'impulsion décisive donnée à la vie culturelle ? Pour la majorité, ils se sentent « juifs des trois jours de l'année » (Pâque juive, Nouvel An juif et Grand Pardon), viennois jusqu'au bout des doigts.

Mais depuis les années 1890, l'antisémitisme feutré est devenu « code culturel » et il est de bon ton d'afficher, sans vergogne, cette attitude politiquement correcte dans la bonne société et dans la presse. C'est Karl Lueger (1844-1910), dirigeant du parti chrétien-social, devenu le maire inamovible de Vienne dont Hitler se réclamera, qui fédère toute la lie antisémite. Anticapitalisme et catholicisme radical, antilibéralisme et pangermanisme ; l'assimilation est remise en question jusqu'à la glissade mortelle vers le mot « race ». La sinistre « question juive » fait son entrée, pour n'en plus sortir, dans le débat public. Face à la montée d'un péril de plus en plus brutal, des personnalités montent au créneau, ceux qui savent ce que le mot « juif » veut dire. Le rabbin Joseph Samuel Bloch ferraille dans les journaux, les associations, et même comme député, contre cette haine.

La place Marie-Thérèse à Vienne, tableau de Karlinsky, 1911.

WIEN MUSEUM/AKG-IMAGES

Peine perdue car l'antisémitisme est une passion irréductible, irrationnelle. Nationalisme en miroir, le sionisme offre à Nathan Birnbaum ou à Theodor Herzl la possibilité de penser les Juifs comme peuple avec une langue et un Etat ou, à tout le moins, une autonomie dans l'Empire. Dans la Vienne littéraire, des écrivains se sentent mal à l'aise. Hugo von Hofmannsthal, élitiste et snob, officier de cavalerie autrichien, déteste de se voir mêler à « tous ces lémures menant une existence parasitaire ». Mais le mot « juif » lui colle à la peau. Même un Karl Kraus, dans la revue *La Torche*, pourfendeur infatigable du journalisme, ersatz de littérature et symptôme d'abaissement intellectuel, fustige, parfois dans des termes que ne récuserait pas un antisémite, la marchandisation totale du monde à venir.

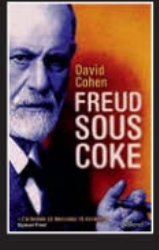
Alain Rubens

★★★ *Les Juifs viennois à la Belle Epoque*
par **Jacques Le Rider,**
354 p., Albin Michel, 24 €

Freud : coke en stock

Freud aurait-il été toxico ? A l'âge de 28 ans, en 1884, il s'offre son premier gramme de cocaïne pure. Effets immédiats, prometteurs, fulgurants : euphorie soudaine, sensation de légèreté, fraîcheur de la bouche. Officiellement, c'est en médecin qu'il expérimente la coke, pour se livrer à l'introspection, pas pour planer. D'ailleurs, il écrira un article scientifique célèbre, bien avant la fondation de la psychanalyse : « A propos de la coca ». La cocaïne a bien des vertus anesthésiques locales, sert de relais bienfaisant à la dépendance à la morphine mais Freud constate ses bienfaits sur sa personne : disparition de ses douleurs gastriques, stimulation intellectuelle. Freud, selon David Cohen, ne sniffait pas, il ingérait. Et de conclure, avec sa célèbre passion pour le cigare, à l'oralité profonde de Freud, le comble pour celui qui fera de l'écoute son métier. La coke a aidé le jeune Freud à surmonter son manque d'assurance, ses tendances dépressives, sa soif d'une reconnaissance mal assumée. Il recommandera la coke aphrodisiaque à sa fiancée un peu coincée, à ses proches et, plus tard, à ses patients. La coke calme aussi les nymphomanes et les hommes trop ardents, les dépendants du sexe qui ne peuvent plus travailler. Que conclure du livre amusant du psychologue David Cohen ? Qu'un Freud persévérant aurait pu, comme le chimiste Hofmann, le découvreur du LSD, mettre au point une molécule miracle. Et la psychanalyse n'aurait pas vu le jour.

A.R.



★★ *Freud sous coke*
par **David Cohen,**
416 p., Balland,
24,90 €

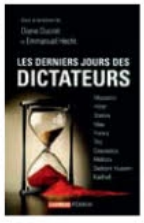
KIOSQUE.FR

Mort des tyrans

Diane DUCRET et Emmanuel HECHT

La fin d'un dictateur n'est pas toujours conforme à ses exactions. Et n'apporte pas forcément la liberté à ses victimes. Un livre à méditer.

Benito Mussolini (centre), sa maîtresse, Claretta Petacci (droite), et Achille Starace, exhibés après leur exécution.



★★★ ***Les Derniers Jours des dictateurs*** sous la direction de **Diane Ducret** et **Emmanuel Hecht,** 340 p., L'Express/Perrin, 21 €

Si toutes les dictatures se ressemblent, la mort des dictateurs présente une suffisante variété pour choisir d'en examiner de près les circonstances. C'est le parti pris par Diane Ducret et Emmanuel Hecht qui, avec le concours d'une vingtaine de contributeurs, nous proposent un livre contant les derniers jours de quelques-uns des plus fameux tyrans que notre siècle dernier et les débuts de celui qui commence ont offert à notre désolation. Pour mener à bien l'opération, il fallait que soit mobilisée la connaissance experte de l'histoire contemporaine dont est doté Emmanuel Hecht. Il fallait aussi l'inclination particulière de Diane Ducret pour ce genre de personnages, puisque nous lui devons déjà deux volumes sur *Les femmes de dictateur* (Perrin, 2011). Il fallait encore la capacité de surplomb d'un Christian Makarian qui, dans sa préface, par-delà les cas d'espèces, médite sur la folie des vies et la banalité des fins dernières. Il fallait enfin croiser la science des historiens et le savoir des journalistes pour, dans des récits alertes, sonner le glas de ces bien méchantes personnes.

Même s'il est loisible de repérer, en passant, quelques similitudes – morts dans le lit, morts dissimulées, exécutions sauvages – la fin du tyran ne répond toutefois à aucun modèle. Il y a ceux qui meurent deux fois : Mussolini, fusillé puis pendu. Il y a ceux qui comme Pétain meurent quatre fois : une fois avec son régime, une fois à l'issue de son procès, une bonne fois à l'île d'Yeu et même une fois encore lorsqu'une petite bande de pieds nickelés inconsolables exhument sa dépouille et projettent de la transporter à Verdun. Laissons au lecteur découvrir les « six morts » de Pol Pot, se remémorer l'acharnement thérapeutique sur la personne du Caudillo, s'étonner de la terreur que le cadavre de Staline continue d'inspirer et retenons que les morts des tyrans n'ouvrent pas, *ipso facto*, sur une ère de liberté. Les printemps arabes gros d'hivers islamistes nous le rappellent : les derniers jours des dictateurs annoncent rarement les derniers jours des dictatures. **Marc Riglet**

1914 : les prémices

Jean-Yves LE NAOUR

Le récit de l'engrenage, jour après jour, de la marche au suicide de l'Europe. Démonstration magistrale !

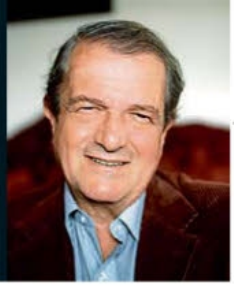
★★★ ***1914. La Grande Illusion*** par **Jean-Yves Le Naour,** 406 p., Perrin, 23 €

Jean-Yves Le Naour connaît « sa » Première Guerre mondiale comme personne. La quasi-totalité d'une œuvre faite de plus de vingt ouvrages lui est consacrée. S'y déploient toutes les approches : du sujet insolite – le soldat inconnu, les cartes postales des poilus – qui intrigue au dictionnaire et à *La Première Guerre mondiale pour les nuls,* qui synthétisent.

Qu'attend-on alors de ce nouveau *1914* qui, nous annonce-t-on discrètement, ouvre sur la promesse de quatre volumes futurs couvrant l'ensemble du conflit et qui devraient être fin prêts pour la commémoration du centenaire ? Nous attendons, sans doute, qu'il mette au clair les causes de la déflagration, qu'il restitue avec sensibilité l'humeur du temps, qu'il expose, enfin, avec précision, le choc des premiers mois de guerre et l'horreur de la terrifiante boucherie qu'ils inaugurent. Disons-le sans détour : ces attentes sont magistralement comblées.

Lorsqu'il s'agit de comprendre les « causes » de la Première Guerre mondiale, on oscille toujours entre la lourdeur des « causes profondes » – l'affrontement des impérialismes – et la futilité des circonstances qui en provoquent le déclenchement. Dans la première perspective, la force des choses conduit à la guerre et, dans la seconde, la folie des hommes la provoque. Jean-Yves Le Naour prend l'affaire autrement. Examinant avec soin les positions des protagonistes dans les premiers mois de 1914, il établit lumineusement que, si tous les principaux acteurs sont prêts à la guerre, certains, tout simplement, la veulent plus vivement que d'autres. Tous sont prêts à la guerre parce que les nationalismes sont chauffés à blanc. Mais l'Allemagne, dans une paranoïa qui lui est propre, fait de la guerre la condition de son existence tandis que la France et, surtout, l'Angleterre n'y ont pas d'intérêt impérieux. Pour que la guerre éclate, il fallait donc une Allemagne belliqueuse, une Autriche-Hongrie inconséquente et une Russie boutefeu. C'est avec la même clarté d'exposition que Jean-Yves Le Naour restitue l'état d'esprit des Français au mois d'août 14. Pas de fleur au fusil mais « une résignation grave et une angoisse diffuse ». C'est avec la même autorité qu'il décrit la campagne de France, l'incompétence placide de Joffre, le « miracle » de la Marne, et cette union sacrée qui ne masque que très brièvement une « sacrée désunion ». Nous sommes impatients de lire *1915* ! **M.R.**

BETTMANN/CORBIS



LE VIRUS ET COMMENT EN GUÉRIR

Voici un petit livre qui devrait mettre du baume au cœur de MM. Copé et Fillon, après leur joute burlesque et suicidaire. Son titre reprend un adage dont se bercent tous nos grands et petits fauves : « On n'est jamais mort en politique. » Hélas ! L'auteur a beau multiplier les exemples, les citations, les démonstrations, force est de conclure que cette mirobolante promesse n'est pas toujours tenue. Comme le ridicule, la politique tue fort convenablement. Clélie Mathias, journaliste et donc sceptique par nature, le note en début de son ouvrage : « Il n'y a aucun contrat à durée indéterminée en politique : il faut vivre avec l'angoisse d'être un jour battu, renvoyé ou doublé. » Ajoutons : « Et supprimé. »

Le livre souligne d'ailleurs que nombreux sont les exclus. Des noms ? Michel Noir et François Léotard, tous deux promis à ce que Malraux appelait un « destin national », condamnés à dix-huit et dix mois de prison, et qui ne gardent plus aujourd'hui sur la politique qu'un regard désolé. Jacques Delors qui bat sa coulpe : « Si vraiment je me suis trompé [en 1994], alors, pour moi et devant Dieu, c'est un échec. » Même aveu de Dominique Strauss-Kahn qui déclare : « J'étais trop en décalage avec la société française : je me suis trompé. » Autre victime de ses ambitions, Lionel Jospin en 2002 : « L'électrochoc de sa défaite est tel qu'il préfère tout abandonner. » Cinq ans plus tard, il tentera de revenir timidement sur son serment.

Mais que d'efforts pathétiques ne font-ils pas, ces grands hommes, pour se remettre en selle après leur chute ! Alain Carignon le dit : « J'ai été maire, président du conseil général, ministre, puis prisonnier. La suite ? Je suis curieux de la connaître. » C'est tout vu : ses tentatives pour regagner les suffrages des Grenoblois ont échoué. Autres exemples : Laurent Fabius et Alain Juppé, les « meilleurs » chacun dans son camp. Et tous deux, curieusement, ne reviendront en piste que grâce à leur pire ennemi dans leur propre camp, François Hollande pour l'un, Nicolas Sarkozy pour l'autre.

La plus pathétique tentative d'échapper à une mort forcément injuste revient à Valéry Giscard d'Estaing : « Cas rarissime », souligne notre auteur. Quelques mois après une défaite humiliante, il tente de remonter un à un les degrés de la légitimité. Quant à Martine Aubry, en juillet 2012, elle déclarait à l'auteur pour déjouer la fatalité : « Ce qui est bien, c'est que personne ne me voit arrêter la politique, hein, n'est-ce pas ? C'est drôle. »

Il est vrai qu'il y a aussi, en politique, des « défaites d'avenir ». François Mitterrand, qui en a essuyé deux, était qualifié pour l'affirmer : « Il faut vingt ans pour faire un bon candidat, vingt ans de souffrance, de malheur, d'échecs et d'obsessions. » Quinze ans de purgatoire pour Jacques Chirac, sept ans de malheur pour François Hollande qui, affirme l'auteur, « s'est construit sur le regret de n'avoir pas saisi sa chance en 2007 », et en se remettant de son échec de 2005 (les européennes).

Mais, « quand on est tombé dans le grand bain, dit Roselyne Bachelot, on est animé par un moteur qui ne s'arrête jamais ». Selon l'expression de Jean-Paul Huchon, « on est immortel par définition ». Même Le Pen ? Le fondateur du Front national évoque souvent la mort, « mais c'est pour assurer aussitôt qu'il a trop envie de voir la suite pour commettre une imprudence ». Ses biographes, pas tout à fait autorisés, Philippe Cohen et Pierre Péan, notent qu'il a toujours été soucieux de maintenir son corps en forme.

Le gros volume qu'ils ont consacré au vieux tribun de l'extrême droite laisse une impression ambiguë. Difficile d'écrire une biographie convenable sur un tel provocateur et batteur d'estrade. « Nous souhaitions éviter, disent les deux auteurs, de porter un jugement. » Du coup, le lecteur lambda reniflera, dans les chapitres de cette drôle d'épopée, un timide parfum d'empathie. Les auteurs avouent de leur héros : « Il nous est apparu comme la victime des légendes qu'il a suscitées. » Légende, le racisme ? « Sur les Juifs et l'antisémitisme, contrairement à ce que l'on croit, Le Pen a été d'une certaine inconstance : on pourrait dire de lui que c'est "un intermittent du spectacle antisémite". » Légende encore, la torture en Algérie dont il est bien difficile d'absoudre, cinquante-cinq ans après, le député-para.

Le livre rappelle le rôle actif joué par Mitterrand dans la mise à la disposition de Le Pen de la télé publique. Les deux hommes s'étaient croisés à l'Assemblée aux beaux jours de la IVe République. Le défunt président s'est sans doute confié à Péan qui écrit : « Il respecte sa culture, son talent oratoire et sa maîtrise de la langue française. » Le 17 janvier 1995, les deux ex-collègues se rencontrent à l'Assemblée européenne, à Strasbourg. Mitterrand dit au provocateur impénitent : « On va se revoir bientôt ? Je l'espère. »

Franchement hilarant dans cet ouvrage ma foi académique sur un tel sujet, le récit circonstancié, *verbatim* à l'appui, de la Nuit des longs couteaux du Front national qui vit, le 5 décembre 1988, Le Pen résister furieusement à un « pu-putsch » fomenté par Bruno Mégret.

Le livre fournit tous les détails sur la fortune personnelle du « menhir », ses rapports à l'argent, l'enrichissement de ses proches. On y lit qu'en 1986 Marcel Dassault, grand mécène de la politique française, remit à Le Pen un chèque de cinquante millions de francs. Et comme le bénéficiaire s'en déclarait confus devant Pierre de Bénouville, il s'entendit répondre : « Ah, oui ! c'est une erreur : il voulait écrire cinquante millions d'anciens francs, de centimes ! » Mais les auteurs n'ont pas réussi à éclairer les Français sur les relations entre le père et sa fille Marine.

Aux antipodes de ces pathétiques destinées, la politique fabrique aussi des petites carrières pleines d'agréments, d'avantages, de confort. Un journaliste, Bruno Botella, dresse la liste des privilèges en tous genres dispensés par l'Assemblée nationale.

On comprend que Le Pen regrette tant d'avoir été si peu de temps député.

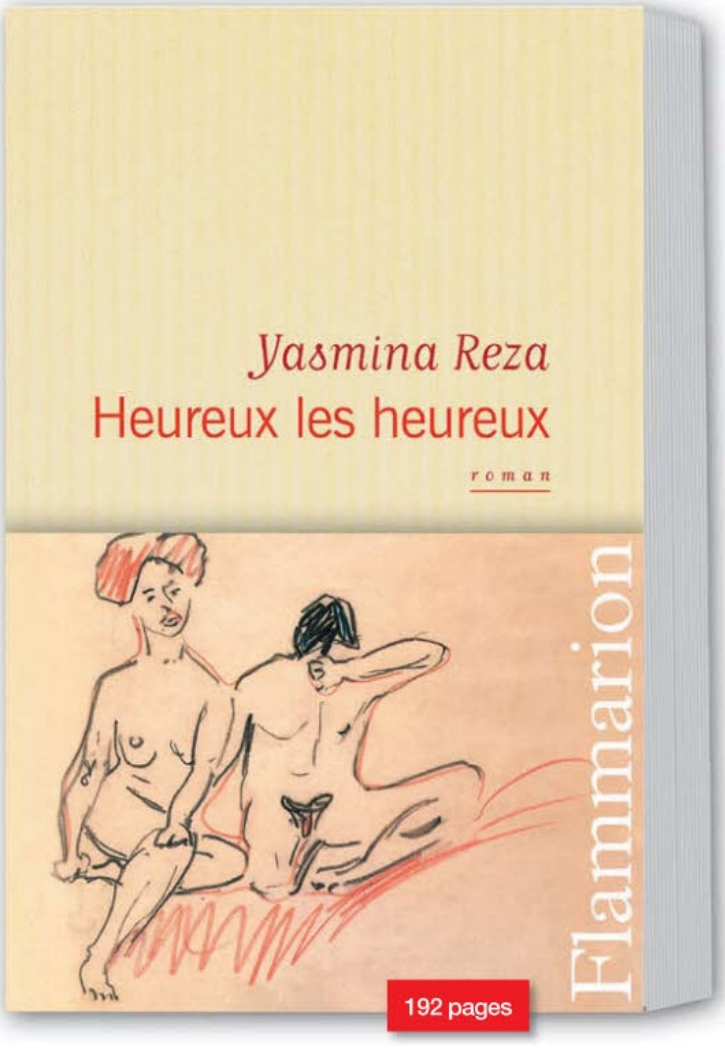
★ ***On n'est jamais mort en politique*** par **Clélie Mathias,** 248 p., Albin Michel, 18 €

★★ ***Le Pen, une histoire française*** par **Philippe Cohen** et **Pierre Péan,** 532 p., Robert Laffont, 23 €

★ ***Petits Secrets et grands privilèges de l'Assemblée nationale*** par **Bruno Botella,** 174 p., Editions du Moment, 16,50 €

Abonnez-vous à LiRE:

1 AN
43€
seulement
au lieu de ~~77€~~



Et recevez

Heureux les heureux

le nouveau roman *de Yasmina Reza*

« Heureux les aimés et les aimants et ceux qui peuvent se passer de l'amour. Heureux les heureux. »

Cette citation de Borgès, chaque personnage du roman de Yasmina Reza aimerait pouvoir la faire sienne. Mais c'est absolument l'inverse qui les occupe ! Relations conjugales ou extra-maritales, sexuelles ou amicales – Yasmina Reza les confronte aux difficultés du lien intime, à la crainte de la solitude, au désir d'être aimé et compris un jour dans sa vie.

La virtuosité de la romancière tient autant à un mélange de tons – où la cruauté et le désespoir le disputent à l'humour et la fantaisie – qu'à la construction en monologues narratifs d'une densité et d'une originalité stupéfiantes.

BULLETIN D'ABONNEMENT

à renvoyer accompagné de votre règlement à : LIRE - 17, route des Boulangers - 78926 Yvelines Cedex 9

OUI, je désire bénéficier de votre offre spéciale : 1 an d'abonnement à LIRE (10 numéros) + ***Heureux les heureux*** pour 43 € seulement au lieu de ~~77€~~.

soit **44%** de réduction

Nom : _____

Prénom : _____

Adresse : _____

_____

Code Postal : |_|_|_|_|_| Ville : _____

E-mail : |_|_|_|_|_|_|_|_|_|_|_|_|_|_|_|_|_|_|_|_|_|_|_|_|

|@|_|_|_|_|_|_|_|_|_|_|_|_|_|_|_|_|_|_|_|_|_|_|_|_|_|_|

Vous pouvez également, si vous le souhaitez, acquérir séparément : ***Heureux les heureux*** au prix de 18 € et chaque numéro de LIRE au prix unitaire de 5,90 €.

Ci-joint mon règlement par :

❒ Chèque à l'ordre de LIRE

❒ Carte bancaire

N° : |_|_|_|_| |_|_|_|_| |_|_|_|_| |_|_|_|_| **Clé*** |_|_|_|

Expire fin : |_|_| |_|_|

Date et signature obligatoires :

|_|_| |_|_| |_|_|

* Les 3 derniers chiffres figurant au dos de votre carte bancaire (pour sécuriser votre paiement).

Délai de livraison : dans le mois suivant l'enregistrement de votre règlement. Offre valable jusqu'au 28/02/2013 en France métropolitaine uniquement, et pour un premier abonnement à LIRE. Conformément à la loi "Informatique et libertés" du 6 janvier 1978, vous disposez d'un droit d'accès et de rectification en adressant un courrier à LIRE. Les informations nécessaires à la mise en place de votre abonnement pourront être cédées à des organismes extérieurs sauf si vous cochez la case ci-contre ❒.

AG15082 LIOM3LA

GROUPE EXPRESS-ROULARTA SA AU CAPITAL DE 47 150 040 € - SIÈGE SOCIAL : 29, RUE DE CHÂTEAUDUN - 75308 PARIS CEDEX 09 - RCS 552 018 681 PARIS

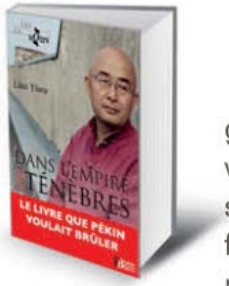
BIOGRAPHIE

Né en 1958 dans le Sichuan, à l'ouest de la Chine, Liao Yiwu a cessé de fréquenter l'école pendant la Révolution culturelle de 1966 à 1976. Marqué par la lecture de Keats et de Baudelaire, l'œuvre de Ginsberg et les chants de Bob Dylan, il s'est orienté vers la littérature dans les années 1980 et devient l'un des grands poètes de l'avant-garde chinoise. Il écrit un long poème sur les massacres de Tian'anmen qui lui vaut d'être condamné à quatre ans de prison. A sa libération, Liao Yiwu vit dans la marginalité, ses livres circulent clandestinement en Chine, mais sont publiés à l'étranger. Le plus célèbre d'entre eux, *L'Empire des bas-fonds*, a paru en français en 2003. L'écrivain s'est exilé en Allemagne en 2011.

A.GHANDTSCHI

Dans l'empire des ténèbres

Liao YIWU



Dans l'empire des ténèbres
par **Liao Yiwu,**
traduit du chinois par Gao Yun, Marc Raimbourg et Marie Holzman (dir.), 300 p., 24 €
Copyright François Bourin Editeur.
En librairie le 17 janvier.

LE LIVRE « Je m'insurge ! » Lorsque les chars de l'armée chinoise répriment dans le sang les manifestations de la place Tian'anmen, en 1989, l'écrivain Liao Yiwu est révolté et le fait savoir dans un long poème intitulé *Massacre,* qui débute ainsi : « Le grand massacre commence par le cœur de Pékin/ Quand le Premier ministre s'enrhume le peuple tousse,/la ville vient d'être fermée, puis bloquée, et enfin assiégée./La machine d'Etat de ce vieux pays malade n'a plus de dents/pour broyer le peuple qui résiste et voudrait lui échapper. » C'en est trop pour les autorités. Ce texte figure en annexe du témoignage sidérant que Liao Yiwu livre : celui de ses quatre années d'emprisonnement, de 1990 à 1994, au « Centre d'investigation de Songshan », en réalité un *laogai,* camp de rééducation considéré comme l'équivalent du goulag soviétique. Sévices, privations, humiliations, rien ne lui sera épargné. On lira avec effroi, page 188, « Les cent huit raretés de Songshan », sorte de « menu » où chaque « plat » correspond à une torture. L'horreur. Mais Liao Yiwu a l'art de rapporter ce traumatisme avec humour et distance. Il raconte ses rencontres, ses amitiés, ses rivalités, dans cette geôle d'un autre siècle, où règne un « esclavage moderne », où la solidarité n'est pas non plus un vain mot. Il déroule aussi le fil d'une vie chaotique qui en dit long sur les aberrations du régime chinois et le rôle de l'artiste. Quand on sait les difficultés de publication du livre, tant les policiers se sont appliqués à le faire disparaître, tant Liao Yiwu a dû le réécrire de nombreuses fois, ce document n'en est que plus exceptionnel – malgré certaines longueurs. **D.P.**

KIOSQUE.FR

En 1988, alors que la Chine découvrait avec fièvre les joies de la conduite automobile, ma sŒur Feifei mourut dans un accident. Elle avait 37 ans.

Je n'avais pas vécu de décès dans ma famille. Mon grand-père était certes mort en début d'année, mais ce vieux propriétaire foncier isolé dans son coin de montagne n'était jamais entré dans ma vie, et mes pleurs n'avaient été que de convenance. Avec Feifei, nous tous, Grand Frère, Xiaofei et moi-même, partagions le même sang ; nous avions poussé sur la même tige et nous ne lui étions pas moins attachés qu'à notre mère.

J'ai écrit beaucoup de jolis poèmes déchirants au sujet de la mort de Feifei, évitant de parler de sang et de cadavre pour mieux m'affranchir du sordide et croire à l'éternité. Je préférais raconter de belles histoires plutôt que d'affronter la réalité. Je me laissais emporter par l'imagination comme tout artiste romantique, et Feifei, prise dans ce mouvement, virevoltait dans l'univers. Je mentais, j'oubliais que les morts ont des yeux : elle n'était certainement pas satisfaite de son petit frère et de ses vers décoratifs empreints d'une beauté calme et rayonnante.

Elle avait travaillé durement toute sa vie. Petite fille, il lui revenait de laver le linge sale de la famille dans une grande bassine. Frottant avec énergie, elle chantait à pleine gorge de vieilles mélodies de film. Elle racontait des histoires effrayantes : histoires de cercueils, de cloches et de tambours, de langues de pendus d'où tombaient des stalactites longues de trois mètres, et nous nous cachions sous la couette, n'osant plus en sortir qu'un œil. Une nuit, elle disparut ; nos parents, très inquiets, s'interrogèrent, mais Xiaofei et moi étions sûrs l'un comme l'autre que Feifei, qui aimait tant les fantômes, avait fini par en rencontrer.

Nous, les frères, on se chamaillait avec Grande Sœur ; Grand Frère, chétif mais malin, sachant qu'il ne pouvait l'emporter sur Feifei, incitait le bêta que j'étais à jouer la scène des « trois raclées infligées à Baigujing, la Sorcière-aux-os-blancs » : « Zhubajie ! » criait Grand Frère en me passant le balai et en récitant quelques vers d'opéra. « Tu danses avec ta fourche, et tu vas la provoquer devant sa grotte aux sorcières. Vieux Sun te suit ! » Finalement, Zhubajie et Sun Wukong[1] se retrouvaient vaincus. « C'est le contraire dans l'histoire ! » protestai-je en lui montrant mon cul, et Feifei en colère nous poursuivait jusque sous le lit pour nous en faire sortir.

Elle avait quitté la famille en 1966, à la veille de la Révolution culturelle, pour aller travailler dans une scierie à Pinwu, loin de chez nous, au nord-ouest du Sichuan. Notre maison se transforma alors en nid à fantômes. La dictature nous dispersait comme autant de fétus de paille. Tout le pays s'engouffra dans la tourmente de la révolution, et ma famille s'effondra sous les coups de boutoir des Gardes rouges. Mon père, le fils d'un propriétaire terrien, enseignait la littérature chinoise dans un lycée de Yanting, une petite ville au nord-est du Sichuan. Ceci lui valut d'être livré à la vindicte populaire comme contre-révolutionnaire. Pour nous éviter plus d'ennuis, mes parents durent divorcer et nous nous sommes retrouvés sous la garde de ma pauvre mère isolée. Elle s'empressa de rassembler nos maigres affaires et partit chercher refuge vers le sud, à Chengdu, la capitale provinciale, où vivait notre tante.

Je venais de fêter mes huit ans, et la vie était dure sans la présence de mon père. Peu après notre arrivée, les voisins de ma tante nous ont dénoncés pour des méfaits supposés. Les autorités municipales nous ont expulsés, au motif que ma mère était la femme d'un propriétaire terrien en cavale et qu'elle aurait vécu illégalement en ville. Il fallut replier notre balluchon et partir. Nous avons échoué dans une bourgade de la banlieue. Nous n'avions pas d'argent pour acheter de quoi manger. Un jour, une parente nous a offert un bon de rationnement qui permettait l'achat d'un coupon de tissu de deux mètres de long. Ma mère pensait revendre ce bon au marché noir, en échange d'un peu de nourriture pour sa famille, mais elle se fit prendre en flagrant délit par la Sécurité publique. A l'époque, vendre des bons de rationnement était considéré comme un crime grave. Elle fut arrêtée et emmenée sur la scène du théâtre où l'on jouait des pièces d'opéra du Sichuan pour y subir une séance de critiques devant un public de plusieurs milliers de personnes. Sur le moment, par miracle, je n'en ai rien su et j'en ai été préservé, mais le choc fut d'autant plus grand lorsque j'appris de la bouche de mes camarades de classe que ma mère avait été exposée à la critique par les autorités de la ville sur la scène d'un théâtre !

De son côté, Feifei avait fait preuve de clairvoyance : non seulement elle s'était évité beaucoup d'ennuis en se réfugiant dans des montagnes boisées où vivent les pandas, mais elle y vécut les moments les plus agréables de sa vie. Ayant maquillé son origine de classe, elle réussit à intégrer l'équipe de propagande de la pensée Mao Zedong et connut un grand succès dans le district en jouant le rôle principal dans l'opéra modèle *Shajiabang*[2]. Mère a gardé jusqu'à ce jour une photo jaunie de Feifei sur scène : elle a belle allure, toute droite devant un décor de plaine enneigée, avec quelques tables derrière elle, les rideaux de scène et l'enseigne de la maison de thé « Arrivée du printemps » à côté de laquelle on distingue Diao Deyi le maigre et Hu Chuankui le gros[3].

A cette époque, on aurait pu former un bataillon rien qu'avec ses admirateurs. Alors que nous étions venus nous réfugier quelque temps auprès de notre aînée, Petite Sœur et moi avons été témoins de la cour que lui faisait en vain un beau garçon qui finit par se suicider en avalant des paquets d'allumettes. Grande Sœur versa des larmes abondantes, mais ne montra pas de remords. Et quand, plus tard, elle tomba à son tour amou-

KIOSQUE.FR

reuse d'un chef de compagnie de l'Armée Populaire de Libération, elle dut rompre car l'enquête menée sur son statut politique avait révélé qu'elle était la fille d'un contre-révolutionnaire.

Le temps passe comme l'eau qui coule. Feifei s'était résignée sans même le savoir. Elle s'était mariée trois ans plus tard, avait déménagé, était devenue mère de deux petites filles, faisant finalement comme tout le monde, et elle était bien vue. Bien que sa famille absorbât presque toute son énergie, elle trouvait encore le temps de s'occuper de sa fratrie. Comme mon grand frère avait été envoyé comme jeune instruit[4] à la campagne, il manquait souvent de tout et n'hésitait pas à parcourir plusieurs centaines de kilomètres pour venir chercher auprès d'elle du réconfort durant quelques semaines. Ma petite sœur et moi-même y allions aussi pendant les vacances et elle partageait ses tickets de rationnement avec nous et nos parents, profitant même de notre séjour pour nous acheter des vêtements neufs sur ses économies.

Trois jours après le nouvel an précédant sa mort, je l'avais accompagnée à la gare de Chengdu. Nous venions de passer quelques jours en famille et avions bavardé au coin du feu. Elle me racontait ses difficultés. Elle préparait un voyage à Pingwu pour y acheter du bois de chauffe au nom d'une compagnie basée à Chengdu. Elle pensait utiliser le fruit de sa commission pour emmener nos parents au Jiangxi, sur les traces de leur première rencontre.

Une semaine plus tard, alors que nous nous débattions au milieu de la foule pour arriver jusqu'aux guichets, elle m'avait soudain arraché son sac, que je portais à l'épaule, avait agrippé ses deux enfants et s'était enfoncée dans la bousculade en me criant au revoir par-dessus son épaule. C'est ainsi que nous nous étions quittés pour toujours.

Cette scène reste en moi avec tout son relief, et j'en ai encore la gorge serrée, comme encombrée de cailloux. La mort de Feifei a ému les voisins et ses collègues et chacun a donné sa petite contribution pour l'achat des tissus funéraires ; on a versé beaucoup de larmes. Feifei, avec son bon cœur, n'aimait pas voir les gens accablés de tristesse, et je crains que son âme ne se soit écroulée de fatigue devant tant de pleurs.

Elle n'a vraiment pas eu la vie qu'elle voulait. Le soir du nouvel an, toute la famille était restée autour du fourneau jusque tard dans la nuit, et Feifei avait alors annoncé qu'elle allait retourner quelque temps à Pingwu pour gagner un peu d'argent et qu'elle aurait alors les moyens d'emmener tout le monde en voyage : « Papa pourra revoir son Jiangxi natal… Et moi, ça fait tant d'années que je trime, je dois me distraire un peu. »

Se distraire un peu ! Ils étaient sept dans le minibus ce jour-là ; elle seule est morte, dans la forêt, sur cette route montagneuse qu'elle avait empruntée si souvent. Quand le chauffeur a perdu le contrôle du véhicule qui a dévalé la pente cahoteuse avant de s'arrêter la roue avant-gauche dans le vide au-dessus du ravin, elle a été projetée au-dehors et s'est empalée dix mètres plus loin sur une souche acérée, de la taille d'un bol. On l'a soulevée délicatement, elle avait le bas du corps trempé de sang. Une de ses vieilles amies l'a prise sur ses genoux ; elle répétait sans cesse : « Feifei, Feifei », tout en pressant le chauffeur d'aller plus vite. Feifei, les lèvres collées à l'oreille de cette amie, semblait lui murmurer quelque ancienne histoire. Puis elle a soulevé la tête en rendant son dernier soupir, son visage blanc comme un ciel d'hiver sans fin.

De nous quatre, elle est partie la première et c'est vraiment trop injuste. Tout au fond de ma tête, le minibus roule encore à toute vitesse et ses roues me broient le crâne ; j'en ai des sueurs froides. Il y a un film intitulé *Paris, Texas* dont le sujet est un vagabond à la recherche de son lieu de naissance, qu'il ne situe pas là où sa mère l'a mis au monde, mais à l'endroit où ses parents ont fait l'amour pour la première fois – c'est-à-dire à Paris (au Texas), d'après son père. Le Paris connu pour ses putes et ses parfums ne peut être qu'en France ; c'était donc faire une plaisanterie licencieuse et mensongère que d'évoquer un « Paris » situé en Amérique. Ne serions-nous tous ainsi que le produit d'une mauvaise comédie ? Pourquoi Dieu a-t-il joué cette vilaine farce à Feifei ?

Nos parents se sont connus dans le Jiangxi et à travers quelques allusions qui leur avaient échappé, j'ai pu reconstituer sommairement leur histoire : mon cinquième oncle maternel dirigeait une troupe de théâtre ; ayant quitté le Sichuan, il faisait une tournée dans les provinces situées le long du Yangtsé lorsqu'il arriva au bord du lac Poyang. Là, son fort caractère lui valut de déplaire au despote local et il fut battu à mort. Les membres de la troupe, devenus des dragons sans tête, se dispersèrent aux quatre vents comme un vol d'oiseaux. Ma grand-mère, accompagnée de ma mère encore enfant, alla en habit de deuil récupérer le corps qui fut enterré. Après s'être prosternées devant le tombeau et avoir brûlé de l'argent votif, elles disaient adieu au mort lorsque vint à passer un jeune professeur qui se promenait pour profiter du printemps. A leur accent, ils se reconnurent originaires du même endroit. C'est ainsi que le destin a voulu que mon père rencontre sa future femme.

Avant de mourir, ma grand-mère confia sa fille à ce jeune homme rencontré en voyage. Ils se marièrent par la suite et passèrent le reste de leur vie dans les cris et les disputes. Ma mère disait : « On vit, c'est tout. Je ne me suis jamais posé la question de savoir si on s'aimait. » Ils eurent quatre enfants.

Regarder les vieilles photos jaunies et doucement retrouver ses racines est un plaisir commun à la plupart des familles traditionnelles. Nous regrettons qu'il n'y en ait pas de nos parents jeunes ; elles auraient pu témoigner de leurs sentiments d'alors. Il y a quelques portraits, et

KIOSQUE.FR

une seule photo de groupe – avec ma grand-mère, mon père, ma grande sœur et mon grand frère – qui nous est plus précieuse qu'un objet antique.

Pour compenser, Feifei avait pris beaucoup de photos variées et intéressantes durant la Révolution culturelle, malgré la monotonie de l'environnement social d'alors. Empilées, elles auraient atteint un mètre de haut. Quatre-vingts pour cent sont en noir et blanc. Elle a ainsi consigné soigneusement tous les épisodes de notre vie familiale et vingt années y sont ainsi préservées.

Depuis cette rencontre accidentelle au sommet d'une colline du Jiangxi, notre famille était née et avait essaimé aux quatre coins du pays. Feifei était alors sur le point de retourner sur la tombe ancestrale, avant même que nos parents en aient eu l'occasion.

Jour cruel que celui du mois de mai de l'année du dragon. Le télégramme qui m'annonçait la mort de ma sœur aînée dans un accident de voiture en poche, je dis au revoir à ma femme Axia, éplorée. Partant de la ville de Fuling située dans les montagnes de l'est du Sichuan, il me fallut deux jours de transports en commun malcommodes pour rejoindre Mianyang, située à l'ouest. A Chongqing, le bateau eut du retard et je rencontrai par hasard un ami médecin et poète. Déjeunant au restaurant avec lui, je vécus une expérience bizarre : nous nous lancions dans de grandes discussions, j'avais bon appétit, mais il me semblait que ce n'était pas ma bouche qui parlait et mangeait. Une voix me rappelait que je devais être triste, et pourtant je n'y arrivais pas sous le beau soleil printanier. Qu'est-ce qu'un accident de voiture avait à faire avec Feifei, si délicate avec ses dents blanches bien alignées et ses fines fossettes ?

Le soir, je pris un bus et m'endormis. Je me réveillai en pleine nuit, trempé d'une sueur glacée. Le véhicule était bondé, et l'odeur pestilentielle me donnait envie de vomir. Je me penchai contre la vitre avec un haut-le-cœur et fus transpercé par un filet d'air froid. J'avalai une gorgée d'eau fraîche et gémis : « Je suis dans une morgue qui fonce vers l'enfer. » Feifei, ses longs cheveux défaits, se tenait derrière la vitre ; vite, je baissai la tête. Plus j'approchais de ma destination et plus je me rendais compte que j'avais peur de voir sa dépouille, bien que l'ayant déjà « vue » dans mon cauchemar.

Quittant la gare de Mianyang, je me rendis directement au n° 87 de la rue Hongxin et traversai la grande cour jusqu'au vieux bâtiment familier, la tête pleine du cadavre de Feifei et comme poussé du bout d'un bâton invisible qui ne me lâcha que lorsque je levai la main pour frapper à la porte.

La porte était ouverte mais, obéissant à une superstition paysanne, je fis semblant de frapper deux fois, et ce n'est qu'en voyant l'air surpris de ma famille que je sortis de mes rêves. « Grande Sœur ! » Je fis le tour de la pièce. « Où est Grande Sœur ? »

Personne ne me répondit. Tout était déjà rangé, les rideaux mortuaires entassés dans un coin, et, sur le balcon, des cendres noires, restes de couronnes de fleurs en papier brûlées, s'envolaient dans le vent du soir. Ils étaient tous là, installés dans le salon en rond comme s'ils faisaient partie des meubles, avec, au centre de la pièce, quel effroi !, une urne funéraire.

« Comment se fait-il que tu n'arrives que maintenant ? » me demanda ma petite sœur Xiaofei, sur un ton de reproche.

« On t'a attendu trois jours, renchérit mon beau-frère. Il fait doux, on n'a pas pu attendre plus.

– Feifei est morte les yeux ouverts », soupira notre père.

Je sortis le télégramme et, comme un idiot, restai à réfléchir longtemps avant de réaliser que le télégramme était arrivé avec deux jours de retard !

« Comment est-ce possible ? »

Tout le monde se regardait. J'étais sous le choc et des larmes ruisselaient de mes yeux. Feifei, c'est ton âme dans le ciel qui a retardé le télégramme : tu sais trop bien que ton petit frère a peur de la mort.

Mes oreilles bourdonnaient, puis le sentiment de panique refluant, je défis le nœud rouge et recherchai Feifei dans les cendres.

« Si peu ? m'affligeai-je.

– Tout y est, répliqua mon beau-frère. Je suis resté devant le four du début à la fin, sans même cligner des yeux. »

Je ne savais pas où me mettre. Le ruban rouge, comme un feu froid, s'enroulait douloureusement autour de mes doigts.

« Quand j'approcherai de la fin, j'emporterai ta grande sœur et nous rentrerons à Lijiaping, dit mon père. Avec tes grands-parents, on sera ensemble, on ne sera pas isolés dans l'autre monde.

– Grande Sœur devrait être enterrée à Chengdu, objecta Petite Sœur. De son vivant, elle espérait pouvoir revenir à Chengdu.

– Quand on meurt, c'est comme une lampe qui s'éteint, murmurai-je sans savoir pourquoi. Peu importe.

– Comment ça, peu importe ? ! » rugit Grand Frère.

1) Il s'agit de personnages du roman *Pèlerinage vers l'Ouest*, où des animaux, le Singe Sun Wukong et le Cochon Zhubajie, accompagnent le moine Xuanzang en Inde pour rechercher les textes sacrés du bouddhisme. Ils sont harcelés par la Sorcière-aux-os-blancs. (Toutes les notes sont de Marie Holzman.)

2) Jiang Qing, la femme de Mao Zedong, imposa durant cette période (1966-1976) la révolution dans la culture. Seuls huit « opéras modèles » furent autorisés et joués sur scène, à la radio, à la télévision, et représentés sur de grandes affiches.

3)Deux des personnages principaux de l'opéra *Shajiabang*.

4) Entre 1968 et 1980, c'est près de 17 millions de jeunes Chinois des villes qui ont été envoyés autoritairement à la campagne à la fin de leurs études secondaires.

Liao YIWU

KIOSQUE.FR

Christophe CASSIAU-HAURIE

Le chasseur ne sachant pas chasser

Nulle bête sauvage sur terre n'échappait à la fine gâchette de Félicien Triboulet. Jaguar des Andes, tigre du Bengale, ours de Patagonie… tous ces trophées trônaient sur les murs du salon du Baron. Pourtant il lui manquait le plus remarquable d'entre eux, celui du lion noir d'Algérie. Moqué des connaisseurs, c'était trop d'affront pour Triboulet qui s'embarqua pour traquer la bête. Affublé d'une vache pour tout appât et assisté de son majordome effrayé par l'ampleur de la tâche, c'est bien insouciant que notre chasseur à la réputation surfaite s'aventurera dans le désert ! Un petit homme gros et vaniteux, une ambiance années 1930, une langue délicieuse… On rit devant la couardise et la fatuité de ce Tartarin de Tarascon moderne, autant que l'on se régale des aquarelles de cet album au ton désuet. Dans le mille ! **Nathalie Riché**

★★*Triboulet, le terrrrible chasseur de fauves* par **Christophe Cassiau-Haurie,** ill. **Hippolyte,** 40 p., Sarbacane, 16 € (dès 5 ans)

R.J. PALACIO

Tête de Turc

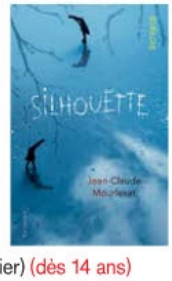
Ce qu'August appréhende le plus à l'entrée en sixième, ce ne sont ni les cours, ni les nouveaux profs. Non, August redoute seulement le regard des autres : « Je ne suis pas un enfant ordinaire… Lorsqu'un enfant ordinaire entre dans un square, les autres ne s'enfuient pas en hurlant. » Victime d'une malformation faciale à la naissance, le garçon a subi vingt-sept opérations et, de ce fait, n'a jamais été scolarisé. Mais cette année, il doit affronter le regard de tout un collège. Doué en classe et bon camarade, August est soutenu par ses parents et par le proviseur. Réussira-t-il à se faire accepter par tous ? Se faire des amis, ne pas être victime de moqueries, de bagarres ou d'insultes, voilà les matières principales qu'August devra travailler dur. Peu de romans traitent de la différence au sens de la déformation physique. *Wonder* permet au lecteur d'en ressentir toutes les nuances et tous les points de vue grâce aux différentes voix qui racontent « leur » August : sa grande sœur Minerva, ses amis, le proviseur ou le protagoniste lui-même. Une personnalité touchante qui se révèle, au contact des autres, d'une force intérieure infinie et d'un cœur immense. **N.R.**

★★*Wonder* par **R.J. Palacio,** traduit de l'anglais (Etats-Unis) par Juliette Lê, 412 p., Pocket jeunesse/PKJ, 17,90 € (dès 11 ans)

Jean-Claude MOURLEVAT

Chienne de vie

Si vous avez aimé le conteur, vous adorerez le nouvelliste. Jean-Claude Mourlevat offre dix nouvelles percutantes à ses lecteurs qui grandissent. Le premier texte donne le ton du recueil, ironique et amer. Pauline est une modeste mère de famille, dont le seul péché est de vouer un culte à l'acteur de cinéma Pierre Birabet. Lorsqu'elle apprend que celui-ci vient tourner dans sa ville de Saint-Etienne, elle s'inscrit au casting. Recrutée comme silhouette, Pauline jouera avec son acteur fétiche. La chance de sa vie ! Pourtant, la groupie déchantera lorsqu'elle découvrira à l'écran le sens de la scène, comble de l'humiliation, entourée de sa famille et de ses amis. Ces dix nouvelles mordantes croquent à rebrousse-poil des portraits d'enfant, de vieillard, de prof à la retraite ou de séducteur… dont les meilleures intentions du monde explosent en vol, frappées par un destin mordant, vengeur ou fallacieux. Cruel ? Après tout, grandir, c'est accepter que les histoires puissent finir mal. **N.R.**



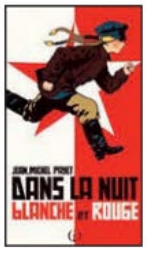
★★*Silhouette* par **Jean-Claude Mourlevat,** 224 p., Gallimard jeunesse/Scripto, 10 € (En librairie le 31 janvier) (dès 14 ans)

Jean-Michel PAYET

Un destin russe

Les secrets de famille peuvent-ils déclencher une révolution ? Non, mais parfois ils y contribuent. La vie de la jeune comtesse Tsvetana Kolipova bascule lorsqu'elle découvre que son défunt père, Viktor Sergueïevitch Kolipov, menait une double vie : une autre maison, une autre femme et une autre fille, née comme elle le 1er janvier 1900 ! Nous sommes à Petrograd en février 1917 où les mouvements révolutionnaires sourdent. Tsvetana appartient à la bonne société russe, celle des convenances et des fastes d'autrefois. Mais la jeune fille se sent bien différente. L'étudiante en danse classique dévore en cachette journaux et tracts interdits, s'interroge sur les événements et refuse un riche parti. Surtout, elle veut découvrir qui est Natacha, cette demi-sœur qui appartiendrait aux « rouges ». Sa rencontre fortuite avec l'étrange Roman la conduit à suivre le jeune homme au sort exceptionnel. Car Tsvetana rêve d'une Russie plus juste et bascule dans le chaos de la Révolution. Il sera question d'amour, d'une bague aux trois anneaux sertie d'un étrange pouvoir, d'un voyage à travers les siècles, de complots et de choix politiques.

Jean-Michel Payet est un architecte qui illustre et qui écrit ! Avec toutes ces cordes à son arc, pas étonnant que ses romans soient si foisonnants. Après l'univers à la Dumas de son intrépide *Mademoiselle Scaramouche*, *Dans la nuit blanche et rouge* embarque le lecteur de Saint-Pétersbourg aux confins orientaux de l'Oural dans une aventure effrénée aux personnages séduisants. Mêlant le polar au fantastique, la petite histoire à la grande – on y croise Vladimir Ilitch alias Lénine –, l'écrivain réussit un roman-fleuve très inspiré. L'Amour, bien sûr ! **N.R.**



★★★*Dans la nuit blanche et rouge* par **Jean-Michel Payet,** 512 p., Les Grandes Personnes, 18 € (dès 12 ans)

KIOSQUE.FR

Chester BROWN

Les belles de nuit de Toronto

Chester Brown nous était jusqu'à présent connu comme biographe en images du rebelle canadien Louis Riel, ou comme l'un des piliers de la BD indépendante de son pays, représentée par l'éditeur Drawn & Quarterly. Désormais, on saura aussi qu'il est devenu, depuis la mort de sa compagne et après une période d'abstinence mal supportée, un client régulier des prostituées de Toronto. Avec un titre à l'image de la netteté du ton qu'il adopte pour nous parler de ses relations tarifées, il nous livre ici à la fois le détail de ses rencontres, les réflexions qu'elles lui inspirent et les confidences de ses partenaires.

Aucun voyeurisme, rien d'érotique dans ces vignettes minimes et minimalistes, à l'intelligence clinique. Avec son air de ne pas y toucher (si l'on peut dire), l'auteur nous rappelle quelques évidences que la plupart des civilisations – et surtout des religions monothéistes, saisies de panique devant la force concurrente de l'éros – ne réussissent pas vraiment à contrôler : que le désir sexuel est irrépressible, que la prostitution est un travail et devrait n'être considérée que comme tel – seule condition pour que la prostituée ne soit pas esclave du proxénète – ou encore qu'on peut devenir – c'est ce qui arrive, pour finir, à Brown lui-même – monogame et amoureux d'une prostituée « si l'on fréquente la bonne ». Ces réponses de bon sens sont exprimées avec une lucidité et un calme imperturbables, qui font le grand charme d'une œuvre dont la lecture est hautement recommandée dans les familles. **Pascal Ory**

★★★ ***Vingt-trois prostituées*** par **Chester Brown,** 280 p., Cornélius, 25,50 €

Peter KUPER

New York, New York

Sous-titré « Une chronique illustrée de trois décennies à New York », ce gros volume plein de bruits et de couleurs est d'abord une sorte d'exercice de style où l'auteur multiplie les points de vue graphiques sur sa ville d'adoption, dont, comme tout bon provincial qui se respecte, il est devenu raide dingue. Des illustrations flamboyantes de pleine page alternent avec des séries de masques de la jungle urbaine (le « chauffeur de taxi déjanté », le « c'est quoi cette odeur ? », etc.) ou un « guide virtuel des odeurs de la ville » (goudron frais sur la 97e Rue, vapeurs de blanchisserie sur Amsterdam Avenue,…), sans oublier plusieurs bandes dessinées aux esthétiques changeantes. La tonalité d'ensemble n'est pas rassurante, comme dans cette fable du *Mur*, qui imagine New York partagée comme Berlin par un mur séparant les riches et les pauvres. Conclusion : *« New York is an unfinished comic. »* **P.O.**

★★ ***Les Carnets d'un New-Yorkais*** de **Peter Kuper,** 208 p., Çà et là, 25 €

Joann SFAR et Clément OUBRERIE

Le renard qui aimait le jazz

Toujours prolifique et toujours amoureux de la musique, Sfar a décidé, cette fois-ci, de rêver sur Django Reinhardt. L'œuvre qui sort de ce rêve est une sorte de mixte entre *Le Chat du rabbin* et *Gainsbourg, vie héroïque*, transposé dans le monde animal. Dessinée par Clément Oubrerie, cette histoire nous raconte les aventures de deux camarades à la vie à la mort, un hérisson et un renard, grandis prématurément dans un univers plein de musique, de filles sensuelles et de petites arnaques. Le renard, contraint de passer du banjo à la guitare par un accident de la vie, est un petit génie des cordes, qui séduit tous ceux dont il croise le chemin par son style unique. Le tome 1 nous laisse en plan après la rencontre du renard véloce avec un orang-outan violoniste prénommé Stéphane et certainement dénommé Grappelli. Cette histoire allègre, racontée par le hérisson, est truffée de digressions qui lui font parfois perdre un peu de son tonus mais la tchatche échevelée de Sfar est comme adoucie par le dessin d'Oubrerie, vif et amical, qui, après *Aya de Yopougon*, administre une fois encore la preuve de la ductilité de son talent. **P.O.**

★★ ***Jeangot*** de **Joann Sfar et Clément Oubrerie,** t. 1 : *Renard Manouche*, 54 p., Gallimard, 14,50 €

KIOSQUE.FR

Espaces de liberté

Edward KRITZLER

Retour sur l'histoire des Juifs expulsés d'Espagne qui s'installèrent aux Amériques. Une émancipation tumultueuse.

L'expulsion des Juifs d'Espagne, puis du Portugal, au tournant des XV^e^ et XVI^e^ siècles, eut quelques grandes conséquences bien connues. Pour les communautés juives elles-mêmes, d'abord, qui purent ainsi renouer avec une identité religieuse que les conversions forcées avaient refoulée dans les pratiques secrètes du marranisme. Pour l'extension, ensuite, de leur influence dans un système commercial devenu mondial. Pour leur part prise, enfin, dans les conflits qui opposaient, d'un côté, l'Espagne et le Portugal et, de l'autre, la Hollande et l'Angleterre pour le contrôle des Amériques. En quittant contraints et forcés la péninsule Ibérique, les Juifs n'eurent pas, en effet, comme seules destinations le Maghreb, Venise, Amsterdam, Bayonne ou Salonique. Nombre d'entre eux s'installèrent dans les territoires du Nouveau Monde au risque d'ailleurs de continuer de s'exposer aux persécutions de l'Inquisition qui avait, elle aussi, traversé l'Atlantique… avec ses bûchers. C'est dans ce contexte que se levèrent des figures étonnantes du monde juif, qui tranchent avec les rôles dans lesquels les Juifs sont ordinairement assignés.

Certes, ils peuvent être colons ou, plus sûrement, marchands et financiers. Mais ils sont aussi soldats, marins et boucaniers. C'est à ces personnages qu'Edward Kritzler consacre son livre. Il montre justement que ce grand bouleversement est une étape importante dans le mouvement général d'émancipation des Juifs d'Europe. Soit qu'ils trouvent dans la Hollande protestante les conditions d'une relative tolérance religieuse, soit qu'ils bénéficient de précieux espaces de liberté qu'autorise la tumultueuse anarchie du Nouveau Monde. Il y a bien dans l'ouvrage certains anachronismes ridicules, comme cette façon de dédouaner les négriers juifs qui ne sont pourtant pas les derniers à s'enrichir du commerce triangulaire. Mais ce qui est bien montré à travers ces personnages d'aventuriers juifs – forbans, pirates, chefs de guerre, agents secrets –, c'est la solide détestation de l'Espagne et du Portugal qui les anime. C'est à eux que, dans une large mesure, la Hollande et l'Angleterre doivent leurs possessions caraïbes. En perdant des ennemis intérieurs fantasmés, l'Espagne gagna de fieffés adversaires bien réels. Mauvais calcul.

Marc Riglet

★★ ***Les Pirates juifs des Caraïbes. L'incroyable histoire des protégés de Christophe Colomb*** par **Edward Kritzler,** traduit de l'anglais (Etats-Unis) par Alexandra Laignel-Lavastine, 280 p., André Versaille Editeur, 22,90 €

Eloge de l'instant présent

Sylvain TESSON

Dans ce recueil de chroniques, l'écrivain voyageur livre son regard sur le monde. Croquis pris sur le vif, entre humour et désespoir.

Sylvain Tesson en Sibérie.

Quand le rédacteur en chef du mensuel *Grands Reportages*, Pierre Bigorgne, donna « carte blanche » à Sylvain Tesson pour une chronique régulière, il eut un sacré flair. Commencés en janvier 2006, ces blocs-notes, aujourd'hui rassemblés (avec d'autres articles pour divers journaux), notre bourlingueur bohème les compare à un herbier. Et ajoute : « C'est le genre qui convient le mieux au voyageur. » On ne saurait lui donner tort. Ces croquis pris sur le vif, ces pensées cueillies sur les chemins de traverse comme autant de coquelicots, cet « hommage que l'observation rend aux détails », sont la quintessence de l'écriture. Et l'auteur de *Dans les forêts de Sibérie*, en écrivain voyageur qui se respecte, comme Nicolas Bouvier, ou encore Bruce Chatwin, le prince du Moleskine, avant lui, passe la plupart de son temps à prendre des notes dans ses carnets. On comprend mieux la citation de Pierre Louÿs, choisie pour figurer en exergue de ce formidable herbier : « Je ne pense que quand j'écris. »

A la lecture de ces chroniques, toujours inspirées, se déroulent les heurs et malheurs de notre époque, le pétrole, la mondialisation, les mutations, Benoît XVI, Ben Laden, les révolutions arabes… Avec, en fond sonore, omniprésent, le cri silencieux d'une nature bafouée par les hommes, aussi idiots sur tous les continents. Et, en complément d'âme, les réflexions soufflées à cet insatiable curieux par ses lectures – toujours de bon goût.

Géographe de formation, le fils prodigue de Philippe Tesson prend du recul. Son nomadisme le lui permet. Il nous observe de Kaboul, de New York, de Port-au-Prince, des quatre coins de l'immensité russe… C'est cela, la géographie de l'instant.

★★★ ***Géographie de l'instant*** par **Sylvain Tesson,** 350 p., Editions des Equateurs, 19 €

On comprend mieux, à lire ces articles nés de la marche à pied, de l'escalade ou d'un trot de cheval, et postés d'on ne sait où, pourquoi Sylvain Tesson est devenu fameux pour ses aphorismes. Gracieux mélange de désespoir et d'humour, ces fulgurances tombent sous sa plume comme une pluie de mousson : « Il est plus facile à un fleuve qu'à un homme de réussir en naissant dans le ruisseau. » Ou encore : « Pour le malheur du dalaï lama, les fils de Mao, eux, ne font jamais grève. »

Comme on le dit d'un disque compilant les meilleures compositions d'un artiste, ses morceaux de bravoure, ce livre est un véritable best of. Indispensable, donc.

Tristan Savin

THOMAS GOISQUE

La Boutique LIRE:

Retrouvez la totalité de la boutique LIRE sur **www.lire.fr/boutique**

> Un cachet très personnel

Quoi de plus chic que ce timbre à sec pour personnaliser vos livres, vos en-têtes de lettres, vos enveloppes ? Vous marquerez ainsi votre différence avec caractère : vos noms et initiales (format rond), vos noms, signatures ou adresses (format rectangulaire) selon votre choix.*

Prix : 68,50€

Format rond : diamètre 4 cm
Format rectangulaire : 5 x 2,5 cm.

* À réception de votre commande, vous recevrez un bon à graver à nous retourner. Délai de fabrication : 2 à 3 semaines après réception par notre graveur du bon à graver.

PLUS SIMPLE ET PLUS RAPIDE, COMMANDEZ DIRECTEMENT SUR *www.lire.fr/boutique/timbreasec*

BON DE COMMANDE

À renvoyer accompagné de votre règlement à l'adresse suivante : L'Express Boutique 17 route des Boulangers 78926 Yvelines Cedex 9 SHL/BOLI412

Oui, je souhaite commander :

	Réf.	Prix	Quantité	Total
Timbre à sec	OBJ18Z1	68,50 €	.....	.....€
		Total	.....	.....€
			Participation aux frais de port	7 €
			TOTAL DE MA COMMANDE	.....€

Ci-joint mon règlement de .....€ par :

❒ chèque à l'ordre de Groupe Express-Roularta

❒ carte bancaire N° |_|_|_|_| |_|_|_|_| |_|_|_|_| |_|_|_|_|

Expire fin : |_|_| |_|_| Clé*: |_|_|_|

Date et signature obligatoires :

*Clé : les 3 derniers chiffres figurant au dos de votre carte bancaire.
Pour les dom tom et l'étranger, merci de passer commande sur www.lexpress.fr/librairie. Les frais de ports seront calculés automatiquement.

Nom.....Prénom .....

Adresse .....

.....

Code postal |_|_|_|_|_| Ville .....

Pays .....

e-mail .....

Offre valable jusqu'au 31.12.2013, dans la limite des stocks disponibles. Conformément à la loi « Informatique et Libertés » du 6 janvier 1978, vous disposez d'un droit d'accès et de rectification aux données que vous avez transmises,en adressant un courrier à L'Express-Roularta Éditions. Elles pourront être cédées à des organismes extérieurs sauf si vous cochez la case ci-contre ❒

AG15161

GROUPE EXPRESS-ROULARTA, AU CAPITAL DE 47 150 040 € SIÈGE SOCIAL : 29, RUE DE CHÂTEAUDUN - 75308 PARIS CEDEX 09

KIOSQUE.FR

Alexis de TOCQUEVILLE

A la charnière entre l'ancien monde aristocratique et la modernité démocratique, il fut au XIXe siècle l'un des plus perspicaces analystes des nouvelles formes d'autorité politique. Il fut aussi un homme et un écrivain plus complexe qu'on ne pense.

Il est tenu pour un penseur politique d'importance. De fait, ses deux œuvres majeures, *De la démocratie en Amérique* et *L'Ancien Régime et la Révolution* traitent de la démocratie qu'il conçoit de manière originale comme un processus séculaire d'égalisation des conditions. A ce titre, il est admiré des Américains, d'autant plus qu'il fut un des premiers à tendre à la grande Nation naissante un miroir dans lequel elle s'est plu (et parfois complu) à se reconnaître. Nos politologues libéraux, persuadés que la France aurait viré sa cuti marxiste, l'ont redécouvert ces dernières décennies, sensibles notamment aux pages de *De la démocratie en Amérique* où Tocqueville semble décrire en visionnaire la douce oppression de l'Etat moderne. Mais nul n'est prophète en son pays et Tocqueville n'a pas toujours joui de cette renommée favorable. Avant de tomber dans un oubli quasi complet, il fut l'objet des railleries du dramaturge Edouard Pailleron, qui, dans *Le Monde où l'on s'ennuie* (1881), mettait les rieurs de son côté, les références à « Monsieur de Tocqueville » venant orner des propos d'une parfaite banalité. Il s'en prenait alors au moraliste ennuyeux et désabusé, au spectre janséniste vaticinant les méfaits de l'esprit de jouissance démocratique. Un moraliste aigri et étriqué serait tapi dans la figure glorieuse du penseur aristocratique de la démocratie.

AKG-IMAGES/ERICH LESSING

BIOGRAPHIE

29 juillet 1805 : naissance d'Alexis Henri Charles Clérel, vicomte de Tocqueville.
mai 1831 à février 1832 : voyage avec Gustave de Beaumont aux Etats-Unis.
1832 : *Du système pénitentiaire aux Etats-Unis et de son application,* rédigé avec Beaumont.
23 janvier 1835 : parution du premier tome de *De la démocratie en Amérique.*
26 octobre 1835 : épouse Marie Motley.
1840 : parution du second tome de *De la Démocratie en Amérique.*
1841 : élection à l'Académie française.
juin à octobre 1849 : ministre des Affaires étrangères du prince-président Louis Napoléon Bonaparte.
1850 : *Souvenirs* (récit des événements de 1848).
1856 : *L'Ancien Régime et la Révolution.*
16 avril 1859 : meurt des suites de la tuberculose, à Cannes.

> Une enfance aristocratique sous l'Empire

L'auteur de *L'Ancien Régime et la Révolution* faillit bien ne pas voir le jour à cause de cette dernière. Descendant de saint Louis par sa grand-mère paternelle, il appartenait à la noblesse d'épée du côté paternel, à la noblesse de robe du côté maternel. Malesherbes – l'esprit éclairé, ami de Turgot et de Rousseau, celui qui « après avoir défendu le peuple devant le roi Louis XVI, a défendu le Roi XVI devant le peuple[1] » – était son bisaïeul et fut pour Tocqueville une sorte de figure tutélaire : « C'est parce que je suis le petit fils *[sic]* de M. de Malesherbes que j'écris ces choses[2]. » Ses parents, hostiles à la Révolution et résolument légitimistes, échappèrent de peu à la guillotine. Après une période d'exil en Angleterre, le père d'Alexis rentra en France à la faveur de la dictature napoléonienne. Aussi ce fut à Paris que naquit en 1805 Alexis, troisième fils du couple. L'été, la famille séjournait à Verneuil-sur-Seine, dans l'ancienne propriété de la tante d'Alexis – « héritage d'échafaud » – où l'on recevait une société brillante et où séjourna Chateaubriand. A la chute de l'Empire, Hervé Clérel de Tocqueville faisait partie des cadres du nouveau

KIOSQUE.FR

régime : préfet dans divers départements, il est nommé, en 1817, en Moselle. Alexis rejoignit son père en 1820 pour compléter sa formation au Collège royal de Metz, tenu par les jésuites. Il avait jusqu'alors été éduqué par l'abbé Le Sueur, vieux prêtre réfractaire aux tendances jansénistes qui avait été le précepteur de son père. « C'est sur ses genoux que nous avons appris à discerner le bien du mal ; c'est lui qui a commencé pour nous cette première éducation de l'enfance dont on se ressent toute sa vie et qui a fait de nous sinon des hommes distingués du moins d'honnêtes gens[3]. » A Metz, Alexis découvrit les grands auteurs politiques du XVIII[e] siècle, Montesquieu, Voltaire, Rousseau, « [entassant] pêle-mêle […] toutes sortes de notions et d'idées qui d'ordinaire appartiennent à un autre âge ».

Il perdit surtout la foi naïve de son enfance : « Ma vie s'était écoulée jusque-là dans un intérieur plein de foi qui n'avait pas même laissé pénétrer le doute dans mon âme. Alors le doute y entra, non pas le doute de ceci ou de cela mais le doute universel[4]. » Ebranlement profond : « Je fus saisi de la mélancolie la plus noire, pris d'un extrême dégoût de la vie sans la connaître. » La crise surmontée, il se liait d'amitié avec les jeunes des milieux de la bourgeoisie locale, apprenant sinon la vie, du moins s'initiant à la sexualité, exercices qui eurent pour effet la naissance d'un enfant naturel avec une domestique. Ce fut sa seule descendance. Il s'amouracha de Rosalie Malye, fille de l'archiviste de la préfecture. La famille et l'entourage, inquiets de la perspective d'une mésalliance, constatèrent avec soulagement que le jeune Alexis finit par renoncer à cette idylle. Bachelier en 1823, un voyage en Italie et des études de droit couronnées par deux thèses de fin d'études achevaient d'aider le dernier des Tocqueville à surmonter ses accès de mélancolie romantique.

> Ne pas devenir une machine à droit

Quand son père, préfet de Versailles et bientôt élevé à la pairie, sollicita du ministre de la Justice un emploi pour son rejeton, celui-ci fut nommé au tribunal de Versailles comme quatrième juge auditeur en juin 1827. C'était une fonction non rémunérée de stagiaire à durée indéterminée dans l'attente d'une affectation définitive et dont l'intérêt tenait à la diversité des questions qui étaient traitées. Tocqueville y développa, outre une solide culture pratique du droit et de l'administration, l'acuité de son regard. L'aristocrate faisait comme juge stagiaire ses gammes de sociologue de terrain. Les Trois Glorieuses précipitèrent la chute des Bourbons. L'événement ne surprit guère Alexis ainsi qu'il l'écrivait à Marie Motley, une roturière anglaise de six ans son aînée qu'il devait épouser en octobre 1835 : « Quant aux Bourbons, ils se sont conduits comme des lâches et ne méritent point la millième partie du sang qui vient de couler pour leur querelle[5]. » La période était délicate. Alexis, en prêtant serment de fidélité au nouveau régime, se montra moins conservateur que son milieu, même s'il n'appréciait que modérément le régime ploutocratique qui se mettait en place. Il ne se sentait pas la fibre d'un juriste de métier : « Devenir avec le temps une machine à droit, comme la plupart de mes semblables [...]. J'aimerai *[sic]* cependant mieux brûler mes livres que d'en arriver là[6]. »

> Tocqumont en Amérique

Au titre d'une mission d'étude sur le système pénitentiaire américain, Alexis s'embarquait pour les Etats-Unis le 21 mai 1831, avec son ami Gustave de Beaumont qui fut un ami si proche que les caricaturistes les surnommèrent « Tocqumont ». De retour en France, et pour protester contre la révocation de Beaumont, Alexis de Tocqueville démissionna de ses fonctions de magistrat. De ce périple où ils allèrent de la Nouvelle-Angleterre au Québec et, de là, à la Louisiane, ils tirèrent matière à littérature, un roman aujourd'hui oublié, *Marie ou l'Esclavage aux Etats-Unis* pour Gustave, et, pour Alexis, un essai, complété par de nombreuses lectures et réflexions, le premier tome de *De la démocratie en Amérique*, tous deux publiés en 1835.

Son livre rendit Tocqueville célèbre en France, aux Etats-Unis et en Grande-Bretagne. L'introduction pose les principes de sa démonstration : « Parmi les nouveaux objets qui, pendant mon séjour aux Etats-Unis, ont attiré mon attention, aucun n'a plus vivement frappé mon regard que l'égalité des conditions. Je découvris sans peine l'influence prodigieuse qu'exerce ce premier fait sur la marche de la société ; il donne à l'esprit public une certaine direction, un certain tour aux lois ; aux gouvernants des maximes nouvelles, et des habitudes particulières aux gouvernés[7]. » L'égalité est présentée comme le « fait générateur » dont tout le reste est la conséquence et dont la portée dépasse le pays où il s'était alors le plus manifesté. « J'avoue que dans l'Amérique j'ai vu plus que l'Amérique ; j'y ai cherché une image de la démocratie elle-même, de ses penchants, de son caractère, de ses préjugés, de ses passions ; j'ai voulu la connaître, ne fût-ce que pour savoir du moins ce que nous devions espérer ou craindre d'elle[8]. »

BIBLIOGRAPHIE

Œuvres :

On peut recommander les éditions de poche *De la démocratie en Amérique*, celle de Garnier-Flammarion avec une utile préface de François Furet et en Folio/Histoire (préface d'André Jardin). Et pour les tocquevilliens confirmés, l'édition critique *De la démocratie en Amérique* d'Eduardo Nolla, Vrin, 1990. En G.F. et en Folio/Histoire, *L'Ancien Régime et la Révolution*. En G.F., *Sur l'Algérie* (présenté par S. L. Boulbina). En Folio/Histoire, *Quinze Jours dans le désert ; Souvenirs* (préface de Claude Lefort). Aux éditions Gallimard : *Œuvres complètes, papiers et correspondances*, 18 volumes, Jacob Peter Mayer et *alii*, 1952-1998 ; *Œuvres complètes*, 3 tomes, direction André Jardin, Bibliothèque de la Pléiade, 1991-2004, réédition 2008. *Notes sur le Coran et autres textes sur les religions*, présentation de Jean-Louis Benoît, Bayard, 2007 ; *Lettres choisies, Souvenirs* (1814- 1859), Gallimard/Quarto 2003.

Biographie :

André Jardin, *Alexis de Tocqueville*, Hachette Littératures, 1984 ; réédition, 2005.
Jean-Louis Benoît, *Tocqueville. Un destin paradoxal*, Bayard, 2005.
Lucien Jaume, *Tocqueville. Les Sources aristocratiques de la liberté*, Fayard, 2008.

Etudes et documents :

■ Antoine Redier, *Comme disait Alexis de Tocqueville*, Perrin, 1925 ■ George Wilson Pierson, *Tocqueville and Beaumont in America*, New York, 1938 ■ Raymond Aron, « Tocqueville retrouvé » in *Essai sur les libertés*, Calmann-Lévy, 1965 ; Hachette, 2005 ■ Raymond Aron, *Les Etapes de la pensée sociologique*, Gallimard, 1967 ; réédition Tel Gallimard, 1976 ■ Pierre Birnbaum, *Sociologie de Tocqueville*, P.U.F., 1970 ■ Jean-Jacques Chevallier et Yves Guchet, *Les Grandes Œuvres politiques*, Armand Colin, 1970 ■ J. Coenen-Huther, *Tocqueville*, P.U.F., Que sais-je ?, 1997 ■ Jean-Claude Lamberti, *Tocqueville et les deux démocraties*, P.U.F., 1983 ■ Antoine Leca, *Lecture critique d'Alexis de Tocqueville*, Presses universitaires d'Aix-Marseille, 1988 ■ Françoise Mélonio, *Tocqueville et les Français*, Aubier, 1993 ■ John Stuart Mill, *Essais sur Tocqueville et la société américaine*, préface de Patrick Thierry, Vrin, 1994 ■ Agnès Antoine, *L'Impensé de la démocratie*, Fayard, 2003 ■ Jean-Louis Benoît, *Tocqueville moraliste*, Honoré Champion, 2004 ■ Raymond Boudon, *Tocqueville aujourd'hui*, Odile Jacob, 2005 ■ Charlotte Manzini, *Qui êtes-vous Monsieur de Tocqueville ?*, Archives départementales de la Manche, 2005 ■ Nestor Capdevila, *Tocqueville et les frontières de la démocratie*, P.U.F., 2007 ■ Pierre Manent, *Tocqueville et la nature de la démocratie*, Tel/Gallimard, 2006 ■ Hippolyte Wouters, *Tocqueville humoriste*, Michel de Maule, 2011.

KIOSQUE.FR

Voir dans l'égalité des conditions la dynamique même de l'état social historique, avec tout ce que cela comportait en termes juridiques (égalité de droits sociaux et politiques), culturels (uniformisation des manières de vivre) ou économiques exigeait d'en examiner les conséquences. Car la messe n'est pas dite : « Pour qui cette étude serait-elle intéressante et profitable, si ce n'était pour nous, qu'un mouvement irrésistible entraîne chaque jour, et qui marchons en aveugles, peut-être vers le despotisme, peut-être vers la république, mais à coup sûr vers un état social démocratique[9] ? »

En d'autres termes, si la démocratie est l'horizon indépassable de l'histoire humaine, son moyen, le désir d'égalité, peut être la meilleure et la pire des choses. La « passion mâle et légitime qui excite les hommes à vouloir être tous forts et estimés[10] » et l'égalité aristocratique qui pousse chacun à l'émulation peuvent se pervertir en « goût dépravé pour l'égalité, qui porte les faibles à vouloir attirer les forts à leur niveau ».

Boston sous la neige : Tocqueville embarqua pour le continent américain en 1831.

> La dictature de l'opinion publique

On s'est plu à voir en Tocqueville un visionnaire. En fait, c'est plus un raisonnement de type déductif qu'une vision par anticipation qui amena Tocqueville à décrire les mécanismes démocratiques risquant de conduire à une nouvelle forme de servitude. Paru en 1840, le second tome *De la démocratie*, plus théorique et plus abstrait, décrit ainsi par le menu « quelle espèce de despotisme les nations démocratiques ont à craindre[11] ». Il entrevoit un régime politique « absolu, détaillé, régulier, prévoyant et doux » qui, sous le couvert du règne de la volonté populaire, bannit toute liberté. La recherche des jouissances matérielles, le goût du bien-être et du profit, traits essentiels de l'état social démocratique, menacent la liberté d'abord en ce qu'ils poussent les citoyens, tout occupés à leur bien-être, à se désintéresser des affaires publiques. Cette dépolitisation réduit le peuple à une collection d'individus indifférents au destin collectif. La menace ne tient pas seulement à ce qu'un despote de rencontre puisse, à la manière d'un Napoléon III, tyranniser des masses soucieuses avant tout qu'on les nourrisse, voire qu'on les gave, mais dans le fait que l'égalité engendre le poids de la majorité, qui viendrait à écraser la masse des individus « égaux » entre eux : « A mesure que les citoyens deviennent plus égaux et plus semblables, le penchant de chacun à croire aveuglément un certain homme […] diminue. [...] Non seulement l'opinion commune est le seul guide qui reste à la raison individuelle chez les peuples démocratiques ; mais elle a chez ces peuples une puissance infiniment plus grande que chez nul autre[12]. » Heidegger n'a pas inventé la dictature du « on » !

Le risque de l'état démocratique ne tient pas qu'au conformisme qui « livre [chaque citoyen] isolé et sans défense à l'action du plus grand nombre[13] ». Il prend aussi la forme de la dictature de la volonté générale : « Et j'aperçois comment, sous l'empire de certaines lois, la démocratie éteindrait la liberté intellectuelle que l'état social démocratique favorise, de telle sorte qu'après avoir brisé toutes les entraves que lui imposaient jadis des classes ou des hommes, l'esprit humain s'enchaînerait étroitement aux volontés générales du grand nombre. [...] Pour moi, quand je sens la main du pouvoir qui s'appesantit sur mon front, il m'importe peu de savoir qui m'opprime, et je ne suis pas mieux disposé à passer ma tête dans le joug, parce qu'un million de bras me le présentent[14]. » On voit comment de l'égalité recherchée procède une sorte de servitude consentie, sinon volontaire, par laquelle chacun est comme écrasé par la masse qui l'absorbe. Tocqueville était aussi conscient du rôle que jouait le développement des échanges du commerce dans la société démocratique. Mais, à la différence de Marx, il n'en a pas saisi l'importance cruciale.

« TOCQUEVILLE ÉTAIT AUSSI CONSCIENT DU RÔLE QUE JOUAIT LE DÉVELOPPEMENT DES ÉCHANGES DU COMMERCE DANS LA SOCIÉTÉ DÉMOCRATIQUE »

Un passage du deuxième tome *De la démocratie en Amérique* montre cependant qu'il n'ignorait pas l'interaction entre la sphère économique et la sphère sociale : « La démocratie pousse au commerce et le commerce refait une aristocratie. Que ce danger ne peut être conjuré que par la découverte des moyens (associations ou autres) à l'aide desquels on pourrait faire le commerce sans agglomérer autant de capitaux dans les mêmes mains. Immense question. Je crois que je ferai bien de toucher ces questions, d'y jeter le coup d'œil le plus pénétrant que je pourrais, mais sans m'y arrêter. Elles demandent à elles seules un livre[15]. » Cachez ce sein que je ne saurais voir ! Et ce d'autant plus que cela touchait au fait « générateur » de l'égalité des conditions, l'axiome tocquevillien fondamental. Mais absorbé par ses activités publiques, Tocqueville ne rédigea pas le pendant libéral et conservateur de la *Critique de l'économie politique*.

En 1838, Tocqueville entrait à l'Académie des sciences morales et politiques, puis en 1841, à l'Académie française. Mais il ne pouvait disserter sur la politique sans mettre la main à la pâte. Le théoricien moraliste se doubla alors d'un politique pragmatique. Après une tentative manquée en 1837 – son nom étant alors par trop associé au parti légitimiste – Tocqueville réussit à se faire élire en 1839, la députation dans l'arrondissement de Valognes, en Normandie. Il devait exercer une action publique jusqu'en 1851 et, fut même ministre des Affaires étrangères du prince-président Bonaparte de juin à octobre 1849. Son activité de théoricien de la politique fut alors quelque peu mise entre parenthèses. Il n'en écrivit pas moins, outre une riche correspondance, de nombreux articles, discours et rapports censés peser sur la vie publique.

> La question algérienne

C'est dans le cadre de ses fonctions politiques que Tocqueville visita l'Algérie pour la première fois en 1841. La « conquête » remontait à un peu plus de dix ans et le pays n'était pas pacifié, le brutal Bugeaud posant l'alternative : évacuation immédiate ou occupation totale. Favorable à la conquête militaire, Tocqueville montre dans ses écrits sur la question algérienne un visage moins sympathique : « D'une autre part, j'ai souvent entendu en France des hommes que je respecte, mais que je n'approuve pas, trou-

AKG-IMAGES

KIOSQUE.FR

L'Algérie visitée par Tocqueville en 1841, à un moment où le pays n'était pas pacifié.

AKG-DE AGOSTINI PICT.LIB.

ver mauvais qu'on brûlât les moissons, qu'on vidât les silos et enfin qu'on s'emparât des hommes sans armes, des femmes et des enfants. Ce sont là, suivant moi, des nécessités fâcheuses, mais auxquelles tout peuple qui voudra faire la guerre aux Arabes sera obligé de se soumettre[16]. » On ne saurait être plus clair ! Pour le penseur libéral, pour l'aristocrate soucieux d'accompagner au mieux le processus démocratique, il est des situations où faiblesse et sentiment ne sont plus de mise. A cela s'ajoutait une défiance envers le Coran qui en fait aujourd'hui un auteur politiquement sulfureux : « J'ai beaucoup étudié le Coran à cause surtout de notre position vis-à-vis des populations musulmanes en Algérie et dans tout l'Orient. Je vous avoue que je suis sorti de cette étude avec la conviction qu'il y avait eu dans le monde, à tout prendre, peu de religions aussi funestes aux hommes que celle de Mahomet. Elle est, à mon sens, la principale cause de la décadence aujourd'hui si visible du monde musulman et quoique moins absurde que le polythéisme antique, ses tendances sociales et politiques étant, à mon avis, infiniment plus à redouter, je la regarde relativement au paganisme lui-même comme une décadence plutôt que comme un progrès[17]. »

> Abolitionniste paradoxal

Il était donc légitime non seulement de conquérir pour administrer, mais aussi pour coloniser. Tocqueville présentait cette violence coloniale comme nécessaire à la rationalisation de la propriété, y voyant un remède qui, dans son esprit, ne devait être employé qu'une fois pour toutes. Bref, même si le Tocqueville politique était d'abord le porte-parole de ce qu'il jugeait alors être des intérêts de la France et s'il faut se garder des anachronismes, ses propos sur l'Algérie, et quelques autres de la même farine, n'honorent guère la mémoire de leur auteur. Pourtant libéral de gauche, il était abolitionniste au nom du principe de liberté.

Mais Tocqueville était aussi, et davantage peut-être, un ardent défenseur de la propriété, garant de la stabilité et de la modération du régime démocratique : pas de politique possible sans ce respect de la propriété qui range Tocqueville, libéral réformateur, du côté des conservateurs. Ainsi, s'il faut consentir à libérer les esclaves Outre-mer, il convient surtout d'indemniser les victimes de cette émancipation, qui ne sont pas les esclaves, mais les colons qui subiraient en la circonstance un préjudice matériel.

> L'Ancien Régime et la Révolution

N'ayant pas voulu se rallier à Louis Napoléon Bonaparte, Tocqueville, l'aristocrate défenseur de la République, se retira de la vie politique. Méditant sur les événements qu'il venait de vivre, qui lui avaient apporté plus de mécomptes que de satisfactions, il rédigea en 1850-1851 des *Souvenirs* qui ne furent publiés que posthumément et témoignent que l'amertume d'avoir été écarté du jeu n'avait en rien altéré sa verve. Outre une galerie de portraits avec nombre d'indications souvent cinglantes sur les Odilon Barrot, Lamoricière, Thiers, Louis-Philippe ou Louis Napoléon, il y évoquait les principes qui guidèrent son action au gouvernement, déplorant le rapetissement universel et la montée d'une classe moyenne « modérée en toutes choses excepté dans le goût du bien-être », qui « ne [songe] guère aux affaires publiques que pour les faire tourner au profit de ses affaires privées[18] », y opposant en creux son propre engagement et sa fierté de gentilhomme, incapable de flatter les bassesses des hommes.

Persuadé qu'il valait mieux dans la pensée que dans l'action, il se lança dans la rédaction d'un second grand ouvrage politique *L'Ancien Régime et la Révolution*. Comme pour *De la démocratie*, Tocqueville suit un plan systématique, privilégiant une approche logique et déductive des événements à leur lecture chronologique. C'est ce qui le distingue de ses contemporains. Il inscrit la Révolution dans le processus général de l'Histoire qui va dans le sens de l'égalité des conditions. Ainsi, l'Ancien Régime, en évoluant vers l'absolutisme royal, en abaissant les Grands et en détruisant par la centralisation les structures de l'ancienne société aristocratique, avait préparé son effondrement final. L'Etat, « déifié » sous l'Ancien Régime déjà, est un Etat qui peut tout et qui est responsable de tout : « le gouvernement a pris la place de la Providence[19] » faisant le lit du despotisme révolutionnaire.

> Tocqueville mal joint

Tocqueville était un homme complexe. En témoigne sa correspondance où l'écrivain, en cédant la place à l'homme intime, s'affirme peut-être davantage encore. Qu'on en juge par cet autoportrait destiné à sa femme, le penseur froid et abstrait y laisse paraître l'homme amoureux qui avoue ses failles : « Je suis né pour n'être jamais complètement heureux et troubler nécessairement le bonheur de ce qui m'entoure *[sic]*[20]. » L'aristocrate se juge durement : « Mais non, je suis de l'humanité, de la plus commune et la plus vulgaire humanité et poursuis en toute chose un idéal qui recule sans cesse. J'aspire à un absolu, à un complet qui n'existent point. […] Me voilà en entier, le plus incomplet, le plus incohérent de tous les membres d'une espèce qui est elle-même la plus incohérente et la plus incomplète de toutes celles qui ont été créées ; plus faible que tous mes semblables sur quelques points, aussi fort qu'aucun d'entre eux dans quelques autres. Mal joint, mal uni dans les différentes parties de moi-même...[21] » La tonalité fondamentalement mélancolique, le *spleen* de Tocqueville se dévoilent. On y sent un cœur intelligent, aux accents pascaliens, qui souffre de n'être jamais contenté et plus encore d'avoir nui à ses proches par son inaptitude au bonheur.

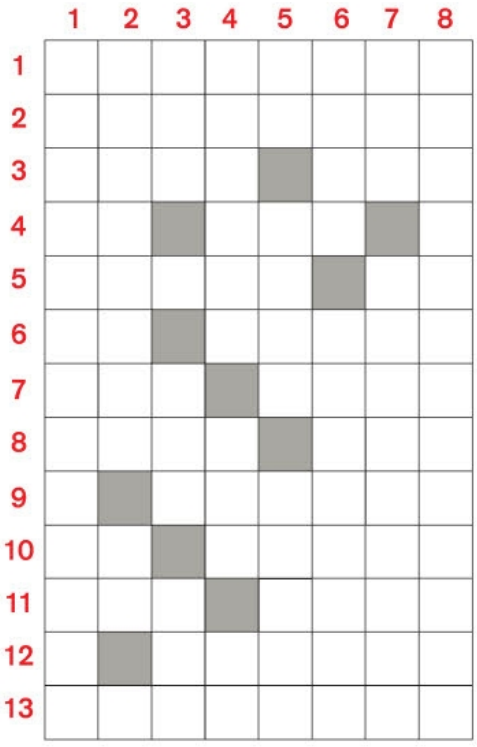
« TOCQUEVILLE PRÉSENTAIT CETTE VIOLENCE COLONIALE COMME NÉCESSAIRE À LA RATIONALISATION DE LA PROPRIÉTÉ »

Jean Montenot

1. Charlotte Manzini, *Qui êtes-vous Monsieur de Tocqueville ?* Archives départementales de la Manche, 2005, p. 13. **2.** Fragment des archives Tocqueville, qui ne précise pas de quelles « choses » il est question. **3.** A sa cousine Eugénie de Grancey, 10 octobre 1831. **4.** A Mme Swetchine, 26 février 1857. **5.** A Marie Motley, 30 juillet 1830. **6.** A Louis de Kergorlay, 23 juillet 1827. **7.** *De la démocratie en Amérique*, G.F., p. 57. **8.** *Idem.*, Introduction, G.F., p. 69. **9.** *Idem.*, Deuxième partie, 5, G.F., p. 283. **10.** *Idem.*,Première partie, 3, G.F., p. 115. **11.** *Idem.*, Quatrième partie, 6, G.F. p. 383. **12.** *Idem.*, II, 2, G.F., p. 17. **13.** *Ibid.* **14.** *Idem.*, II, 2, G.F., p. 19. **15.** *Idem.*, II, Vrin, 1990, t. II, p. 162. **16.** « Travail sur l'Algérie » (octobre 1841) dans *Sur l'Algérie*, G.F., p. 112. **17.** A Arthur de Gobineau, 22 octobre 1843, Gallimard/Quarto, p. 535. **18.** *Souvenirs*, Gallimard, 1942, p. 27. **19.** *L'Ancien Régime et la Révolution* VI, G.F., p. 163. **20.** A sa femme, le 26 décembre 1837. **21.** *Lettres choisies, Souvenirs*, Gallimard/Quarto, p. 400.

KIOSQUE.FR

JEUX



LES MOTS CROISÉS

PAR JEAN-PIERRE COLIGNON

Horizontalement

1. Mise à mal. **2.** Qui a la couleur de certaines défenses. **3.** Naguère devise de la Botte. Dans une expression désignant ce qu'il y a de meilleur. **4.** Pièce ancienne, phonétiquement. Ne fut pas reconnaissant. **5.** Estomac très développé. Donne des ordres. **6.** Juge et enquêteur oriental. L'or ou l'argent dans les armes. **7.** Renvoi. Homme de couleurs. **8.** Fermé la nuit. Moyen de paiement. **9.** Inquiétant docteur. **10.** Drame lyrique. Echange verbal de droite à gauche. **11.** Point du jour. Construit. **12.** Donne le ton. **13.** Ont un air mutin.

Verticalement

1. Doit faire de bons choix. **2.** Permet d'être vu partout. Obstacle. **3.** Sans tache. A un cœur tendre, même de bas en haut. Dans le bon sens, avec lui on saute pavés et racines. **4.** Permet de distinguer chaque membre de la famille. Fin d'un pugilat. Cardinaux. **5.** Prénom féminin en texto. Question. Langage élémentaire. **6.** Pâtée prussienne. Sortant du droit chemin. **7.** A perdu une lettre en 1993. Ses baies sont toxiques. **8.** Grandes sommes.

LE RÉBUS D'HONORÉ

La rencontre d'un homme de foi et d'un esprit sceptique, soumis à la tentation.

TARIF D'ABONNEMENT :
1 an 40 €* T.T.C. (T.V.A. 2,10 % – 10 numéros)
*Frais de port pour l'étranger : nous consulter au 00 33 1 70 37 31 54.

LIRE : SERVICE ABONNEMENTS, 17, ROUTE DES BOULANGERS, 78926 YVELINES CEDEX 9.
ABONNÉS, MERCI de joindre à toute correspondance la dernière étiquette d'expédition de LIRE.
CONTACT : 01 70 37 31 54. Mail : abonnements@lire.fr
SI VOUS CHANGEZ D'ADRESSE, utilisez le formulaire ci-dessous en joignant la dernière étiquette d'expédition.

M. ❑ Mme ❑ Mlle ❑ Nom ..... Prénom .....
Nouvelle adresse .....
Code postal ..... Localité ..... Pays .....
Ancienne adresse .....
Code postal ..... Localité ..... Pays .....

Le nom et l'adresse de nos abonnés sont communiqués à nos services internes et aux organismes liés contractuellement avec LIRE Magazine. Les informations pourront faire l'objet d'un droit d'accès ou de rectification dans le cadre légal. LIRE Service abonnements, 17, route des Boulangers, 78926 Yvelines Cedex 9.

Solutions

Léon Morin, prêtre de Béatrix Beck (*Léon [XIII] mord un prêtre*)

	1	2	3	4	5	6	7	8
13	S	E	T	L	O	V	E	R
12	E	T	N	I	E	T	■	U
11	I	T	A	B	■	T	S	E
10	D	E	B	A	T	■	O	N
9	E	S	U	B	A	M	■	N
8	P	I	T	■	L	I	E	O
7	O	R	I	M	■	E	T	I
6	L	A	T	E	M	■	I	T
5	C	P	■	T	O	L	U	C
4	Y	■	A	I	N	■	G	E
3	C	E	N	■	E	R	I	L
2	N	E	E	N	R	U	B	E
1	E	C	I	L	P	P	U	S
	8	7	6	5	4	3	2	1

HENRIETTE-JULIE DE CASTELNAU, COMTESSE DE MURAT

Dans la grande nécropole des écrivains oubliés, les femmes sont pour la plupart ensevelies plus profondément que les messieurs. Confirmation posthume de l'inégalité des sexes ? Celle dont je veux honorer la mémoire mérite certes mieux qu'un éphémère hommage d'un chroniqueur bibliophile car, de toutes les femmes qui se sont illustrées au XVIII[e] siècle, elle demeure une des plus méconnues. Peut-on se mesurer avec les Sévigné, Scudery ou Lafayette quand les arrêts de la postérité vous ont désignée conteuse pour enfants ? La vie de la comtesse de Murat fut romanesque, mais de nombreux épisodes de sa biographie demeurent obscurs. Aussi a-t-elle suscité toutes sortes de légendes. Elle est née à Brest en 1670 dans une illustre famille de militaires. Son père, le marquis de Castelnau, a été tué lorsqu'elle avait deux ans, tout au début de la guerre de Hollande. La jeune orpheline a-t-elle grandi à Paris, comme le veulent certains, ou dans sa famille maternelle dans le Limousin ? Un bibliographe breton du XVIII[e] siècle la fait venir de Bretagne à Paris à l'âge de 16 ans pour être présentée à la Cour en costume traditionnel breton. Bécassine chez le Roi-Soleil ! A 21 ans elle épouse le comte Nicolas de Murat. Malheureuse en ménage, car Murat n'était pas un prince charmant, elle le quitte d'une façon rocambolesque et s'installe à Paris avec son jeune fils César. Jeune, belle, cultivée, talentueuse et libre, elle mène alors une vie mondaine entre Versailles et les salons littéraires parisiens. La mode était aux contes de fées. Elle en publiera plusieurs recueils entre 1698 et 1708, des contes très originaux qui seront repris dans les collections du *Cabinet des fées* du XVIII[e] siècle. Pour ce qui est des mœurs, Henriette-Julie était en avance sur son temps et sans doute aurait-elle été plus heureuse sous la Régence ou dans la seconde moitié du XVIII[e] siècle que sous le règne de la calamiteuse bigote Maintenon. Au temps des faux dévots, une femme de haute naissance séparée de son mari ne pouvait être qu'une créature dépravée et impie.

Voluptueuse, rebelle, joueuse, stigmatisée comme tribade par plusieurs rapports de police, Henriette-Julie fut chassée de la Cour et assignée à résidence au château de Loches en 1703. Après une tentative d'évasion, elle sera emprisonnée à Saumur, puis à Angers, avant d'être reconduite à Loches. Une semi-liberté lui fut accordée en 1709. Toujours interdite de séjour à Paris et Versailles, elle se retire auprès d'une parente dans le Limousin pour écrire loin du tumulte. Enfin vint le Régent qui lui rendit sa complète liberté. Trop tard, hélas ! Malade depuis plusieurs années, Henriette-Julie ne profita pas du nouveau Régime. Elle meurt en septembre 1716 près du Mans, au château de la Buzardière. Excédée par les ragots et les libelles qui couraient contre elle, Madame de Murat avait fait paraître chez le libraire imprimeur Claude Barbin, en 1697, deux petits volumes intitulés *Mémoires de Madame la Comtesse de M****. Roman autobiographique, ou mémoires romancés d'une femme à peine âgée de 30 ans (aujourd'hui on parlerait d'autofiction), ce récit est passionnant à plus d'un titre et mériterait d'être réédité. En défendant sa réputation, l'auteur plaide pour toutes les femmes : « Je n'ai entrepris d'écrire ces mémoires que pour prouver que le monde se trompe souvent dans les jugements qu'il fait des femmes. [...] Je sais par ma propre expérience que l'imprudence et le hasard ont souvent plus de part à leurs fautes que le défaut de vertu. Un peu de beauté, beaucoup de jeunesse font quelquefois plus de tort à leur réputation que le crime même... » Livre de combat, mais aussi tableau des mœurs, manières, intrigues de la Cour, des salons, des châteaux, pendant la période la plus affligeante du règne de Louis XIV. On y croise toutes sortes de personnages que l'on connaissait déjà grâce aux histoires galantes de Bussy-Rabutin, comme ce duc de Candale, un célèbre séducteur, le déplaisant abbé Fouquet, frère du surintendant, ou la duchesse de Châtillon, mais aussi Guez de Balzac et Mademoiselle de Laval...

Objet de scandale pour certains, d'adoration pour d'autres, Madame de Murat était une jeune femme très en vue lorsque ses *Mémoires* ont paru. Ce livre réquisitoire ne passa point inaperçu. Une deuxième édition en fut donnée à Lyon la même année ; une nouvelle édition avec quelques changements vit le jour en 1698. Mais l'essentiel de son œuvre restait à venir : quatre recueils de contes et nouvelles (entre 1698 et 1708), un *Dialogue des morts* en 1700, l'*Histoire de la courtisane Rhodope*, un roman à clefs, en 1708 ; des *Histoires galantes des habitants de Loches* en 1709, et les *Lutins du château de Kernosy* en 1710, roman réimprimé en 1789 dans le tome 35 des *Voyages imaginaires*.

STÉPHANE HUMBERT-BASSET

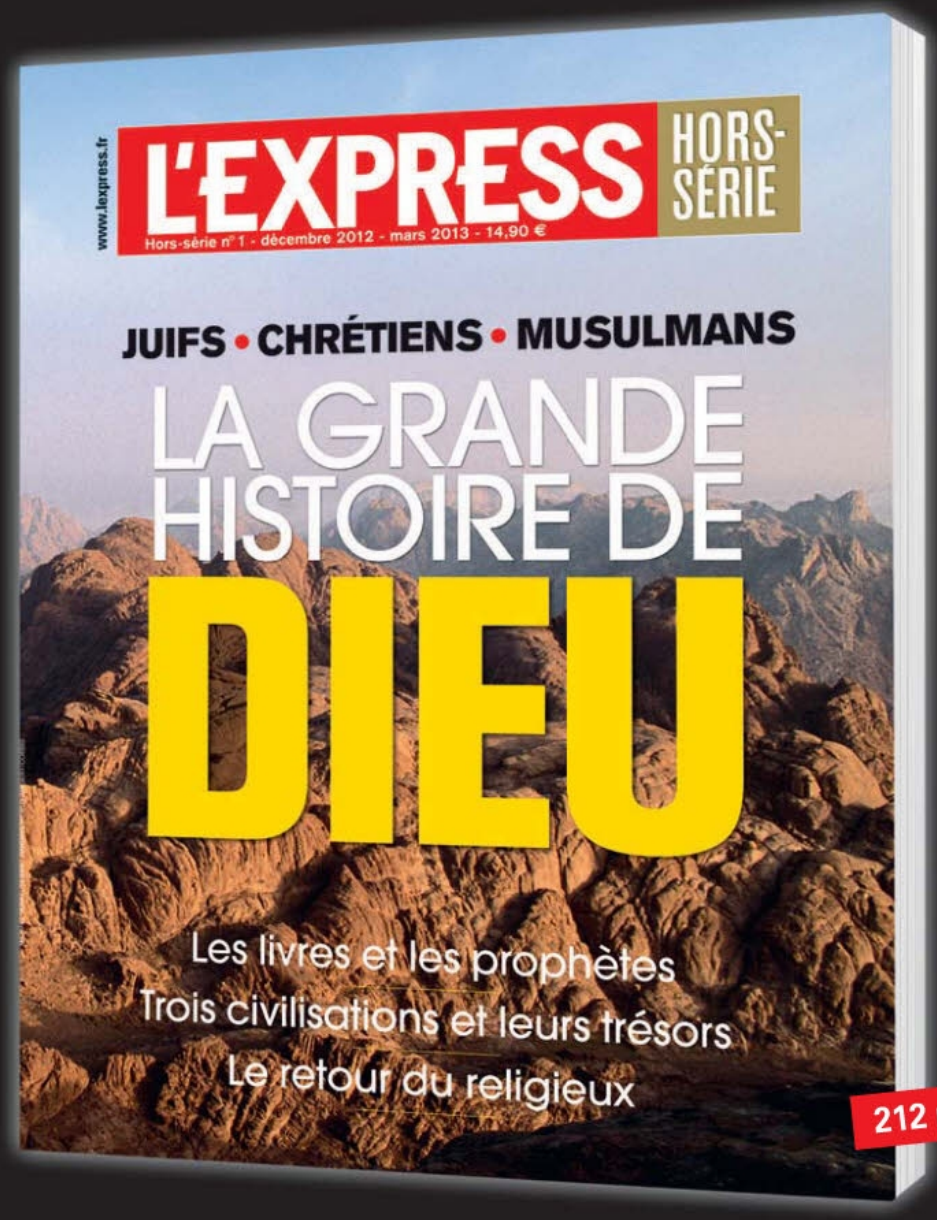
KIOSQUE.FR

INDEX
DES PRINCIPAUX OUVRAGES CITÉS

Lire a aimé : ★ un peu ★★ beaucoup ★★★ passionnément ★★★★ génial ☆ pas du tout

Shalom Auslander	*L'Espoir, cette tragédie*	Belfond	75	★★★
Julian Barnes	*Une fille, qui danse*	Mercure de France	72	★★★★
Emmanuèle Bernheim	*Tout s'est bien passé*	Gallimard	56	★★
Christian Bobin	*L'Homme-Joie*	L'Iconoclaste	44	★★★
Bruno Botella	*Petits Secrets et grands privilèges de l'Assemblée nationale*	Editions du Moment	86	★
Chester Brown	*Vingt-trois prostituées*	Cornélius	93	★★★
Pascal Bruckner	*La Maison des Anges*	Grasset	54	★★★
Italo Calvino	*Le Vicomte pourfendu*	Folio	29	★★★
	Le Baron perché	Folio	29	★★★
	Le Chevalier inexistant	Folio	29	★★★
Christophe Cassiau-Haurie & Hippolyte	*Triboulet, le terrrrible chasseur de fauves*	Sarbacane	92	★★
Jean-Luc Coatalem	*Nouilles froides à Pyongyang*	Grasset	54	★★
David Cohen	*Freud sous coke*	Balland	84	★★
Philippe Cohen & Pierre Péan	*Le Pen, une histoire française*	Robert Laffont	86	★★
Thomas Coppey	*Potentiel du sinistre*	Actes Sud	56	★★★
Mia Couto	*Poisons de Dieu, remèdes du Diable*	Métailié	74	★★★
Catherine Cusset	*Indigo*	Gallimard	55	★★★
Joan Didion	*Le Bleu de la nuit*	Grasset	77	★★★★
Roland Dorgelès	*D'une guerre à l'autre*	Omnibus	29	★★★
Diane Ducret & Emmanuel Hecht (sous la direction)	*Les Derniers Jours des dictateurs*	L'Express/Perrin	85	★★★
Jeffrey Eugenides	*Le Roman du mariage*	L'Olivier	78	★★★
Ben Fountain	*Fin de mi-temps pour le soldat Billy Lynn*	Albin Michel	76	★★★★
Pascale Kramer	*Gloria*	Flammarion	57	★★
Edward Kritzler	*Les Pirates juifs des Caraïbes*	André Versaille Editeur	94	★★
Michael Kumpfmüller	*La Splendeur de la vie*	Albin Michel	78	★★★
Peter Kuper	*Les Carnets d'un New-Yorkais*	Çà et là	93	★★
Bertrand Leclair	*Malentendus*	Actes Sud	57	★★★
Jean-Yves Le Naour	*1914. La Grande Illusion*	Perrin	85	★★★
Jacques Le Rider	*Les Juifs viennois à la Belle Epoque*	Albin Michel	84	★★★
Clélie Mathias	*On n'est jamais mort en politique*	Albin Michel	86	★
Pascal Morin	*Comment trouver l'amour à cinquante ans quand on est parisienne*	Editions du Rouergue	58	★★
Jean-Claude Mourlevat	*Silhouette*	Gallimard jeunesse/Scripto	92	★★
Michela Murgia	*La Guerre des saints*	Seuil	74	★★★
Pola Oloixarac	*Les Théories sauvages*	Seuil	79	★★★
R.J. Palacio	*Wonder*	Pocket jeunesse/PKJ	92	★★
Jean-François Parot	*L'Année du volcan*	JC Lattès	26	★★
Jean-Michel Payet	*Dans la nuit blanche et rouge*	Les Grandes Personnes	92	★★★
Elliot Perlman	*La mémoire est une chienne indocile*	Robert Laffont	76	★★★
Pia Petersen	*Un écrivain, un vrai*	Actes Sud	58	★★★
Ricardo Piglia	*Cible nocturne*	Gallimard	79	★★★
Yasmina Reza	*Heureux les heureux*	Flammarion	52	★★★
Joann Sfar & Clément Oubrerie	*Jeangot. T.1 Renard Manouche*	Gallimard	93	★★
Jude Stéfan	*Disparates*	Gallimard	59	★★★★
Sylvain Tesson	*Géographie de l'instant*	Editions des Equateurs	94	★★★
Blandine Vié	*San-Antonio se met à table*	L'Epure/Fleuve Noir	10	★★★

UN SEUL DIEU TROIS RELIGIONS



AG15108

« Connaître l'autre, pénétrer les entrelacs de sa croyance, approcher l'arc-en-ciel de ses doutes »

Christophe Barbier, *L'Express*

EN VENTE CHEZ VOTRE MARCHAND DE JOURNAUX

LIEUX

PALAIS DES CONGRÈS

INSTITUT FRANÇAIS DU CONGO

Espace Matsoua

École de peinture de Poto-Poto

Centre culturel Congo Square

Centre Père Dubé

Galerie Elili

Les Ateliers Sahm

Étonnants Voyageurs Brazzaville

FESTIVAL INTERNATIONAL DU LIVRE & DU FILM

13/17 février 2013

L'Afrique qui vient

© Francis Kodia / Générations EBA 2012 / Conception graphique : www.evanstemoigne.com

etonnants-voyageurs.com